LA BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCRIVAINS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET LE

P. AUGUSTIN DE BACKER

PAR

VICTOR VAN TRICHT
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

—

Avec un portrait du P. DE BACKER, d'après une photographie de Walter Damry.

LOUVAIN
CHARLES FONTEYN, imprimeur-éditeur
Successeur de vᵉ C.-J. FONTEYN

BRUXELLES
DECQ & DUHENT
rue de la Madelaine, 9

PARIS
AUGUSTE GHIO
Palais Royal, Galerie d'Orléans, 28

1876

LA BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCRIVAINS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET LE

P. AUGUSTIN DE BACKER


Lith. F. De Ryck, Brux.

LA BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCRIVAINS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET LE

P. AUGUSTIN DE BACKER

PAR

VICTOR VAN TRICHT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Avec un portrait du P. DE BACKER, d'après une photographie de Walter Damry.

LOUVAIN

CHARLES FONTEYN, imprimeur-éditeur

Successeur de ve C.-J. FONTEYN

BRUXELLES	PARIS
DECQ & DUHENT	AUGUSTE GHIO
rue de la Madelaine, 9	Palais Royal, Galerie d'Orléans, 28

1876

Librum cui titulus : *La Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus et le P. Augustin de Backer,* auctore V. VAN TRICHT, S. J., typis imprimi et Servatis Servandis divulgari permittimus.

P. GOETHALS, S. J.
PRÆP. PROV. BELG.

Bruxellis, 12 Octobris 1875.

INTRODUCTION

La vie de l'homme est si courte que les vastes projets la débordent. Une illusion généreuse en rejette parfois les limites dans un lointain, dont nous mesurons avec plaisir la longue distance : il semble que nous ayons fait un pacte avec le temps. C'est alors que nous enfantons de grandes pensées. Mais à peine avons-nous mis la main à l'œuvre, à peine commençons-nous à réaliser par de lents efforts cette pensée conçue en un éclair, voici que la limite s'avance, elle approche, elle accourt, elle nous atteint. La mort frappe ; et l'œuvre reste inachevée, sans que la main qui l'avait fait naître y puisse ajouter la dernière pierre, y graver les derniers traits. Elle est là, comme une colonne brisée sur un tombeau.

Ce contraste est déchirant entre l'étendue de nos conceptions et les bornes restreintes de notre vie. Il serait décourageant si, par une industrie de sa divine bonté, Dieu ne nous avait donné, dans notre insou-

ciance même, mille voiles pour le cacher à notre esprit. Nous n'y songeons pas et nous en devons remercier le ciel.

Non! l'auteur principal de *la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ne songeait pas, en la commençant, qu'il ne la conduirait pas au terme; il ne songeait pas que le troisième volume en paraîtrait, précédé d'une notice sur sa vie et sur sa mort; ou du moins, si cette prévision a frappé un jour son esprit, la bienheureuse espérance l'en aura chassée par un de ses sourires.

Il y a deux ans à peine, un de ses amis se trouvait à sa chambre, et, frappé de l'activité incessante de ce cher vieillard : « Père de Backer, lui demanda-t-il, quand la *Bibliothèque* sera achevée, — et elle le sera bientôt, — vous reposerez-vous? » — « Oh! non, répondit le Père, j'ai d'autres travaux qui m'attendent. Je devrai préparer une seconde édition de la *Bibliographie de l'Imitation;* après quoi j'entreprendrai un ouvrage de longue haleine : le *Catalogue raisonné de la Bibliothèque des Bollandistes;* et puis... nous verrons! »

Hélas! cinq mois après!...

. . . .

J'ai connu celui dont j'entreprends d'esquisser briè-

vement la vie. Je l'ai connu et je l'ai aimé. Au moment où j'aborde ce travail, je vois apparaître devant mes yeux cette belle figure de prêtre et de savant, si ouverte et si sereine, ce front sculptural, sur lequel l'effort de la pensée avait tracé un si noble sillon ; je vois ces yeux, dont l'éclat trahissait la flamme de l'esprit et de la bonté ; toute cette tête au port si digne et si grand, encadrée de ces longs cheveux blancs qui commandaient la vénération et le respect. Et cette vision me fait revivre un instant avec cette âme, « dont la trempe austère et forte s'alliait à une si merveilleuse douceur, où la tendresse et la fierté marchaient de front, où la candeur d'un enfant se mariait à une si intense virilité.» Deux ans se sont passés depuis que la mort a rompu cette existence ; mais son souvenir, les traits de son visage, le ton de sa voix, la bonté de son sourire, la loyauté de son caractère, tout cela est vivant dans mon cœur, comme si cette mort datait d'hier.

Je ne crois pas que mon amitié trahisse la sincérité que je veux mettre dans ces pages. Elle se trouve à l'aise. La vie du P. Augustin de Backer est une belle et sainte vie. L'amitié peut la parcourir sans crainte de se trouver aux prises avec la vérité. Dévoué sans partage à la science et aux âmes, tout le temps qu'il ne

livrait pas à l'une, il le consacrait aux autres. Il s'est trouvé ainsi que ce savant, dont l'œuvre colossale perpétuera le nom devant les hommes, fut en même temps un de ces prêtres, dont les conquêtes spirituelles, moins retentissantes ici-bas, rendent le nom illustre devant Dieu.

En vérité, ce dernier caractère était ce qui frappait d'abord en lui. L'aspect sous lequel il apparaissait au premier coup d'œil, c'était cette bonté sympathique, cette bienveillance universelle, cette douceur inaltérable, ce dévouement sans lacune qui le rendait toujours prêt à se donner aux âmes et à les servir. Le savant s'abritait sous une modestie si ingénieuse à le voiler, que l'on aurait pu vivre longtemps avec lui, dans une même communauté, sans apprendre, de lui du moins, ni la direction de ses études, ni les succès qu'elles lui avaient conquis.

Ce double soin, qui fut l'occupation constante de sa vie, donnait à son caractère un tempérament assez rare. On aurait pu dire de lui ce que Fontenelle disait de l'académicien Viviani : « Il avait cette innocence et cette simplicité de mœurs, que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres, et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage, que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. »

Écrire la vie du P. de Backer ne se pouvait faire sans écrire aussi l'histoire de son livre. Il y travailla trente ans, sans repos et sans relâche, et la mort seule a pu l'en arracher. Je devais donc entremêler ces deux histoires si intimement unies. Mon travail peut en avoir souffert; je ne saurais le regretter : séparer l'auteur de son œuvre eût été scinder son existence.

J'avais cru n'écrire que la vie d'un seul homme; j'ai vu se lever devant moi tous ses prédécesseurs depuis trois cents ans. Ribadeneira, qui toucha au berceau de la Compagnie; d'Alegambe, un compatriote dont notre pays s'honore; Southwell; Buonanni; de Tournemine, le brillant rédacteur des *Mémoires de Trévoux*, dont Voltaire même recherchait le suffrage littéraire; Oudin, qui faisait l'ornement des Conférences académiques du président Bouhier; Courtois; Zaccaria, dont le nom seul est un éloge; et tant d'autres, qui ont rassemblé les premières pierres du monument que le P. de Backer a élevé. Tous ces esprits si divers travaillent à réaliser une pensée commune. Elle a surgi dans la tête de Ribadeneira et Ribadeneira l'a servie; à sa mort, elle a cherché un nouvel hôte; accueillie aussitôt elle s'est vu servir encore; plus tard, rebutée parfois, mais jamais découragée, elle a toujours fini par trouver des tenants; et c'est ainsi que l'œuvre s'est poursuivie

à travers trois siècles, en dépit de la brièveté de la vie et du malheur des temps, même au milieu des circonstances les plus désespérées.

Cette pensée commune, nul n'en a fait mystère. Ribadeneira la déclare bien haut dans sa préface ; Caballero nomme son ouvrage : *Gloria posthuma Societatis;* et le P. de Backer écrit : « J'ai fermé l'oreille aux insinuations trop fondées peut-être, mais décourageantes, de ma faiblesse, pour ne suivre que l'entraînement de mon zèle et de mon amour pour la Compagnie. »

Voici donc ce qu'ils ont voulu : recueillir les œuvres des enfants de la Compagnie, pour en former comme une couronne qu'ils déposeraient sur le front de leur mère.

Un juge autorisé, le Dr Julius Petzholdt, le prince des bibliographes contemporains, s'est chargé de leur dire qu'ils avaient atteint le but, auquel visait leur amour filial. « Il est possible maintenant, écrit-il, de juger l'activité scientifique et littéraire des Jésuites... A ce point de vue, l'ouvrage du P. de Backer est une apologie de l'ordre, impartiale, énergique et victorieuse (1). »

(1) Desshalb kann auch das de Backer'sche Werk als eine der kräftigsten, und gewichtigsten und zugleich unparteiischsten Apologien des Ordens recht wohl gelten. — Petzholdt. Bibliotheca bibliographica, p. 165.

CHAPITRE PREMIER

Enfance du P. de Backer; — ses études : Saint-Nicolas, Beauregard, Saint-Acheul, Fribourg; — ses premières recherches bibliographiques ; — ses succès en peinture ; — son activité politique pendant la Révolution belge ; — son entrée dans la Compagnie de Jésus; — son noviciat, sa régence, ses études théologiques; — il conçoit l'idée de reprendre et d'achever la Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus.

Augustin de Backer naquit à Anvers le 18 juillet 1809. Rien, dans les traditions de sa famille, ne pouvait faire présager la direction toute spéciale que prendrait son esprit et son talent. L'exemple de la religion, de l'honneur, du patriotisme, du travail vaillant et constant l'entoura dans son jeune âge, mais, il est bon de le redire, point de traditions littéraires, qui eussent pu incliner ses goûts vers la voie dans laquelle il se jettera plus tard, pour y dépenser toute son activité et y laisser une trace profonde et glorieuse.

Il reçut de son père et de sa mère une de ces éducations chrétiennes, fortes et viriles, dont les familles anversoises semblent avoir par dessus toutes gardé le secret dans notre pays; mélange heureux de tendresse et d'énergie, de respect et d'indépendance, de soumission et d'initiative personnelle, qui donne à l'enfant

une volonté ferme et fière, et le prépare merveilleusement à entreprendre les plus hardis projets, à l'âge où d'autres tremblent encore d'avancer d'un pas dans la vie, s'ils ne sentent pas à côté d'eux la main d'un guide.

Quand l'époque fut venue d'aborder les humanités, Augustin fut mis en pension avec son frère Eugène au Collége de St-Nicolas. Ils y étaient depuis quelques mois, quand tout-à-coup Augustin disparut; on le chercha par tout l'établissement; ce fut peine inutile; on prit des informations au dehors et l'on sut bientôt qu'un enfant de onze à douze ans — c'était l'âge d'Augustin — avait été rencontré cheminant d'un pas grave le long de la grand'route qui conduit à Gand. Quel pouvait bien être le motif de cette fuite soudaine? Augustin, par sa conduite sérieuse et réfléchie et son assiduité au travail, n'avait donné que de la satisfaction à ses maîtres. Il s'en était fait aimer; aucun sujet d'ennui ou de chagrin n'avait pu le conduire à une détermination aussi singulière, qu'y avait-il donc?

Le supérieur envoya Eugène à Anvers pour annoncer à ses parents le départ de son frère. Sur-le-champ, M. de Backer, dans une émotion facile à comprendre, part pour Gand, à la recherche de son fils : il descend

chez un ami de la famille et s'informe. Augustin avait passé par là mais depuis il s'était dirigé vers Bruxelles. Telle était la gravité et la maturité précoce du jeune homme que nul n'avait songé à le retenir. M. de Backer, sans s'arrêter, prend aussitôt la route de Bruxelles et s'empresse de voir une de ses sœurs, qui habitait la ville. Augustin n'était pas encore arrivé, mais il ne pouvait tarder longtemps et suivant toute probabilité il visiterait sa tante. Cependant on dépêche dans différentes directions des personnes de confiance, auxquelles on donne un signalement rapide du jeune voyageur. L'une d'elles croit le reconnaître, l'aborde : « N'êtes-vous pas M. Augustin de Backer? » Et Augustin de reprendre avec un flegme britannique :« Vous d'abord, Monsieur, qui êtes-vous? » — Présentation faite, Augustin déclara qu'il désirait voir sa tante et fut conduit chez elle. On lui avait d'ailleurs caché l'arrivée de son père; M. de Backer ne se trouvait point dans le salon où on l'introduisit. Sa tante le reçut avec tendresse, l'embrassa et s'informa fort habilement du motif de son voyage : « Je vais voir Paris, ma tante, et faire un tour de France. »

A douze ans!

En ce moment, M. de Backer entra et la scène changea légèrement d'aspect.

Je n'aurais point raconté cette escapade mutine, si elle ne révélait dès lors ce goût pour les voyages, qu'Augustin garda jusque vers la fin de sa vie, et la décision prématurée, l'initiative aventureuse de son caractère. Il n'y avait point là l'enthousiasme écervelé d'un jeune lecteur de Robinsons : non, c'était un projet discuté, mûri, décidé et que trois jours de marche, de St-Nicolas à Gand et de Gand à Bruxelles, n'avaient point ébranlé.

Après cette aventure, Eugène et Augustin furent retirés de St-Nicolas et placés à Liége, au Beauregard. Tous deux y suivaient paisiblement le cours de leurs études, quand, le 2 janvier 1826, un arrêté royal de Guillaume les en chassa avec tous leurs condisciples, et ferma derrière eux les portes d'un établissement, où ils avaient pu abriter leur foi contre les atteintes de l'enseignement officiel.

Augustin avait seize ans quand la Providence lui mit sous les yeux cet envahissement de la liberté chrétienne par un pouvoir, qui se croyait assez fort pour tout oser et auquel Dieu préparait déjà des funérailles.

Telle était à cette époque — on semble trop l'oublier de nos jours — la liberté dont jouissait la Belgique, qu'après la suppression du Beauregard, les parents d'Augustin cherchèrent vainement, dans notre pays,

une maison d'éducation à laquelle ils osassent confier sans crainte la religion de leurs enfants.

Augustin et Charles furent envoyés en France, au collége de St-Acheul.

Ce collége, établi à un kilomètre seulement d'Amiens, dans les bâtiments appropriés de l'ancienne abbaye de St-Acheul, avait été ouvert par la Compagnie de Jésus, le 3 novembre 1814. Sa réputation s'était répandue par toute l'Europe avec une surprenante rapidité.

Plusieurs familles distinguées de notre pays y envoyaient leurs enfants, et l'on a déjà fait remarquer que les hommes les plus éminents de la politique, de la magistrature et du clergé en sont sortis, comme d'une pépinière illustre.

Augustin y poursuivit ses études avec un succès remarquable; il allait les y terminer quand parurent les fatales ordonnances de Charles X. Le collége de St-Acheul fut dissous et supprimé.

La persécution religieuse le frappait en France sous un roi catholique, comme elle l'avait frappé en Belgique sous un roi protestant. Il fut donc présent à cette scène attendrissante, trop souvent décrite pour que je la raconte ici, où huit cents élèves de tout âge, de tout rang, de tout pays, arrachés par la loi aux bras de leurs Maîtres, se séparèrent d'eux en leur donnant, dans

leur affection et dans leurs larmes, le témoignage le plus consolant et le plus victorieux.

Le spectacle renouvelé de ces vexations injustes, exercées sur des Maîtres dont il connaissait, pour les avoir éprouvés, le dévouement et les mérites, impressionna vivement son âme et y enracina cette horreur indignée, dont il témoignera bientôt dans son propre pays, devant les attentats prolongés du Gouvernement des Pays-Bas contre la liberté de l'enseignement.

Chassé du Beauregard par les arrêtés de Guillaume, chassé de St-Acheul par les ordonnances de Charles X, Augustin se présenta à l'Athénée royal d'Anvers. Après huit jours, il en fut renvoyé par décision du Bourgmestre. N'était-il pas coupable d'un grand crime? N'avait-il pas été chercher la liberté en France? et n'y avait-il pas une disposition royale du 14 août 1826, ainsi conçue :

« Sa Majesté a été informée que quelques parents envoient leurs enfants à l'étranger pour être instruits dans les humanités.

« Il est à craindre avec raison que dans quelques-unes de ces écoles étrangères, ils puisent des principes en opposition à nos institutions nationales et aux sentiments des sujets de Sa Majesté.

« En conséquence, Sa Majesté a trouvé bon d'ordonner ce qui suit :

« Art. 1er. Aucun des jeunes Belges qui, après le premier octobre prochain, aura été étudier les humanités hors du royaume ne pourra être admis aux universités, ni au Collége philosophique.»

Augustin tombait évidemment sous le coup de cet ostracisme; il est étonnant qu'il ait fallu huit jours au Magistrat hollandais pour s'en apercevoir.

Il fallait donc reprendre une seconde fois la route de l'étranger; il partit avec son frère Charles pour Fribourg. La Compagnie de Jésus y avait un Collége célèbre, qui venait de recueillir la plupart des exilés de St-Acheul.

Augustin y acheva ses études.

Alors il eut à se poser la question redoutable de son avenir; il eut à se demander quelle était sa voie et le rôle qu'il devait remplir en ce monde? Il paraît qu'à cette époque aucune solution bien déterminée ne se présenta à son esprit; sa volonté indécise abandonnait assez tôt les projets qu'elle avait conçus; hésitante et tremblante devant les variations de ses désirs, elle ne savait ni se résoudre, ni se fixer. Un vague dessein

d'entrer dans la Compagnie de Jésus l'occupait déjà; il voulut tenter l'épreuve; mais, soit que sa vocation ne lui fût point assez ouvertement connue, soit que les rigueurs d'un noviciat à l'étranger lui parussent trop redoutables, après quelques jours d'essai, il rentra en famille et attendit que les événements et la Providence lui dévoilassent plus clairement les volontés de Dieu.

Ceux qui n'ont connu que le Père de Backer se figureraient malaisément ce qu'était à cette époque le jeune Augustin. Grave, sérieux, pensif, réglé presque à l'excès, jusque dans les moindres détails d'une toilette toujours uniforme (1), il aimait la solitude, recherchait peu la société, fuyait les plaisirs frivoles, se contentait de quelques amis et même avec eux se retranchait volontiers dans un silence froid et observateur. Cette humeur taciturne nous est particulièrement défavorable; elle ne nous a laissé aucune trace des impressions qu'éveillèrent en lui ces premières années passées

(1) On me pardonnera ce détail familier. Jusqu'au moment de son entrée dans la Compagnie, Augustin porta un costume rigoureusement invariable : le pantalon noir, le gilet noir et l'habit noir; les quatre premiers jours de la semaine, la cravate blanche; les trois derniers, la cravate noire. Nous sommes loin, on le voit, de la fade et puérile recherche de la « Gentry » contemporaine.

dans le monde, aucun détail sur les incidents qu'il y rencontre.

Sa vocation de Bibliographe commence dès lors à poindre; ce n'est qu'un germe, mais il est destiné à grandir. Il rassemble une collection d'Elzévirs et nourrit un vague projet d'écrire l'histoire des premiers siècles de l'imprimerie; il entreprend dans ce but des recherches sur les éditions sorties des presses plantiniennes; il dépouille les bibliothèques d'Anvers et nous le verrons bientôt partir pour Paris, dans l'intention d'y commencer le même travail.

Mais les soucis de la Bibliographie n'occupent pas toutes ses journées. Il s'applique à la peinture et y fait de rapides et remarquables progrès. Son amitié intime avec un jeune homme de son âge, qui, après être devenu l'une des illustrations de la peinture en Belgique, devait le suivre de si près dans la tombe, le baron Wappers, l'y excite et l'y encourage. Ils travaillent ensemble, étudient les grands maîtres et reproduisent leurs tableaux. On pouvait voir encore, il y a quelques années, dans l'ancienne chambre de travail d'Augustin, des esquisses crayonnées sur le mur par son ami.

Un trait précieux dont le souvenir s'est gardé en

famille montre bien comment, à cette époque, Augustin redoutait tout ce qui aurait pu l'enlever à la solitude qu'il affectionnait. Il avait copié à la plume un tableau de Rubens : *le Combat des Amazones*. La copie fut jugée supérieurement faite par les artistes auxquels on la montrait. Ceux-ci engagèrent vivement Augustin à la mettre parmi les tableaux d'une Exposition nationale que l'on organisait alors. Il refusa énergiquement, et, comme on insistait, il reprit sa copie, l'enferma entre des cartons qu'il cacheta, et ne la laissa plus voir à personne. On conserve en famille ce Rubens, deux Teniers et deux Wouwermans, reproduits avec le même talent.

Entre ces deux attraits, les tableaux et les livres, lequel emportera ce grave et solitaire jeune homme? C'était une question qui se débattait dans son esprit; mais ces deux éléments n'étaient pas seuls à former le problême. Une autre vie encore souriait à Augustin, plus ardente et plus vive, plus semée d'émotions et de périls : la vie politique.

Notre pauvre pays, rivé à la Hollande, par je ne sais quelle convention conclue entre étrangers, commençait à se débattre sous le joug de ce maître. Jusqu'en 1825,

la Belgique avait subi sans trop d'impatience mille griefs que l'on pourrait nommer secondaires, lorsque l'on vit, coup sur coup, les arrêtés royaux sur l'enseignement, la suppression des écoles libres catholiques, la déloyauté des relations officielles avec la cour romaine, l'inégalité toujours croissante dans la répartition des emplois et des charges entre les citoyens, etc., surexciter l'esprit des catholiques et y nourrir ce mécontentement dont l'effervescence déborda en 1830.

A partir de 1828, on vit s'inaugurer sur une échelle toujours grandissante, ce fameux pétitionnement pour le redressement des griefs, qui a fait plus peut-être pour la cause de la Belgique que les journées de septembre.

C'est là de l'histoire connue de tout le monde. Il eût été inutile de la rappeler, si ce n'avait été par là qu'Augustin débuta dans la vie politique. Pas une de ces pétitions ne quittait Anvers sans porter son nom à côté du nom de son père. Il avait quelque droit, semble-t-il, à réclamer la liberté de l'enseignement; par trois fois il avait été victime d'un pouvoir qui l'opprimait. Il ne s'arrêtait point là; il allait recueillant les signatures, encourageant les timides, aiguillonnant les indifférents, parlant de la liberté et de la patrie dans ce langage de la jeunesse, qui reflète si bien, à côté de généreux enthousiasmes, les illusions d'un âge inexpérimenté.

Or, ce travail de propagande politique n'était pas sans danger; le cabinet de La Haye avait l'œil ouvert. Une circulaire, adressée aux Bourgmestres, le 15 décembre 1829, leur enjoignait de prendre « des renseignements exacts et détaillés, sur les manœuvres qui ont été pratiquées ou se pratiqueraient désormais dans leur ressort, aux fins d'obtenir des signatures sur les pétitions en redressement des prétendus griefs. Il faut principalement s'assurer des noms des personnes qui favorisent ces menées propres à troubler la tranquillité publique, de leurs qualités et des moyens qu'elles emploient pour avoir ces signatures (1). »

Le danger était plus grand à Anvers que partout ailleurs; l'unanimité des désirs était loin d'y règner. Les intérêts du commerce y conciliaient au parti Orangiste bien des hommes, que leur caractère et leurs convictions en auraient écartés.

Mais quand donc la jeunesse, si généreuse et si vaillante dans son inexpérience, a-t-elle compté avec le danger? Augustin n'en avait point souci; la vie publique avait pour lui d'âpres attraits; elle allait à son caractère, le reste lui importait peu.

(1) *Courrier de la Meuse*, 30 déc. 1829.

Dans les premiers mois de l'année 1830, l'idée lui vint de faire un voyage à l'étranger. Les bibliothèques et les musées de Paris le sollicitaient. On n'était plus au temps où « les jeunes gens studieux et amateurs de pérégrinité convoitaient seulement de visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie. » Paris avait conquis cette brillante et universelle renommée (1).

Il y avait du reste à cette époque entre notre pays et la France une analogie de situation saisissante. Tandis que les catholiques belges luttaient contre la persécution tracassière du roi Guillaume, les catholiques de France se ralliaient dans un combat à outrance contre les ministres gallicans et les légistes de Charles X. Des deux côtés la lutte se portait sur le même terrain : cette grande et vitale question de l'enseignement que nous avons résolue alors et que la France ne devait résoudre qu'après quarante-cinq ans de lutte (2).

Augustin allait donc respirer la même atmosphère,

(1) Voyez Nettement, *Histoire de la Littérature française sous la Restauration*. La lecture de ce livre permettra de se rendre compte de l'attraction qu'exerçait alors Paris sur les jeunes intelligences.

(2) Voyez de Gerlache, *Histoire des Pays-Bas*, tom. 1er, p. 449. Tout un chapitre est consacré à étudier l'action réciproque qu'exercèrent les uns sur les autres les catholiques belges et les catholiques français.

et changeant de pays; il allait retrouver les mêmes combats. Cette pensée le préoccupa dans les ennuis de ce voyage, si long alors. Il usait du reste dans ses excursions de procédés qui n'étaient guère faits pour les raccourcir. Il voyageait en touriste, il en prenait l'allure et le costume. Le pantalon noir, l'habit noir officiel, qui ne le quittaient jamais à Anvers, étaient remplacés par le pantalon et la blouse grise; de grandes guêtres, un chapeau à larges bords, une valise bouclée aux épaules, complétaient le costume du jeune voyageur. Il y mettra la persistance méthodique qu'il mettait en toutes choses, et, de même que son costume de ville ne varia jamais, de même son costume de touriste ne changera point, dans les nombreux voyages qu'il entreprendra désormais.

Il marchait donc à petites étapes, usant rarement du secours des diligences d'alors, observant d'un œil intelligent et scrutateur les sites, les monuments et les mœurs; parcourant en artiste les musées de tableaux; en littérateur les bibliothèques; toujours en quête de nouvelles du pays qu'il avait quitté; gardant ainsi, même en voyage, ses trois passions dominantes : la politique, les tableaux et les livres.

C'était beaucoup d'entreprendre seul, à vingt ans, un aussi long voyage; c'eût été trop de s'abandonner

seul aux dangers d'un séjour prolongé à Paris. Mais il devait y trouver des membres de sa famille; ce fut chez eux qu'il s'établit. Il apprit bientôt à connaître le secret du dédale infini des rues qui sillonnent la grande ville, et dès lors on le vit l'hôte assidu des bibliothèques précieuses, dont Paris ouvre les portes à la science. Il les dépouille, recueille des notes et poursuit son travail sur l'imprimerie plantinienne, avec cette activité et cette persévérance qui l'accompagneront jusqu'à sa dernière heure.

Le 29 juillet 1830, le trône de Charles X s'écroula. Il avait fallu un siècle pour ruiner le trône de Louis XIV; il ne fallut que trois jours pour renverser le trône de la Restauration. Augustin fut témoin de ces événements qui présageaient la renaissance de sa patrie. Il se hâta de rentrer en Belgique.

Il y retrouva les esprits plus impatients que jamais du joug de la Hollande; lui, de son côté, reprit sa vie habituelle, ses livres et ses pinceaux, et, dans les rangs de ses amis, son travail de propagande.

Le 25 août, dans les circonstances que l'on sait, la révolution éclata à Bruxelles et son contre-coup se fit sentir dans tout le royaume; Anvers était plus réfrac-

taire à cette secousse politique; les intérêts industriels semblaient en faire l'alliée naturelle de la Hollande. Ses députés allaient voter contre la séparation, et, sur cette question même, ses habitants se partageaient en deux partis très-prononcés. Plus que jamais Augustin suivit l'exemple de son père et mit en jeu son influence. Le temps des pétitionnements était passé et ses efforts portaient plus loin. Il brûlait de faire partager aux autres les sentiments qui agitaient son cœur. Une sympathie mystérieuse, que nous verrons renaître au début de sa carrière sacerdotale, le conduit vers le peuple. C'est au port, parmi cette race de rudes travailleurs, bronzés par le soleil et par la mer, habitués à tous les dangers et à toutes les audaces, parmi les matelots et les marins, qu'il va porter les premiers germes de son apostolat politique. Il se mêle à leurs conversations; il leur parle; ces natures franches et loyales, mais ignorant la fraude et le fard d'une civilisation mieux cultivée, comprennent son langage et retrouvent dans ses paroles les sentiments qu'elles éprouvaient. Chose étrange, quand il touchait la corde de la patrie, ce jeune homme taciturne se transformait; le bibliographe solitaire devenait orateur et tribun. Un jour, il aborde un groupe de ces mâles ouvriers; il parle, le groupe augmente; cet auditoire improvisé

l'inspire et l'enflamme; la conversation devient une harangue et l'émotion qu'elle excite semble assez sérieuse à la police hollandaise pour qu'elle juge à propos de sévir.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre le jeune de Backer. Le lendemain du jour où il avait tenu ce discours patriotique, Augustin, sans se douter du sort qui l'attendait, cataloguait ses pacifiques Elzévirs, quand un officier de police se présente dans la demeure de M. de Backer et lui intime l'ordre de livrer son fils entre les mains de la justice, pour délit politique. M. de Backer parcourt le mandat, un éclair lui traverse l'esprit;... le mandat prescrivait d'arrêter « M. de Backer, fils », sans plus de détails. Le père monte à l'étage où se trouvaient les chambres de ses enfants, et redescend bientôt avec son fils Eugène, qui se constitue prisonnier et suit l'officier chez le procureur royal.

Arrivé devant ce juge au front sévère, Eugène, qui avait deviné son rôle au premier mot, se déclara effectivement le fils de M. de Backer, déclina ses prénoms, son âge, etc.... mais, quand le procureur lui reprocha des discours séditieux, tenus au milieu d'un groupe de matelots, il ne cacha point sa surprise, nia très catégoriquement le fait et s'offrit à prouver victorieusement son alibi. Alors seulement le procureur néerlandais

comprit que M. de Backer n'avait pas qu'un seul fils. Malheureusement il en avait plus de deux; et l'innocence d'Eugène le laissait en présence de trois autres jeunes gens, parmi lesquels il fallait trouver le coupable. Eugène fut relâché et l'intelligent procureur se mit en quête d'informations plus détaillées.

Dans l'entretemps le coupable, le vrai coupable, se dirigeait en toute hâte vers Bruxelles.

Il n'y demeura point longtemps : la police hollandaise eut bientôt d'autres soucis que celui de le poursuivre. Le 25 octobre les Anversois se soulevaient, chassaient l'armée hollandaise dans la citadelle et ouvraient la ville aux patriotes arrivés de Bruxelles.

A partir de ce moment, Augustin suivit les progrès de sa cause avec une activité fébrile. Jour pour jour il écrivit le récit des événements qui se succédaient à Anvers et qu'il voyait de ses yeux. Son père, dont l'exemple le stimulait, aimait à voir cette ardeur et ce jeune courage; mais que d'angoisses pour sa mère, et comme elle tremblait quand il quittait la maison pour assister au spectacle émouvant, mais si plein de danger, que présentait alors la ville.

Le jour où le général Chassé donna l'ordre fatal du

bombardement, au moment où les batteries de la citadelle, des forts détachés et de la flotte hollandaise tonnèrent simultanément sur la ville, Augustin était loin de la demeure paternelle. Ai-je besoin de décrire l'anxiété de sa mère? Bien tard dans la nuit, deux officiers patriotes vinrent, au milieu de mille dangers, annoncer qu'Augustin était à l'abri dans une maison d'amis et qu'on pouvait être sans inquiétude. Le lendemain, il rentra et consigna dans l'histoire qu'il écrivait ces sinistres événements, avec une indignation que nous sommes réduits à deviner, car il ne nous est rien demeuré de son manuscrit.

Telle fut la vie d'Augustin pendant les jours de la Révolution.

Bientôt il assista à des combats plus solennels; il vit de très près le siége de la citadelle, la capitulation du général Chassé, et les couleurs nationales flotter sur ces remparts, qui avaient menacé un instant de réduire en cendres sa ville natale.

A partir de ce moment commence pour lui une période plus uniformément consacrée aux études. Sans doute, les préoccupations politiques qui agitaient notre pays le poursuivent encore, la peinture le retrouve

fidèle à ses heures de délassement, mais son travail principal devient la bibliographie. La lecture des annales typographiques de Panzer le confirme dans l'idée de compléter la bibliographie des premiers siècles de l'imprimerie. Il reprend ses recherches : de 1831 à 1834, il visita les principales bibliothèques du pays, et fit deux fois, en touriste, le voyage de Paris, pour y enrichir ses notes.

Le 7 décembre 1834, son frère Charles, moins âgé que lui de trois ans, fait ses adieux à la famille et entre dans la Compagnie de Jésus, que les événements venaient d'arracher à l'exil.

Cette détermination subite de son frère frappa vivement Augustin et réveilla pour lui la grande question de son avenir. Jusqu'alors sa vie, sans objectif précis, semblait osciller entre trois directions assez divergentes. Elle lui parut sans but utile. L'homme n'est pas mis en ce monde pour vivre ainsi au gré changeant de ses caprices. Tous nous avons notre voie à suivre, et, tracé devant nous, le chemin dans lequel nous devons marcher. Il y a plus à faire pour la société, que de compiler des livres et de dessiner sur la toile des figures muettes et sans action. On peut aspirer à mettre

sa main dans la balance du bien et du mal en ce monde, et à la faire pencher du côté de la justice. A ces pensées qui tourmentaient son esprit se joignaient des pensées plus chrétiennes et plus religieuses.

Quand un enfant a reçu de Dieu la grâce de naître et de grandir au sein d'une famille profondément catholique, il est rare que son enfance se passe sans qu'au milieu de ses rêves d'avenir ne lui apparaisse, entouré d'une divine lumière, l'honneur du sacerdoce royal de Jésus-Christ. Cette fugitive vision l'enchante et attache ses désirs ; elle le poursuit. Dans un âge plus avancé beaucoup l'abandonnent, soit que Dieu lui-même les appelle à d'autres destinées, soit que la pensée des devoirs que ce suprême honneur impose épouvante leur faiblesse.

Cette vision, Augustin l'avait vue, et en ce moment elle réapparaissait à ses yeux. Prêtre !... Dieu ne l'appelait-il pas à ces sommets de la vie chrétienne ?

Il serait à plaindre celui qui, devant une âme agitée par ces problèmes qui commandent la vie, incertaine de la route dans laquelle elle doit engager ses pas, cherchant, inquiète et tremblante, ce que veut d'elle le souverain Maître, prête à tous les sacrifices, jusqu'au sang, pour lui obéir, ne sentirait pas dans son cœur une profonde et tendre sympathie.

Un jour, soit que sa décision fût prise, soit qu'il voulût mettre un terme aux perplexités de son cœur, Augustin revêtit son costume de touriste et annonça à sa famille qu'il allait voir Rome et l'Italie. Habitués à la réserve qu'il mettait en toutes choses, ni ses parents, ni ses frères, ni ses sœurs ne s'enquirent de son but et supposèrent que la bibliographie seule l'attirait vers la ville des Papes.

Il partit; c'était dans les premiers mois de l'année 1835; il avait alors vingt-cinq ans. Ce fut encore en touriste qu'il fit ce voyage dont l'itinéraire précis nous fait défaut.

Arrivé dans la ville éternelle, il en visita avec un soin minutieux les monuments et les souvenirs. Je me le figure sortant de la bibliothèque du Vatican, pour aller se promener sous les arceaux ruinés du Colysée, seul comme il aimait à l'être, laissant errer son esprit au milieu des fantômes évoqués de tout ce peuple romain qui était venu y voir couler le sang des martyrs.

Que se passa-t-il dans son âme devant cette grande Rome dont le seul nom remue l'esprit d'un chrétien? devant ces ruines d'une civilisation païenne qui s'était écroulée « comme la voûte d'un égoût, » devant le spectacle vivant de cette civilisation chrétienne, toujours ancienne et toujours nouvelle, parce qu'elle ne

doit point mourir? Je ne sais; mais le Seigneur Jésus lui apparut sur le chemin.

Un jour, Augustin frappa à la porte de la maison professe des Jésuites. Quand il en sortit, il était novice de la Compagnie de Jésus.

Sa résolution avait donc été prise, et une fois la volonté de Dieu connue, il n'avait point fait de détour pour la suivre. Il s'était adressé directement au R. P. Roothaan, alors général de la Compagnie. Ce père « excellemment bon comme le sont tous les saints » accueillit le touriste avec bienveillance, et le pénétrant de ce profond coup d'œil dont il a fait preuve pendant tout son généralat, il lui reconnut bientôt le talent, la force de volonté, l'ardeur au travail, toutes les qualités qu'il faut au Jésuite. Il l'accepta, le classa dans la province belge à laquelle ils appartenaient tous deux par la naissance, et lui indiqua pour y passer les années d'épreuves le noviciat de Nivelles, récemment ouvert par la Compagnie en Belgique.

Le cœur léger et content, Augustin quitta Rome; il visita Florence, Modène, Parme, Turin; traversa le

Grand St-Bernard et parcourut la Suisse. Il revit Fribourg et se dirigea sur le Rhin dont il suivit les bords. Ce fut pendant cette dernière partie de son voyage que lui survint un incident qu'il aimait à raconter. Fatigué d'un long trajet, il était monté, à hauteur à peu près de Francfort, sur le bateau à vapeur qui descendait le fleuve. Il aperçut aussitôt parmi les passagers une de ses parentes M[me] ten Zande, sa tante maternelle, avec laquelle il avait eu des rapports très-fréquents. Il l'aborde et s'aperçoit aussitôt qu'il n'est point reconnu; il poursuit pendant quelque temps la conversation avec son interlocutrice assez étonnée de voir un jeune homme, qu'elle croyait lui être parfaitement étranger, prendre avec elle un ton aussi facile et familier. A la fin Augustin se nomma et il put jouir de la surprise de sa tante découvrant son neveu sous ce vêtement de touriste. Ajoutons que pendant tout le voyage il avait laissé croître sa barbe et ses cheveux, et que cet encadrement nouveau donné à sa figure, joint à la boue du chemin qui couvrait ses souliers et ses guêtres, aurait difficilement laissé deviner le jeune anversois si correct et si soigné dans sa tenue.

Après quelques moments de franc rire causé par cette surprise, Augustin lui raconta les détails de son voyage, et sans rien lui dévoiler de ses projets, ni de

son admission, la pria d'annoncer à Anvers à ses parents qu'il les reverrait bientôt. Il la quitta à Aix, et tandis qu'elle poursuivait son voyage, il prit le chemin de Nivelles, où il arriva le 29 juin 1835.

Ce fut le R. P. Franckeville, alors maître des novices, qui reçut le jeune voyageur. Son étonnement fut grand quand il le vit sortir de son portefeuille les lettres du T. R. Père Général qui constataient son admission dans la Compagnie. Il l'embrassa et l'introduisit aussitôt au milieu de sa nouvelle famille. Augustin y retrouvait Charles. Le revoir fut d'une tendresse touchante : la fraternité religieuse s'ajoutait pour eux à la fraternité du sang et exaltait leur bonheur.

Après quelques jours donnés suivant la coutume à une retraite préparatoire, Augustin revêtit l'habit religieux, et sur sa demande, partit pour Anvers. On devine la surprise de sa famille. Pourquoi Augustin avait-il gardé envers elle le secret sur une détermination aussi importante? Je cherche en vain à me l'imaginer; l'exemple de son frère Charles était là pour lui montrer qu'il n'avait pas à en attendre cette opposition parfois si déraisonnable et si imprudente, qui entrave le bonheur et la vocation d'un fils pour satisfaire une

tendresse aveugle. Ces parents, ces chrétiens étaient assez vaillants pour faire à Dieu ce nouveau sacrifice : il lui feront bientôt celui d'un troisième enfant Aloïs. — A cette question je ne vois d'autre réponse que dans le caractère concentré et indépendant qu'avait Augustin à cette époque, caractère qui changera sous l'action de la vie religieuse, et qui fera place à cette bienveillance si ouverte et si franche, qui a frappé tous ceux qui ont connu le P. Augustin de Backer.

Le novice passa quelques jours en famille, partagea entre ses amis et ses parents sa collection d'elzévirs et ses tableaux ; puis, dégagé de ses derniers liens, retourna fixer sa tente dans le silence et la solitude.

Ici commençait pour lui un nouvel ordre de choses. La transition entre la vie du monde et la vie religieuse est trop vive, pour qu'en passant de l'une à l'autre, on ne sente pas son cœur s'émouvoir et palpiter sous le coup d'une vague inquiétude ; cette région nouvelle dans laquelle on met le pied, c'est l'inconnu pour celui qui l'aborde, l'inconnu avec ses côtés charmants qui enchantent, mais avec ses perspectives indécises qui effraient. On a le pressentiment de cette paix souveraine qui est le bonheur de la vie religieuse, mais on a le pressentiment aussi des luttes qui en sont le prix.

Le P. de Ravignan a décrit un jour les impressions qu'il éprouva au seuil du noviciat de Montrouge; il a décrit notre histoire à tous : « Le candidat de la vie religieuse connaîtra d'avance, à cette heure solennelle, toute l'étendue des devoirs que la Compagnie de Jésus dicte à ses membres; il doit savoir, il saura quel est l'esprit qui l'anime dans toute sa vérité; libre il se décidera.

« Êtes-vous prêt, lui demande-t-on, à renoncer au siècle, à toute possession comme à tout espoir de biens temporels? Êtes-vous prêt à mendier, s'il le faut, votre pain de porte en porte, pour l'amour de Jésus-Christ? — Oui (1).

» Êtes-vous disposé à vivre en quelque pays du monde et en quelque emploi que ce puisse être, où les supérieurs jugeront que vous serez plus utile pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes? — Oui.

» Êtes-vous résolu d'obéir aux supérieurs qui tiennent pour vous la place de Dieu, en toutes choses où vous ne jugeriez pas la conscience blessée par le péché? — Oui.

» Vous sentez-vous généreusement déterminé à re-

(1) de Ravignan, *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*, ch. II.

pousser avec horreur et sans exception tout ce que les hommes esclaves des préjugés mondains aiment et embrassent; et voulez-vous accepter, désirer de toutes vos forces ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur aima et embrassa? — Oui.

» Consentez-vous à vous revêtir de la livrée d'ignominie qu'il a portée, à souffrir comme lui par amour et par respect pour lui les opprobres, les faux témoignages et les injures, sans toutefois y avoir donné sujet?....

» Il faut répondre; et, grâces immortelles en soient rendues à la bonté de Dieu, j'ai répondu : Oui. « Vous passerez pour fou. — Oui, cela me convient. »

» Jamais question plus étrange ne frappa des oreilles humaines; jamais peut-être l'Evangile de la croix et sa folie ne furent mieux présentés dans leur rudesse native. Au reste, saint Ignace entendait si bien que les soldats de sa compagnie fussent de véritables disciples du Dieu crucifié, que, durant sa vie, tous ses historiens l'attestent, il pria instamment le Seigneur pour que la société fut toujours persécutée;... il a été bien exaucé, on doit en convenir (1). »

(1) *Existence et Institut. des Jésuites*, p. 63.

Augustin n'était plus à l'âge des enthousiasmes faciles; il n'avait plus cette inconsidération généreuse du jeune homme naïf, sortant du collége dans l'inexpérience la plus complète, donnant sa foi à toutes les promesses, envisageant l'avenir sous ses côtés brillants, et ne se doutant point qu'il y ait ici-bas autre chose que la joie et le bonheur. Les années qu'il avait passées dans le monde, les événements auxquels il avait été mêlé, les voyages qu'il avait entrepris, avaient précocement mûri son caractère. Il comprit, il vit d'un seul regard toute l'étendue des engagements qu'il allait s'imposer, il vit qu'en vérité c'était bien la croix qu'il allait mettre sur ses épaules, et, le sachant et le voulant, il l'accepta; puis il se mit à l'œuvre.

Le novice passe deux ans dans la retraite. Durant ce même espace de temps, toute étude lui est interdite. Le sacrifice dut lui être pénible, à lui qui jusqu'alors avait fait des études littéraires l'occupation principale de sa vie; mais la volonté de saint Ignace est formelle et elle trahit une inspiration de génie. Il faut qu'un monde nouveau s'ouvre tout-à-coup devant l'âme et qu'elle s'y plonge; qu'elle soit vivement et totalement arrachée au milieu dans lequel elle a vécu pour se retrouver seule

avec Dieu et s'interroger devant lui. L'œuvre du novice est nettement définie, il faut qu'il s'étudie et se réforme. Il faut qu'il prenne une à une toutes les passions de son âme, toutes les directions de son esprit, toutes les affections de son cœur, ses habitudes, ses projets, ses rêves, qu'il les prenne et les compare au divin modèle, à Jésus-Christ, et qu'il les travaille pour y retracer fidèlement l'image de la perfection de l'Homme-Dieu. Le noviciat est l'heure d'une seconde naissance; c'est le foyer où le fer s'amollit pour reprendre sous le marteau de la volonté des formes nouvelles; c'est la lime qui dégrossit, qui ôte la rouille. On a dit que l'on nous y coulait dans le moule de saint Ignace, cela est inexact : la nature humaine ne jouit pas de cette plasticité facile; on nous taille, comme on taille le marbre, et sous le tranchant du ciseau la nature jette des cris.

Mais Dieu récompense ce travail généreux de l'âme; en échange de ses efforts, il lui donne une paix inappréciable, et ces joies simples qu'un rien excite, qu'un rien nourrit, ces bienheureuses joies d'enfant qu'il faut avoir goûtées pour pouvoir en imaginer la douceur. Sans doute, pendant le cours de cette longue solitude, Augustin eut ses heures de tristesse et de mélancolie; le souvenir lui sera venu de sa famille absente, de ses amis, de ses années passées dans une liberté si com-

plète, du libre agir et du libre vouloir auxquels il avait dit adieu, de tous ces biens charmants dont il se dépouillait et qui enchantent la vie... Ces retours de la nature sont rares et l'énergique volonté d'Augustin en triomphait généreusement.

Un jour pourtant, l'épreuve lui sembla trop forte et le sacrifice trop amer; dans cette crise de la faiblesse humaine, il écrit à sa mère; elle accourt; c'était une de ces fortes chrétiennes dont l'amour s'épure au feu de la charité divine, dont la tendresse n'a point amolli le caractère. Augustin lui ouvrit son cœur : « Bien, mon fils, lui répondit-elle, nos bras vous sont ouverts; votre place est toujours vide à notre foyer; si vous croyez que Dieu le veut ainsi, venez la reprendre. Vous savez que j'en serai heureuse. Je vous demande seulement d'y réfléchir encore quelques jours : si votre décision se maintient, je vous attendrai avec impatience et je vous recevrai avec joie. »

Augustin accepta. La Providence lui ménageait une grande grâce. Le lendemain de ce revoir si doux, le R. P. Rouiller, qu'il comptait parmi ses amis, alla au ciel chercher la récompense de sa longue et laborieuse carrière. Augustin assista à cette mort; elle le frappa, elle lui remit devant les yeux la vanité de la vie et le néant de ce monde où nous n'avons point de demeure

permanente. Ces pensées le bouleversèrent; il s'en fit une arme contre sa propre faiblesse. « Je demeurerai, se dit-il à lui-même, qu'est-ce que ce bonheur que je sacrifie, en regard de l'Eternité? » Ce moment décida de sa vie, et sur-le-champ il écrivit à Anvers : « Ne m'attendez point; le charme est rompu! »

Depuis lors on le vit poursuivre son rude labeur avec une constance et une simplicité que ses connovices admiraient, passant des exercices spirituels aux travaux domestiques avec une joie presque enfantine. Qu'il méditât saint Ignace, ou qu'il balayât les chambres et les corridors, qu'il fût à prier devant le Saint Sacrement, ou à servir un frère dans les travaux de la cuisine, toujours il portait sur sa figure le même cachet de sérénité et de bonheur. Cependant son caractère change; il perd son allure silencieuse et concentrée, les côtés vifs de sa nature s'émoussent et s'adoucissent; il avait je ne sais quelle froideur dans l'abord, elle est remplacée par une bienveillance si affectueuse, qu'elle ravit au premier coup d'œil la sympathie de ceux qui le rencontrent; son esprit se forme à des habitudes de modération, à cette horreur des extrêmes, à cette suave intelligence des faiblesses et des erreurs humaines, qui lui concilieront tant et de si précieuses amitiés.

Après deux ans, l'heure étant venue et sa volonté n'ayant pas défailli, Augustin fit vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté perpétuelles. C'est le 29 juin 1837, dans la petite chapelle du noviciat, qu'il fit à Dieu cette solennelle promesse.

. . . .

Au sortir du noviciat, le Jésuite passe d'ordinaire deux années dans l'étude des littératures ancienne et moderne. Mais ce complément des études humanitaires, Augustin se l'était donné par son travail personnel à Anvers; on jugea donc que cette formation ne lui était plus nécessaire et il fut envoyé au Collége de la Paix, à Namur, pour régenter une classe de Grammaire. Il passa trois ans dans cet humble et modeste labeur, parfois heureux, plus souvent ingrat. Le succès qu'il obtint attira l'attention de ses supérieurs, et nous les verrons bientôt lui confier dans un de nos plus grands Colléges les fonctions les plus délicates et les plus importantes.

Au mois de septembre 1840, il quitta Namur pour Louvain, où il devait commencer ses études sacerdotales. C'est à Louvain même, pendant qu'il suivait les cours de Théologie, que soudain, à la lecture d'un ouvrage du P. Southwell sur les Écrivains de la Com-

pagnie, sa passion de bibliographe si longtemps endormie le resaisit et l'entraîne. L'ouvrage de Southwell est incomplet et défectueux, il décide de le refaire. Le projet est immense, mais son courage est à sa hauteur.

C'est ici le moment d'écrire l'histoire du livre fameux qui fut le monument de sa vie : *La Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

CHAPITRE II

Les prédécesseurs du P. Augustin de Backer. — Ribadeneira, d'Alegambe, Southwell, Buonanni, de Tournemine, Hongnant, de Kervillars, Oudin, Courtois, Zaccaria, Caballero, Beorchia, Stoeger, Brown.

Saint Ignace, en créant la Compagnie de Jésus, lui avait donné pour but la plus grande gloire de Dieu. Ce but, elle devait l'atteindre en épuisant tous les moyens qui pouvaient y conduire. Aucun n'était exclu. Il voulait donc que ses membres parcourussent toutes les branches des sciences humaines, pour les tourner vers le suprême auteur de toutes choses; il voulait que cette science, une fois acquise, ne demeurât pas comme le stérile ornement d'une intelligence solitaire, mais qu'elle fut largement répandue à travers le monde, comme la saine et généreuse nourriture des esprits.

Or, la découverte de l'imprimerie, encore jeune à cette époque, mais trahissant déjà le bien et le mal qu'elle ferait au monde, offrait à ses enfants une arme puissante. Ils s'en emparèrent et — la suite des temps l'a prouvé — ils l'ont maniée avec vaillance.

Après moins d'un demi siècle — de 1540 à 1600, — le nombre des Écrivains Jésuites était déjà assez grand pour inspirer au P. Ribadeneira la pensée d'en former le catalogue (1). Il le publia en 1602. Ce fut le premier et chétif essai de la Bibliothèque (2); il est probable qu'il n'en existe plus un seul exemplaire ; du moins n'en connait-on pas. D'ailleurs cette première tentative était assez défectueuse et assez incomplète, même pour son temps.

Le P. Ribadeneira se hâta de la reprendre et fit paraître en 1608, chez Moretus, à Anvers, son travail remanié et perfectionné, sous le titre de « Catalogus scriptorum religionis societatis Jesu. » — Il y avait inserit, non seulement les auteurs d'ouvrages livrés à la publicité, mais encore ceux qui avaient laissé des manuscrits importants. Il ne s'était pas arrêté à la

(1) *L'Histoire de la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* avait été ébauchée, par fragments incomplets et séparés, dans diverses notices sur les Pères Oudin et Courtois. Le P. Victor de Buck l'a écrite pour la première fois dans un article des *Études religieuses* de Paris (février, 1870). Nous avons suivi son travail en remontant aux sources et en tâchant de le compléter dans les détails. Mais quand le savant Bollandiste a fait la moisson sur un champ de l'histoire, il y reste peu de chose à glaner.

(2) « Pauculis foliis complexus. » (d'Allegambe, *Préface*).

simple bibliographie ; il avait donné sur la plupart des auteurs des notices historiques assez étendues.

Ribadeneira était entré dans la Compagnie dès les premiers jours de sa fondation, il avait joui de l'intimité de saint Ignace, de Laynez et de saint François de Borgia ; ses hautes qualités lui avaient fait confier des charges importantes dans les Pays-Bas, en Flandre, en Espagne, en Sicile, en Toscane et dans la Haute Italie ; son séjour dans tant de pays divers lui avait permis de voir de ses yeux, pendant un demi siècle, les progrès de l'ordre naissant ; il avait connu presque tous ces auteurs qu'il citait et se faisait gloire de leur amitié, ce qui donne à ces notices, pour l'historien, un prix qu'elles n'ont pas pour le bibliographe (1). Du reste, que l'on ne s'y trompe pas : à cette époque l'intérêt se portait moins vers le livre que vers l'auteur, et d'Alegambe nous déclarera bientôt que c'est par le côté historique surtout que le travail de Ribadeneira réussit à plaire.

(1) « Hunc quidem catalogum ego potissimum scribendum suscepi, propterea quod bonam illorum auctorum qui in eo referuntur partem familiariter novi et cum antiquissimis omnibus pene atque gravissimis Societatis Patribus amicitiæ fui vinculis conjunctissimus. Dabo itaque operam ut eorum memoriam amanter ac pie colam. » (Ribadeneira, *Préface*).

Quand une science en est à ses premiers pas, elle s'entoure volontiers d'éléments étrangers qui l'enrichissent et masquent l'étroitesse de son fonds propre. Plus tard, quand elle grandit et s'accroît, elle dépouille ces ornements empruntés, car elle peut sans en rougir, déterminer plus nettement ses frontières. On suit assez bien ce perfectionnement de la Bibliographie dans l'histoire de la Bibliothèque.

C'est encore dans ce même esprit que Ribadeneira ajoutait au Catalogue des livres celui des membres de la Compagnie morts dans les tourments pour la Foi de Jésus-Christ. Du reste il avait parfaitement saisi l'une des grandes utilités de ce genre de recueils : « Ceux qui cultivent les sciences et qui sont possédés par l'amour de la sagesse, disait-il, y trouveront avec plaisir le nom des auteurs qui ont écrit sur ces matières, les sujets qu'ils ont traités et les sources auxquelles ils pourront puiser eux-mêmes, soit qu'ils veuillent faire progresser la science, soit qu'ils désirent enflammer davantage la piété dans les cœurs (1). » Et il ajoute avec

(1) « Neque iis qui scientiarum studiis ducuntur et sapientiæ amore flagrant, minus erit, ut puto, jucundum scire quid scripserint et fontes nosse unde ipsi haurire possint quæ vel ad scientias alendas augendasque vel ad pectus pietate inflammandum magno usui sunt futura. » (Ribadeneira, *Préface*).

un orgueil naïf qu'on ne saurait lui reprocher sans injustice : « Quelle serait en effet la branche des sciences et des lettres que nos Pères auraient négligée? Quels sont les sujets qu'ils n'aient point approfondis? Quelles sont les connaissances que leurs écrits n'aient pas divulguées, enrichies, étendues (1)? »

Il terminait sa préface par ces mots qui indiquaient bien son but : « Vale, amice lector, nosque ama et nostrorum laboribus fruere. » — « Aimez nous; » c'est bien là ce qu'il voulait. — Je n'oserais dire qu'il l'ait obtenu.

Malgré tout le soin que Ribadeneira avait mis à son œuvre, il ne parvint pas à satisfaire tout le monde. On devait s'y attendre pour peu que l'on connût la nature humaine.

Les Pères de France trouvèrent le Catalogue incomplet, y firent de nombreuses additions d'écrivains français et en donnèrent une nouvelle édition en 1609, à Lyon, chez Pillehotte. Cette édition fut considérée comme non avenue et ne se vendit pas. En 1653 on la

(1) « Etenim ut ex multis pauca attingam quod genus ingenuarum artium est, quod argumentum, quæ tractatio in qua nostri non sint egregie versati? quam scriptis suis non explicarint, auxerint, ornarint? » (Ribadeneira, *Préface*).

remit frauduleusement en vente avec une fausse date et un nouveau titre chez Petit, à Rouen.

Les Pères d'Italie, à leur tour, trouvèrent que les Italiens avaient été négligés, et le P. Jules Negrone se chargea de suppléer à cette négligence. Il envoya ses notes et ses instructions au P. Schott, à Anvers.

Le P. Schott était helléniste et philologue célèbre; il avait passé toute sa vie à publier, à traduire et à commenter des auteurs grecs ou latins. Son obligeance extrême le désignait au P. Negrone; ce fut donc le P. Schott qui surveilla l'impression de cette quatrième édition. Elle sortit des presses de Plantin en 1613 et porte comme celle de Lyon l'indication : « editio secunda. »

Vingt ans après, un Belge, le P. d'Alegambe, s'occupait à perfectionner et à continuer le Catalogue du P. Ribadeneira. Philippe d'Alegambe était né à Bruxelles en 1592. Il était entré assez jeune dans la Compagnie; après avoir fait sa théologie à Rome, et avoir enseigné la philosophie à Gratz, il fut attaché comme Gouverneur au jeune prince d'Eggemberg avec lequel il parcourut toute l'Europe; il est probable qu'il avait re-

cueilli dans ses longs voyages les premiers matériaux de son travail. Il résidait à Rome en qualité de Secrétaire du Général pour l'assistance de Germanie, et employait à ce travail les intervalles libres que lui laissaient ces importantes fonctions. A l'approche de l'année jubilaire de la fondation de la Compagnie, il songea à publier le résultat de ses recherches. Mais la délicatesse des censeurs romains refusa d'en permettre l'impression, en s'appuyant sur un décret d'Urbain VIII. Ce décret daté du 13 mars 1625, renouvelé et confirmé par un second décret du 5 juillet 1634, s'opposait à la publication de miracles, prophéties et révélations non autorisées par le jugement de l'Eglise. Il défendait aussi de nommer Saints ou Bienheureux les serviteurs de Dieu que l'Eglise n'avait pas encore élevés à ces honneurs. Or, ces mesures si sages et si utiles en tout temps, étaient observées alors avec une rigueur dont il reste aujourd'hui à peine quelque trace; d'Alegambe les enfreignait dans ses notices et l'on n'a point de peine à comprendre la décision des censeurs.

On en appela pourtant au Saint-Père, qui nomma une commission spéciale chargée d'examiner le livre. Le nouvel examen dura huit mois. Après ce terme l'imprimatur fut donné, mais à condition que le P. d'Alegambe publierait au commencement et à la fin de son livre une

protestation, dans laquelle il déclarerait n'attribuer aux faits qu'il raconte qu'une autorité purement humaine, et ne prétendre aucunement devancer le jugement de l'Eglise dans la glorification de ceux dont il écrivait la vie.

Il est à remarquer que ce mauvais pas, heureusement franchi par d'Alegambe, fraya le chemin à des milliers d'ouvrages qui depuis ont paru et paraissent encore sous l'abri de protestations analogues, et qui, sans cet antécédent, fussent venus s'arrêter et mourir devant l'infranchissable barrière des décrets d'Urbain VIII.

Ces tergiversations que l'auteur raconte assez au long dans sa préface retardèrent de trois ans la publication de l'ouvrage; il ne parut qu'en 1643, à Anvers, chez Demeurs. Le célèbre P. Bollandus en avait surveillé l'impression. C'était presque toujours au P. Bollandus que l'on s'adressait pour obtenir l'honneur des presses de Plantin; et le P. Bollandus ne s'y refusait jamais. Entre ses travaux hagiographiques — on sait qu'il donna presque à lui seul onze cent vingt vies de Saints dans son Mois de Janvier — il trouvait le temps de surveiller l'impression des œuvres de Lancicius, de l'Horace polonais Sarbievius, de Hincska, des bohémiens Guismar

et Wadding, un Traité de Moret sur le flux de la mer, les œuvres ascétiques de Nierembergius, la glose royale de Garzia de Valle, les œuvres de Louis de Blois, les Constitutions de la Compagnie, etc., etc. (1).

d'Alegambe avait ajouté aux dernières éditions du Catalogue de Ribadeneira, un nombre considérable d'écrivains jésuites. Il ne s'était pas borné là; il avait donné pour la plupart des ouvrages le lieu et la date de l'impression et le format du livre, détails précieux que ses prédécesseurs avaient totalement négligés. On le voit, la science bibliographique avait fait un grand pas.

Il avait gardé, en le complètant, le Catalogue des Martyrs. Comme Ribadeneira, il avait cité les auteurs de manuscrits importants, mais pour prévenir une critique qu'il semble prévoir, il avait soin d'ajouter que leur nombre ne dépasse pas quarante (2). On reconnaît à ce trait un caractère de l'époque. Le manuscrit paraissait sans importance et l'on demandait pardon de s'en glorifier. Un ouvrage n'avait de mérite qu'après avoir été

(1) V. Dom. Pitra, *Etudes sur les Bolland.* p. 67.

(2) « Illos qui noluerit in censum Scriptorum nostrorum venire, poterit arbitratu suo quadragenos de toto numero detrahere, ne ineditis eum exaggerari putet. » (d'Alegambe, *Préface*).

livré à ces presses glorieuses que l'on voyait se préparer à changer la face de la terre. Il n'avait du reste rien enlevé à la prolixité des notices historiques ; on s'aperçoit pourtant, en lisant sa préface, qu'une tendance se marquait dans les esprits ; on pressentait le besoin de séparer la Bibliographie et l'Histoire ; pour y satisfaire, d'Alegambe imprimait les notices historiques en caractères particuliers, de manière à permettre aux bibliographes de les sauter sans peine (1).

Enfin, il avait donné à son ouvrage, comme dernier complément, des index par ordre alphabétique de noms, de prénoms, de nationalités et de matières (2).

Hélas ! mieux que Ribadeneira, d'Alegambe aurait pu terminer sa préface par les mots : « Vale, nosque ama. » L'apparition de son livre souleva un orage. Toutes les

(1) « Nec ea qualis qualis prolixitas turbabit lectorem in scriptis nostrorum cognoscendis, quam in rebus gestis curiosiorem, cum distinctio characteris hæc seorsim ab illis repræsentet ut facile præteriri queant si quis ea noluerit. » (d'Alegambe, *Préface*).

(2) Bayle, dans la table des matières de son *Dictionnaire critique*, fait suivre le nom de d'Alegambe de l'accusation que voici : « d'Alegambe n'est pas aussi exact qu'on se l'imagine. » Mais pour l'établir, Bayle n'allègue qu'un seul exemple, sans se donner la peine d'en laisser au moins soupçonner d'autres.

jalousies soufflèrent à la fois sur la Compagnie. Quoi! « un ordre religieux qui comptait à peine un siècle d'existence, qui n'avait pas la cinquième partie du personnel des anciens ordres, mettait en ligne plus d'écrivains que les congrégations religieuses les plus savantes et les plus anciennes! »... Que de médiocrités d'ailleurs parmi ces livres accumulés avec tant d'orgueil! On avait eu bien peu souci des intérêts de l'ordre en rappelant le souvenir de tant d'écrits qui ne pouvaient que ternir son honneur scientifique et littéraire.

Les supérieurs de la Compagnie subirent pendant quelque temps un véritable assaut d'avis charitables. Il importait, disait-on, de mettre un frein à cette intempérante ardeur d'écrire. L'honneur seul de l'ordre inspirait ces conseils; nul ne lui défendait de publier des livres, même on se réjouissait sincèrement de le lui voir faire, mais il devait ne publier que des chefs-d'œuvre.

Cette tempête dont l'histoire fait sourire à présent fut pourtant assez sérieuse pour qu'en 1649, le P. Pallavicini publiant ses *Vindiciae Societatis Jesu* crût devoir y ajouter un chapitre intitulé : « de librorum edendorum intemperantia (1). » La réponse est dans le goût

(1) Vindicationes Soc. J. auctore Sfortia Pallavicino, ejusdem Soc. Sac. Romæ, 1649, c. 29, p. 247.

du temps, noyant les arguments sérieux sous mille comparaisons dont l'effet est plutôt de les infirmer que de les soutenir, élégante d'ailleurs et d'un style remarquable. Elle s'étend presque tout entière à justifier ce que l'on nommait les médiocrités de la Compagnie.

Après la publication de son ouvrage, le P. d'Alegambe continua ses recherches et enregistra les livres qui paraissaient d'année en année; il poursuivait ce travail depuis neuf ans, quand la mort l'enleva, à Rome, le 6 septembre 1652. Le P. de Backer, jugeant plus tard l'œuvre de son prédécesseur, écrivait : « Cette bibliographie n'est pas sans défauts, mais elle est la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'à cette époque. »

En 1659, le P. Labbe publia à la suite d'une Bibliothèque chronologique des écrivains ecclésiastiques, le catalogue des écrivains de la Compagnie morts dans l'intervalle des années 1540 à 1658.« Sanctorum Patrum, Theologorum, Scriptorumque Ecclesiasticorum utriusque testamenti Bibliotheca chronologica, cum Pinacotheca scriptorum Societatis Jesu. Paris, Bénard 1659. » C'est une sèche nomenclature de noms propres d'au-

teurs suivis de la date de leur naissance et de celle de leur mort.

En 1662, il imprima à Paris la Bibliographie des ouvrages publiés dans la Compagnie pendant l'année 1661.

Les notes du P. d'Alegambe furent remises au P. Nathanaël Southwell, qui avait été chargé de continuer la Bibliothèque. Il était prêt en 1575 à en publier une nouvelle édition. On délibéra alors sur les modifications qu'il y aurait lieu d'apporter au plan du P. d'Alegambe. Le Père Général Jean-Paul Oliva et ses assistants s'occupèrent de la question, et l'on s'arrêta aux décisions que voici : désormais on n'inscrirait plus parmi les écrivains de la Compagnie, ceux qui n'auraient publié que des volumes de peu d'importance « unam alteramve orationem, concionem, poema breve » ou de simples traductions « aut qui libellum aliquem ex una lingua in aliam transtulerunt. » Pour avoir droit à entrer dans leur phalange, il fallait au moins avoir fourni le « justum volumen. » On abrégerait considérablement les notices historiques, à moins toutefois qu'une illustration plus grande ou des emplois plus élevés ne recommandassent un auteur à une attention spéciale (1).

(1) « Studendum quoque mihi brevitati fuit in elogiis, præter-

On ferait disparaître du catalogue, des livres que d'Alegambe n'avait pas cru devoir omettre, mais qui avaient donné lieu à des controverses entre catholiques. On craignait de les raviver en évoquant leur souvenir. On sauvait ainsi la charité et la paix, mais on sacrifiait la Bibliographie. On maintiendrait par contre les ouvrages de Jésuites qui avaient été frappés par les Congrégations de l'Index et de l'Inquisition, et ceux dont les auteurs avaient plus tard quitté les rangs de la Compagnie (1).

Le catalogue des martyrs, quelque glorieux qu'il fût pour la Compagnie, était totalement déclassé au milieu de ces livres : il fut définitivement omis.

L'ouvrage de Southwell parut à Rome, chez Jacques de Lazzaris, en 1676, avec le titre de « Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu. » Il était dédié à Jean Nidhard de la Compagnie de Jésus, que Clément X avait

missis multis quæ ad commendationem vitæ religiosæ scriptorum enarrari potuissent, nisi forte aut dignitas munerum, quibus functi sunt, aut prœcellentia rerum gestarum, aliud subinde exigere videantur. » (Southwell, *Préface*).

(1) « Opera aliqua in indice proscripta apposuimus, historice enarrando quid gestum sit, nullo autem modo eos approbando; nam ad fidem narrationis historicæ pertinere videtur, non solum bona sed et mala ad idem argumentum spectantia, fideliter referre. » (Southwell, *Préface*).

forcé en 1672 d'accepter le chapeau de cardinal. Malgré les restrictions imposées, il mentionnait 2240 noms d'écrivains Jésuites.

Le P. de Backer le cite, en donne le plan et ajoute : « Je ferai mes remarques dans ma préface générale. » Hélas ! cette préface, la mort ne lui laissa point le temps de l'écrire.

Petzhold porte sur la Bibliothèque de Southwell un jugement flatteur : « Cet ouvrage que l'on a admiré depuis longtemps comme une œuvre de grand savoir et de longues études est sans aucun doute l'entreprise d'un zèle qui mérite ces éloges. On ne peut pas, même de nos jours, le laisser de côté quand on veut étudier la littérature des Jésuites. Mais les progrès réalisés depuis son apparition et surtout la publication récente du grand ouvrage de de Backer lui ont fait perdre de sa valeur (1). »

Southwell mourut l'année même où parut sa Biblio-

(1) « Dieses... Werk, welches man lange Zeit als ein Werk erstaunlichen Fleisses und grosser Kenntniss und Gelehrsamkeit bewundert hat, ist gewiss für seine Zeit, ein Unternehmen rühmeswerthen Eifers, und darf noch jetzt bei Studien über die Jesuitenlitteratur nicht vernachlässigt werden, hat aber theils wegen veränderter Zeitverhältnisse, theils und vorzüglich seit Erscheinen des grossen de Backer'schen Werkes bedeutend an werth verloren. » (Dr Julius Petzholdt, *Bibliotheca bibliographica*. Leipzig, 1866, p. 163).

thèque. Il avait rempli les fonctions de secrétaire de la Compagnie sous quatre Généraux successifs à partir du P. Vincent Caraffa.

En 1698, Thyrse Gonzalez de Santalla, général de la Compagnie, résolut de pousser activement la continuation de la Bibliothèque. Ardent promoteur des études littéraires, il n'épargnait ni ses conseils ni son crédit pour les encourager et les soutenir. C'est lui qui fonda le célèbre Journal de Trévoux et qui, dans une lettre adressée à toutes les provinces, suppliait les Pères d'appuyer vivement cette œuvre naissante : « Une revue encyclopédique, comme le seront ces mémoires, leur disait-il, sera non-seulement un honneur pour la Compagnie, mais un secours puissant pour la république chrétienne (1). »

Il fit de même pour la Bibliothèque : le 15 mars 1698 il envoya à tous les Provinciaux de l'Ordre une lettre officielle, leur mandant de recueillir les détails nécessaires sur les Jésuites de leur province qui avaient

(1) « Propterea quod aiebat vigilantissimus Pater hujusmodi Lycæum tum Societati honorificentissimum, tum rei Christianæ utilissimum fore. (Caballero, *Préface*).

publié des livres depuis l'apparition de la Bibliothèque de Southwell. Sa lettre ne produisit pas l'effet qu'on en attendait : il y eut des provinces qui mirent une lenteur désespérante dans leurs recherches (1). Cependant les documents transmis à Rome furent confiés au P. Buonanni, recteur du collége des Maronites. Buonanni était naturaliste, historien et numismatiste distingué ; il soignait en outre le célèbre musée Kircher dont il nous a laissé une description détaillée. Malgré ces occupations diverses, et peut-être distrait par elles, il se mit à l'œuvre ; son travail fini, il passa deux ans à le transcrire et le soumit aux censeurs... qui refusèrent d'en permettre l'impression. Buonanni découragé par cet échec ne retoucha plus son manuscrit ; il en reste à peine aujourd'hui quelques vestiges parmi les manuscrits du Collége Romain (2).

Le 22 janvier 1724, Michel-Ange Tamburini, qui avait succédé à Gonzalez, écrivit de nouvelles lettres aux

(1) « Procrastinationes provincialium ultra quam æquum erat productæ... » (Caballero, *Préface*).

(2) Les Mémoires de Trévoux avaient annoncé en 1701 l'apparition prochaine de son travail (nov. et déc. Nouvelles de littérature, Italie) et avaient fait de ses talents un éloge très-chaud.

Provinciaux; il revient à la charge le 2 décembre, à moins d'un an de distance, et les documents arrivent à Rome plus complets cette fois. La seule province d'Espagne faisait défaut à l'appel.

Buonanni était mort à Rome, le 30 mars 1725. On choisit pour le remplacer et mettre en œuvre ces matériaux précieux le P. René de Tournemine. René de Tournemine avait enseigné avec éclat les humanités, la philosophie et la théologie; il était à la tête de la direction des Mémoires de Trévoux, en correspondance active avec les savants les plus distingués de la France et de l'étranger; même avec Voltaire, qui lui demandait de résoudre ses doutes sur la spiritualité de l'âme! talents d'écrivain, connaissances variées, critique littéraire, ardeur et courage, rien ne semblait manquer au bibliographe officiel, rien, dit le P. de Buck, si ce n'est l'instinct du bibliographe. Histoire ancienne et moderne, chronologie, géographie, numismatique, etc., toutes les matières étaient de son ressort, et pourtant il ne produisit rien et finit bientôt par remettre ses documents entre les mains de Jean de Kervillars et de Claude Hongnant. La Bibliothèque ne gagna pas au change. Le P. de Kervillars était poëte et cultivait avec prédilection les élégies et les fables d'Ovide; Hongnant était littérateur et collaborait aux Mémoires de Trévoux. Ni

l'un ni l'autre n'était bibliographe. « Pari negligentia languentes, dit le P. Caballero, præclarum adeo donum, quod iisdem erat in manu infructuosum reddiderunt. »

Le P. François Retz, nommé Général de la Compagnie en 1730, leur reprit les documents et les confia au P. Oudin. Ce choix était heureux; Oudin avait le feu sacré de la Bibliographie. Né à Vignory en 1673, il était entré assez jeune dans la Compagnie ; il était versé dans l'étude de la philosophie et de la théologie ; il entendait presque toutes les langues de l'Europe. Il brillait dans les conférences académiques du président Bouhier ; son talent pour la versification latine était universellement admiré : Santeul, si infatué pourtant de son mérite poétique, se soumettait à la critique du P. Oudin et l'écoutait avec docilité ; il joignait à une érudition étendue toutes les grâces de la belle littérature ; par-dessus tout il avait l'amour et la passion des livres (1).

(1) C'est le P. Oudin qui donna cette réponse devenue fameuse à un libre-penseur, qui se piquait devant lui d'un athéisme insolent. Oudin le toisait avec sévérité et dédain : « Que me regardez-vous ainsi, mon Père ?» — « Je regarde, répondit Oudin, la bête qu'on nomme Athée : je ne l'avais pas encore vue. »

La sixième Congrégation générale de l'Ordre, réunie en 1730, avait du reste facilité son œuvre. Elle avait porté un décret enjoignant aux Procureurs de province, envoyés à Rome de trois en trois ans, d'y apporter chaque fois la liste des ouvrages parus dans l'intervalle, avec des notices sur les auteurs, le nom du lieu de l'impression et celui de l'imprimeur du livre (1).

Oudin entreprit courageusement sa besogne, n'épargnant ni le travail, ni la peine. Les supérieurs revenaient avec une insistance qui allait toujours grandissant, sur la nécessité de réduire les notices historiques; pour satisfaire à cet ordre, sans laisser se perdre les détails précieux qu'il avait sous la main, Oudin préparait, parallèlement à la nouvelle édition de la Bibliothèque, une histoire littéraire de la Compagnie, dans laquelle il n'aurait fait entrer que les Écrivains les plus célèbres, mais en donnant à leur biographie les développements que méritaient leur vie et leurs travaux.

Il avait rangé par ordre les quatre premières lettres

(1) « Ut bibliothecæ auctorum Societatis, quando edenda videbitur, in promptu sit materia, statutum fuit ut quotiescumque cogetur congregatio Procuratorum, isti Romam afferant librorum in sua provincia ab ultima Congregatione editorum titulos, locum editionis, nomen typographi et auctorum defunctorum elogia, titulos item librorum Mss, quos nostri vita functi reliquerunt. » (*Decreta Congr. VI*).

de l'alphabet, quand le 28 avril 1752 la mort vint le surprendre. Il avait écrit mille neuf cent vingt-huit notices historiques et bibliographiques, sous les lettres que nous venons de dire, et sept cents autres avaient été achevées ou ébauchées. Sept de ces notices furent publiées par Nicéron : ce sont celles de Petau, Inchofer, Vieyra, Fronton-du-Duc, Scotti, de Belly et Jean Garnier ; deux autres furent éditées par Joly : celles de Daniel et d'Hardouin ; un plus grand nombre furent communiquées à l'abbé Goujet qui les inséra en 1749 dans le Supplément au Dictionnaire de Moreri. Ce sont presque les seuls débris qui nous en restent. Michault a consacré au P. Oudin tout le deuxième volume de ses Mélanges historiques et philologiques. Il avait eu sous les yeux les manuscrits du Jésuite et voici comment il les jugeait : « Le projet du P. Oudin est d'une grande étendue et distribué avec beaucoup d'art et de goût. Le nom propre de chaque Écrivain, suivant l'ordre alphabétique, précède toujours le surnom ; la patrie, la naissance, l'entrée dans la Société, les études, le temps des derniers vœux, les différents emplois, les voyages, le caractère, le genre de vie et de mort, toutes ces circonstances n'ont jamais formé de détails secs et rebutants ; il a su garantir son histoire de cette ennuyeuse uniformité à laquelle engage presque nécessairement une même marche dans

les faits, un même tour dans la phrase, en variant ses articles par des anecdotes intéressantes et jamais étrangères au sujet. Sa prudence est remarquable dans ses jugements personnels. S'il n'accorde l'éloge qu'aux savants du mérite le plus distingué, aussi n'a-t-il jamais osé blâmer que dans le cas où son silence l'aurait peut-être commis lui-même personnellement. De là le P. Oudin passe à la suite chronologique des ouvrages divisée par numéros. Le titre exactement rapporté et traduit en latin lorsque le livre est écrit en une autre langue, le lieu et le temps de l'impression, la forme des volumes et les diverses éditions. Quand le sujet a exigé une attention particulière, non-seulement il le développe, il en apprend aussi l'occasion et l'origine ; il en fait l'analyse, il en relève le mérite et les défauts. S'il se trouve engagé dans le détail historique des critiques et des réponses, il raconte avec sincérité, peint avec feu, juge avec liberté, écrit d'un style soutenu et élégant. Ce qui m'a toujours étonné, c'est que dans les bornes étroites de chaque article, il ne lui soit échappé aucun des faits importants ni des principales circonstances. Les extraits des ouvrages manuscrits, ses recherches sur les auteurs inconnus ou déguisés, ne font pas la moindre partie de ce trésor bibliographique, où il fait entrer les Écrivains même qui sont sortis de la

Société, en n'indiquant néanmoins les productions de leur plume que pendant le temps qu'ils y ont vécu (1). »

Chose curieuse, que le P. de Backer fait remarquer, le cardinal Passionei, tant prôné par les Jansénistes et qui passe pour n'avoir pas voulu qu'un seul ouvrage écrit par un Jésuite, parût dans sa bibliothèque, prêta aide et secours au P. Oudin. Il chargea son secrétaire, l'abbé Lafeuille, de faire des recherches, mais le résultat n'en parvint jamais au P. Oudin. Lafeuille avait confié son manuscrit à un homme de lettres provençal, qui s'était chargé de le transmettre, mais qui l'égara, ou peut-être même jugea plus utile d'en tirer profit.

Vers la fin de sa vie, Oudin, sentant ses forces défaillir, avait jeté les yeux sur le P. Jean Courtois et l'avait demandé pour successeur ; il l'obtint. Courtois était digne à tout point de vue de cet héritage. Né à Charleville, le 10 décembre 1712, — et non pas le 6, comme le dit la Biographie universelle, — il avait enseigné la Rhétorique à Dijon avec un succès inaccoutumé. L'année même de la mort du P. Oudin, il emportait le prix d'éloquence à l'Académie française, et deux ans après, en 1757, il cueillait le même laurier.

(1) Michault, *Mélanges hist. et philolog.* p. 255 sqq.

Caballero le nomme « elegantem atque eruditum hominem. »

Courtois étudia les documents qui lui étaient communiqués ; il s'aperçut bientôt que, malgré leur nombre, ils étaient incomplets. Il sollicita et obtint l'autorisation de parcourir les diverses provinces de la Compagnie, pour en visiter les bibliothèques. Il s'adjoignit dans cette pénible besogne un compagnon savant et connaisseur de livres dont le nom est totalement inconnu « cum socio librario haud indocto. » Son ardeur au travail, les fatigues de ses voyages et une application trop tendue ruinèrent bientôt sa santé. Il dut abandonner l'œuvre pour laquelle il montrait tant de zèle et d'aptitude, et reprendre à Paris, au collége Louis-le-Grand, l'enseignement de la rhétorique. Après la suppression des Jésuites de France, il se retira dans les colléges de Nancy et de Pont-à-Mousson, pour essayer d'y remettre une santé qui se délabrait chaque jour davantage. Il mourut à Saint-Laurent, près de Charleville, le 1[er] Juin 1772.

Ses papiers et ses notes passèrent on ne sait comment, « nescio qua via » dit le P. Caballero, aux mains du P. Zaccaria.

Un sort néfaste semblait poursuivre la Bibliothèque. et conjurer contre elle toutes les circonstances adverses.

Zaccaria, dont le mérite littéraire et scientifique est suffisamment connu pour que nous n'ayons pas besoin d'insister, poursuivit le travail de Courtois. Son manuscrit, qui tomba plus tard aux mains du P. Caballero, grâce au soin officieux d'un ami, contenait des retouches faites à cent quatre-vingt-dix-neuf notices bibliographiques de Southwell et neuf autres notices que Southwell avait omises. Puis survint un événement qui semblait devoir ruiner toute espérance, la dissolution de la Compagnie de Jésus. Zaccaria survécut vingt ans à ce coup; mais sans cesse sous la menace des poursuites intentées aux membres les plus distingués de l'Ordre, toujours à la veille d'être interné au château Saint-Ange, ce religieux irréprochable, ce savant illustre qui pouvait se glorifier de l'amitié de quatre Papes, ne mena plus qu'une vie troublée et malheureuse. Il mourut en 1795, et ses manuscrits devinrent la propriété de ses héritiers naturels (1).

(1) Crétineau-Joly dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus* (t. 5, ch. 5, p. 320, 3me édition) et dans *Clément XIV et les Jésuites* (ch. 5, p. 366, 1re édition), affirme que Zaccaria fut enfermé

La Compagnie supprimée, ses membres dispersés dans toutes les régions du globe, les uns exilés de leur

au château St-Ange avec le Père Laurent Ricci, général, les assistants des diverses Provinces, et les PP. Leforestier, Gautier et Faure.

Crétineau se trompe quant à Zaccaria.

Voici les Pères qui furent enfermés aussitôt après la suppression de la Compagnie. Le P. Ricci fut conduit à la citadelle avec le P. Gabriel Camolli, secrétaire de la Compagnie, pendant la nuit du 23 septembre 1773. La nuit suivante on y conduisit le P. Ignace Rhomberg, assistant d'Allemagne, le P. Charles Korycki, assistant de Pologne, le P. Antoine Gorgo, assistant d'Italie, le P. François Montès, assistant d'Espagne et le P. Jean de Gusman, assistant de Portugal (1).

Il est vrai qu'un mandat d'arrêt fut lancé contre le P. Zaccaria et le P. Faure. On redoutait que ces deux écrivains brillants ne défendissent la Société défunte et n'attaquassent le Bref de Suppression. Mais le Pape Clément XIV, qui témoignait à Zaccaria l'amitié la plus vive, lui épargna cette dernière épreuve. Il défendit qu'on l'enfermât; mais il ne put faire davantage. On enjoignit à Zaccaria de nè pas sortir de l'enceinte de Rome pour qu'il fut à chaque instant sous la main de ses juges, ce qui le mettait dans la situation d'un libéré soumis à la surveillance de la police (2).

Le P. Faure qui n'avait point pour lui le privilége d'une amitié souveraine fut moins heureux. On l'interna.

(1) Voir : *la Clef du Cabinet des Princes*. Novembre 1773, p. 372.

(2) *Elogio Storico dell'Abate Zaccaria disteso dall'Abate L. Cuccagni*. Roma 1796, p. 107 et 108. Voir aussi Caballero. *Biblioth. Soc. Jesu Supplementum primum,* art. Zaccaria et *Biographie universelle,* art. Zaccaria.

patrie, déportés à l'étranger, les autres luttant contre la misère; ses bibliothèques vendues à l'encan, ses archives dilapidées et détruites; les douleurs de la séparation et de l'isolement, l'amertume d'une dissolution si inattendue et si poignante.... que de motifs pour décourager et abattre ceux que l'idée de continuer la Bibliothèque aurait pu saisir! Et si leur courage ne reculait pas devant cette entreprise qui semblait une utopie, où donc auraient-ils trouvé les ressources nécessaires pour la publication d'une œuvre aussi colossale, eux, qu'une pension dérisoire, donnée en aumône par des gouvernements qui s'étaient enrichis de leurs dépouilles, ne défendait pas toujours contre la faim?

Pourtant il n'en fut pas ainsi.

Un « ci-devant Jésuite » Raimond Diosdado Caballero, Espagnol, s'était retiré à Rome; il y vivait heureux et tranquille « suavem in urbe vitam ducebam » quand, en 1798, la Révolution française, en train de faire son tour du monde, passa par la ville éternelle. Profondément indigné à la vue des excès qui l'accompagnèrent, il chercha dans l'étude un moyen de s'arracher au spectacle des calamités du temps. Il se plongea dans les bibliothèques de Rome, en quête d'un travail absorbant et dur, qui pût l'occuper tout entier et le

distraire des préoccupations du dehors (1). C'est alors qu'il conçut le projet de compléter la bibliothèque de la Compagnie de Jésus.

Il se mit donc à dépouiller les plus riches collections littéraires de la ville : la bibliothèque du cardinal Cassanate, celle du Collége romain et celle de la Maison professe.

Sur ces entrefaites, après le Conclave de Venise, la paix étant rétablie, Pie VII arriva à Rome. Il avait dans sa suite le cardinal Lorenzana et son inséparable ami le P. Faustin Arevallo, savant homme, lié au P. Caballero par de longues années d'une intimité fraternelle. Les deux ex-Jésuites se rencontrèrent bientôt, et, après les épanchements d'une vieille amitié et d'une commune douleur au souvenir de la Compagnie, Caballero communiqua à son ami le projet qu'il avait conçu. Arevallo l'encouragea et lui promit son concours (2). Cette pro-

(1) Cogitavi igitur me in bibliothecas funditus immergere operosumque aliquid moliri quod me onere suo gravi obrutum ad præsentes ærumnas animum advertere non pateretur. (Caballero, *Préface*).

(2) Arevalum amicissime consalutaturus convenio, casibusque nostris, ut mos amicorum obtinet, ultro citroque narratis certiorem eum facio de suscepto opere,... ille me in proposito confirmare et calcar mihi jam incitate currenti admovere et suam etiam operam polliceri. (Caballero, *Préface*).

messe ne fut pas vaine. Il se procura bientôt une copie d'un travail fait autrefois par le P. Lopez de Arbizu. Ce manuscrit comprenait la bibliographie des Écrivains de la province d'Arragon, depuis l'année 1675, époque à laquelle s'arrêtait le travail de Southwell, jusqu'à l'année 1725. Elle comptait soixante-quatre notices. Il en existe encore une copie à Madrid et à Loyola. Il comprenait de plus la bibliographie de la province du Brésil, de celle de Goa et de celle du Portugal. Cette dernière, qui était due au P. Jean Valente, comptait cent et six notices. Le P. de Backer en a retrouvé une copie à Rome, au Gesù.

Arevallo communiqua ces documents à Caballero, qui les fit servir à la bibliothèque de la Compagnie, tandis que lui-même en faisait le fonds d'une histoire littéraire de l'Espagne, dont on garde encore le manuscrit à Madrid : « Scriptores Hispanici, aut de rebus Hispanicis agentes in inventario bibliothecæ Vaticanæ indicati et inter evolvenda inventaria a Faustino Arevallo in adversaria relati. »

Mais Arevallo rendit à son ancien confrère un service plus signalé. Il découvrit, chez les héritiers du P. Zaccaria, les manuscrits du P. Courtois, les acheta et les lui remit (1). On s'imagine aisément la joie

(1) C'est par erreur que l'on a cru pendant longtemps que

qu'éprouva Caballero en les recevant; mais elle se changea bientôt en une série d'ennuis interminables. Il les trouva souvent en désaccord avec ses propres manuscrits; de là des doutes qu'il fallait lever et résoudre au prix de nouvelles recherches et de longues correspondances. Il s'en plaint dans sa préface et jetant un regard sur l'avenir, il prévoit naïvement que son propre travail donnera le même embarras à ses futurs continuateurs (1).

Aidé de ces secours, Caballero dressa le catalogue des Écrivains Jésuites. Il parvint à en réunir quatre mille quatre cents. Ce n'était pas la moitié de ceux qu'il fallait rassembler; le premier volume seul de la seconde édition du P. de Backer en contient au-delà de quatre mille deux cents. Les trois volumes réunis, sans compter le supplément, en contiennent près de onze mille.

En 1814, son ouvrage était assez avancé pour en

l'ensemble des notes d'Oudin et de Courtois était arrivé ainsi au P. Caballero. Lui même regrette la perte totale des notes d'Oudin (Lectori erudito, p. 4).

(1) Sed meo magno quidem sudore utilitates istæ steterunt, cum opus mihi fuerit commentationes meas quæ sane permultæ erant, cum collectione gallica exquisita diligentia conferre; quam molestissimam pugnam certissime prospicio subituros esse ex iis meis supplementis posteros illos, si qui venerint, Bibliothecæ Jesuiticæ exornatores. (Caballero, *Préface*).

commencer l'impression. Mais ici se soulevait une question capitale : Comment couvrir les frais qu'elle allait demander? Le pauvre Caballero porta son manuscrit à tous les libraires de Rome, aucun ne voulut courir les chances d'une entreprise aussi dispendieuse.

Réduit à ses propres ressources et découragé par tant d'échecs, il renonça à son grand ouvrage et se résigna à ne publier que des suppléments à la Bibliothèque de Southwell. Il les éditerait par séries successives, au fur et à mesure que l'argent qu'il avançait rentrerait par la vente. C'est ainsi que parut en 1814, chez Boulié, à Rome, « Bibliothecæ scriptorum Societatis Jesu supplementum primum. »

Il contenait les Écrivains les plus récents. Caballero avait voulu démontrer, par ce choix, une thèse d'amour filial et faire voir combien d'hommes remarquables la suppression de la Compagnie avait frappés. La même pensée avait inspiré quelque temps auparavant un opuscule du P. Prat de Saba, « Operum scriptorum Arragonensium olim e Societate Jesu in Italiam deportatorum Index editus in Lucem a Josepho Fontio a Valle Ausetano (pseudonyme d'Onuphre Prat de Saba), Rome 1803. » Nous verrons bientôt, à Naples, le

P. Gusta donner la même direction à ses recherches. Il y avait chez eux, pour la Compagnie éteinte, l'amour passionné d'un fils pour sa mère ; leur cœur ne savait ni se détacher d'elle, ni désapprendre à l'aimer. Ces œuvres, ils ne s'en cachaient pas, c'étaient des couronnes d'immortelles qu'ils déposaient sur son cercueil : « Gloria posthuma Societatis. » En vérité, ils ne croyaient pas qu'elle fut morte, et, comme Madeleine au pied du tombeau du Christ, ils attendaient l'heure où elle renaîtrait à une nouvelle vie.

La préface de Caballero présente un intérêt bien vif. Il y raconte les fortunes diverses de son travail avec une sincérité touchante ; on y sent la tristesse qu'il éprouve depuis la dispersion de son Ordre, les ennuis, les traverses qu'il rencontre, en même temps que la plus chaude amitié pour ceux qui lui prêtèrent secours. Tant de documents lui avaient fait défaut !... il avait cherché en vain les catalogues des provinces de Sardaigne, d'Aquitaine, de Toulouse, de Lyon, de Goa, de Malabar, de toutes celles d'Amérique, sauf la province du Mexique. L'absence de ces catalogues, à Rome, au centre même de la Compagnie, peut donner une idée

de ce qu'étaient devenues nos archives et du peu de secours qu'il y avait trouvé.

Quant au supplément lui-même, bien qu'il manque de netteté et d'ordre, il réalise cependant de notables progrès et témoigne du perfectionnement que l'on avait donné à la science bibliographique.

Les noms d'auteurs sont rapportés avec leur orthographe nationale et dépouillés de leur déguisement latin (1). Les titres des ouvrages sont transcrits dans la langue dans laquelle ils furent écrits et traduits ensuite en latin, pour ceux qui ignoreraient ces langues particulières. Enfin les notices sont travaillées avec un soin minutieux et un rare souci de l'exactitude; elles sont plus briêves que celles de Southwell, et Caballero en donne le vrai motif : la Bibliographie n'est pas une histoire des auteurs mais l'histoire de leurs livres (2).

(1) Nunquam mihi fas esse credam nomine feritatis, si quam habent cognomina præsertim septentrionalia, mansuefaciendæ, illa turpiter depravare. Quid enim valet tanta latinitas, qua cognomina latinam vestem seu potius larvam induant cum lectorum ignoratione? (Caballero, *Préface.*)

(2) Purgare me vehementer opto viris illis castissimis qui ob summam eorum erga Deum, et res divinas religionem pleniorem vellent de Christianis Scriptorum virtutibus narrationem. Piorum virorum consilium laudo ob religionem jure illis omni doctrina antiquiorem, sed, cum in hujusmodi commentationibus princeps

Mais ici encore vient se marquer un trait de l'époque, qui nous révèle jusqu'où allaient, du moins en Italie, les exigences littéraires des esprits contemporains. Le P. Caballero croit devoir s'excuser d'employer toujours les mêmes mots « natus, obiit.... » pour indiquer la naissance et la mort des auteurs : « Il m'eût été facile, ajoute-t-il, de trouver des centaines de tournures différentes pour dire qu'un homme est mort.... mais je n'ai pas cru que cette variété fut nécessaire. » En vérité, les Précieuses ridicules n'étaient donc point mortes!

L'imprimeur était arrivé au nom de Zaccaria, quand le pauvre P. Caballero s'enfonça dans la main droite un éclat de verre. La blessure fut si profonde et le traitement que lui firent subir les chirurgiens de Rome si intelligent, qu'au mois de juin 1816, il lui était encore impossible de célébrer la messe (1). Ses dou-

argumentum sit scriptorum eruditio, illa sacra pietatis officia, si non prolixe, satis tamen, dum eximia sunt, indicare videor; præterquam quod de hoc argumento in « Gloria posthuma » tractatur. (Caballero, *Préface.*)

(1) Caballero donne lui-même le récit de cet accident et les détails du traitement : « Cum vero de gangræna quæ in pectus ingrueret, vehementer timeretur, sanies purulenta consulto variis medicamentis excitata, cultro ter præcidente, ad libras viginti et amplius defluxit. Hac tanta succorum jactura, exsiccatam fuisse manum, paralysique laborare non est mirandum. » (Caballero, *ibid.*)

leurs ne l'empêchèrent pas de préparer et de publier un second supplément qui parut à Rome, en 1816, chez le même imprimeur et avec le même titre. Il avait reçu peu de temps auparavant un nouvel appoint de notes. Jean Andrès lui avait fait parvenir de Naples un catalogue travaillé par le P. Gusta, qui venait de mourir : « Notizia degli scrittori Gesuiti i quali dopo la abolizione della Compagna hanno publicato diverse opere. » Ce manuscrit, dans lequel Caballero trouva d'assez nombreux passages à corriger, contenait les livres publiés depuis la dissolution de la Compagnie. Voici le nombre et la nationalité des auteurs qui s'y trouvaient cités : deux cents Italiens, cent trente et un Espagnols, douze Portugais, quarante-sept Français, vingt-neuf Allemands et six Anglais et Polonais.

Dans sa préface, Caballero promet de nouveaux suppléments, nombreux et volumineux, et prêts à être mis sous presse; « mais, ajoute-t-il, il dépendra des acheteurs de les voir paraître; on ne peut pas exiger de moi qu'après m'être accablé de travail, je m'accable encore de dettes. » Cette même et déchirante pénurie d'argent paraît encore à un autre endroit avec plus de tristesse; il s'attend à ce que l'on trouve des lacunes dans son livre; il demande qu'on veuille bien les lui signaler, « missis litteris, sine meo tamen dispendio quod

quidem ferendum non est in tantis pecuniæ angustiis. »

Il y a quelque chose d'amer à voir ce vieillard de soixante-seize ans, à bout de ressources, obligé de tendre la main et forcé de livrer à l'oubli quatre volumes in-folio dans lesquels il avait déposé le fruit de ses labeurs.

Caballero survécut peu de temps à ce second travail; à sa mort, ses manuscrits furent déposés dans la bibliothèque de la Maison professe de Rome. Malheureusement la plupart disparurent pendant la révolution de 1848 et il ne paraît pas qu'on les ait recouvrés depuis. Ce qui en demeure encore est un amas informe d'étiquettes, portant chacune le nom d'un Écrivain avec l'indication de quelque panégyrique ou discours ; d'autres ont le nom suivi de ces mots décourageants : « Quid scripsit ? » Une partie de ces étiquettes ont été collées dans de gros cahiers; le reste erre encore à l'aventure dans une caisse dont l'antiquité peut remonter au temps de Zaccaria.

Quant aux manuscrits de Courtois, Arevallo les transporta au collége de Loyola, mais il n'en existe plus rien.

Supprimée en 1773 par Clément XIV, la Compagnie avait été rétablie en 1814 par Pie VII. Aussitôt la plu-

part de ses membres étaient venus se ranger sous le drapeau qui avait abrité leur jeunesse; mais les rangs de cette grande famille avaient été cruellement éclaircis. Beaucoup de ses enfants étaient morts, tous avaient vieilli et l'Ordre renaissant se vit composé de vieillards cassés et débiles, ou de jeunes gens qui se présentaient à lui, nouveau-nés de la vie religieuse, qu'il importait de soumettre à une formation lente et prolongée. Pourtant il fallait faire face à tous les besoins, ouvrir les colléges, reprendre les fonctions du saint ministère et cela avec un personnel dont le petit nombre était désespérant. Toutes les forces furent dirigées vers les travaux qui atteignaient plus directement les âmes. On ne pouvait songer alors à une œuvre aussi spéciale que la Bibliothèque.

Mais à la longue cet état de choses s'améliora, la famille s'accrut et put mettre en œuvre des forces plus vives. En 1839, la vingt-deuxième Congrégation générale de l'Ordre porta un décret (1), par lequel elle chargea le général qu'elle venait d'élire, Jean Roothaan, de veiller à la continuation de la Bibliothèque.

Personne ne se dissimulait les difficultés de l'entreprise, même, il faut bien l'avouer, on se les exagérait,

(1) Congreg. XXII, *Decret*. 21.

en la déclarant impossible. On ne croyait réalisable qu'un seul projet, celui de publier les Bibliothèques partielles de chaque province et de chaque assistance; leur ensemble eût formé la Bibliothèque générale de la Compagnie. Un exemple de ce système avait été donné par François Pelzel (1) qui, en 1786, avait édité à Prague, le catalogue des Écrivains Jésuites des provinces de Bohême, Moravie et Silésie. On s'y arrêta.

Le P. Stöger fit des recherches relatives à la province d'Autriche; il en publia le résultat à Vienne en 1855 : « Scriptores provinciæ Austriacæ Societatis Jesu. Collectionis scriptorum ejusdem Societatis T. I. Viennæ, typis Congregationis Mechitaristicæ. »

Le P. Brown écrivit le catalogue des écrivains polonais; il le publia en 1862. « X. Józefa Brown, Biblioteka assistency i polskiej Towarzystwa Jezusowego powiekszona dwoma dodatkami, etc. »

Seul le P. Beorchia, recteur du collége de Navarre, en réunissant les auteurs italiens, faisait des recherches

(1) François Pelzel n'appartenait pas à la Compagnie de Jésus.

parallèles en vue d'une Bibliothèque générale; mais plusieurs des qualités qui lui auraient été nécessaires, lui faisaient défaut. Il n'avait pas idée des exigences de la bibliographie contemporaine, ne visitait que les bibliothèques d'Italie et n'entendait que fort peu les langues étrangères. A sa mort, en 1859, ses manuscrits allèrent dormir sur les rayons de la bibliothèque du Collége romain.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire de la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie jusqu'au moment où le P. de Backer résolut d'y mettre la main et de la refondre.

CHAPITRE III

Le P. Augustin de Backer remanie la Bibliothèque de Southwell : Louvain, Liége ; — Collaboration du P. Aloïs de Backer ; nouveaux projets ; — Voyages des deux frères à travers l'Europe ; — Première édition de la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus. — Le P. Augustin de Backer publie l'Essai bibliographique sur l'Imitation de Jésus-Christ, et les Annales Plantiniennes. — Collaboration du P. Carlos Sommervogel. — Deuxième édition de la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus. — Mort du P. Augustin de Backer.

Mieux que personne, le P. Augustin de Backer connaissait, comprenait et jugeait les difficultés de l'œuvre colossale à laquelle il dévouait sa vie.

Il s'agissait, en effet, de reprendre à nouveau un ouvrage commencé depuis plus de deux cents ans et interrompu depuis cent cinquante : car, ainsi que le fait remarquer le P. de Buck, les suppléments de Caballero n'étaient en vérité qu'une pierre d'attente. Il fallait rechercher les livres de plus de dix mille auteurs, dispersés dans le temps à travers trois siècles, et dans l'espace à travers toutes les contrées du monde. Ces auteurs avaient écrit sur tous les sujets et dans toutes les langues, même dans les idiômes changeants des sauvages du nouveau monde. Ces ouvrages qu'il fallait voir avaient été jetés aux quatre vents du ciel et éparpillés dans des bibliothèques inconnues. Ils avaient

soulevé des controverses, il fallait en suivre le cours. Ils avaient eu des éditions multipliées, il fallait les énumérer; des contrefaçons, il fallait les découvrir. Il fallait nommer tous ces hommes, non-seulement ceux que leur éminence avait fait connaître à tout un pays, parfois à toute l'Europe, mais encore ces Écrivains obscurs, ces lettrés de troisième et de quatrième ordre, dont le travail plus utile que retentissant n'avait pas dépassé les frontières d'une province ou l'enceinte d'une ville. Où trouver un fil pour se guider dans un pareil dédale?

Cette œuvre immense, vingt Pères avant lui y avaient dépensé leur énergie et étaient morts à la besogne. Lui-même n'y pourrait pas consacrer toutes ses journées et d'autres travaux urgents et imposés l'en arracheraient.

Le P. de Backer le voyait et le savait; il ne perdit ni l'espoir, ni le courage. « J'ai cédé, écrira-t-il plus tard, j'ai cédé à une inspiration dont Dieu seul sait le secret. J'ai cru pouvoir fermer l'oreille aux insinuations trop fondées peut-être, mais décourageantes, de ma faiblesse, pour ne suivre que l'entraînement de mon zèle et de mon amour pour la Compagnie. »

Sans interrompre ses études de théologie, il se met

à l'œuvre, saisissant entre les cours ces rares moments de liberté qu'on y rencontre; il dépouille les bibliothèques de Louvain, corrige et enrichit le travail de Southwell.

En 1843, il reçut à Liége des mains de Monseigneur de Mercy Argenteau, archevêque de Tyr, les ordres sacrés et la prêtrise. L'honneur et la joie du sacerdoce ajoutèrent un aliment nouveau à son ardeur. Après quelques jours d'intervalle, il reprend ses études avec un zèle plus vif et ne s'effraie point de voir son travail s'alourdir de toute la responsabilité du sacré ministère. Il est chargé de l'instruction religieuse de nos frères coadjuteurs et de la direction d'une congrégation d'ouvriers. Il devait donc mener de front l'étude de la théologie, le soin des âmes et les recherches bibliographiques.

En 1844, il termina ses études et partit pour Liége, où il venait d'être nommé préfet de l'internat Saint-Servais. A ces fonctions principales, il ajoutait celles de procureur de la maison et de confesseur; et pour tout allégement dans des occupations aussi multiples, il avait à sa disposition un frère coadjuteur, qui veillait aux menus détails de la comptabilité financière.

Je n'hésite pas à le dire, il serait difficile d'imaginer un concours de fonctions plus incompatibles avec les recherches auxquelles il s'était voué. La préfecture d'un internat important comme l'était, dès cette époque, celui de Saint-Servais, demande toute l'activité d'un homme, et de nos jours, celui qui en est chargé n'a pas d'autre emploi. Il en est de même des fonctions de procureur. Or, le P. de Backer les cumulait; la nécessité des temps exigeait cette dépense outrée de forces, cette exagération de travail. Et pourtant, il parvint non-seulement à y satisfaire, mais à poursuivre encore son œuvre privilégiée. Il dut prendre sur son sommeil, allonger ses jours et raccourcir ses nuits, mais il avait le feu sacré, et la vigueur de l'âge le trompait sur ses fatigues.

Un soulagement minime lui fut donné l'année suivante; il échangea la préfecture de l'internat contre celle de l'externat. Enfin, à partir de 1847, il ne conserva que la charge de procureur. Dès lors il put se livrer plus complétement à la Bibliothèque et l'on aura idée de ce que fut son travail, quand on saura que, vers la fin de 1850, il avait recueilli et rédigé la matière de deux ou trois volumes in-quarto de 800 pages.

C'était peu de chose en regard de ce que devait être la Bibliothèque; mais si l'on songe à ce que nous avons

raconté, à l'état dans lequel se trouvaient les matériaux de notre histoire littéraire, au temps si restreint qu'avaient laissé au P. de Backer tant d'occupations distrayantes, c'était immense, et ce premier pas était plein de promesse et d'espoir.

Vers la même époque, il reçut un secours doublement précieux. Aloïs de Backer, son frère, plus jeune que lui de quatorze ans, et, comme lui, épris de la passion des livres, était entré dans la Compagnie le 26 septembre 1841. Les supérieurs le lui adjoignirent comme collaborateur. Or, le premier résultat de cette collaboration fut de remettre en question les notices déjà préparées.

Le P. Aug. de Backer avait fait de Southwell la base et comme le point de départ de son travail. Il avait pu voir par lui-même bon nombre d'ouvrages cités par cet auteur; quant aux autres, force lui avait été de traduire en français le titre donné en latin et de s'arrêter là. C'était une lacune; mais elle ne pouvait être comblée qu'au prix de pénibles travaux et de longs voyages à travers l'Europe.

Abandonné à ses propres forces, il ne pouvait songer à les entreprendre. Aidé de son frère, la chose deve-

nait réalisable, il devenait possible de suivre les traces de Courtois et de déterrer, sous la poussière des bibliothèques, ces volumes antiques qui avaient fait l'honneur de la Compagnie.

Mais avant de commencer ce vaste pèlerinage scientifique, une autre question se présentait à l'esprit des deux frères. Fallait-il remettre jusqu'à la fin des recherches la publication de l'ouvrage? Accumuler des notes innombrables, les laisser en manuscrit pendant de longues années, pour le plaisir de publier d'un jet et de toutes pièces un travail complet et décisif, n'était-ce pas s'exposer à voir l'œuvre éternellement inachevée? Pas plus que Courtois, Oudin, Caballero, Zaccaria.... les Pères de Backer n'avaient fait un pacte avec la mort; elle pouvait les surprendre et reléguer leurs manuscrits inutiles sur les rayons oubliés d'une bibliothèque? En vérité, l'expérience des tentatives avortées, dont nous venons de raconter l'histoire, ne démontrait-elle pas que c'était une utopie de songer à publier d'un coup la Bibliothèque complète de la Compagnie? Ne valait-il pas mieux livrer à l'impression, par séries successives, le résultat des recherches, sauf à revenir ensuite sur ce premier travail. Les notes mul-

tipliées et répandues par la presse, ne se perdraient pas comme tant d'autres s'étaient perdues, et, la mort vint-elle, serviraient à des successeurs. Ce dernier projet fut approuvé par le P. Franckeville, alors provincial de la Belgique, et par le T. R. P. Général, Jean Roothaan.

Aussitôt le P. Augustin fit le triage des notes qu'il avait déjà rassemblées et prépara la publication d'une première série.

Dans l'entretemps, le P. Aloïs visitait toutes les bibliothèques remarquables de la Belgique, et ce premier travail fini, se dirigeait vers Paris où il étudia d'abord la bibliothèque Sainte-Geneviève, puis la Mazarine. Il en était à ce point quand le P. Augustin vint l'y retrouver. Il fut convenu qu'Aloïs partirait pour Rome, tandis qu'Augustin parcourrait la France. On était en janvier 1852. Les deux frères se fixèrent rendez-vous à Liége pour le mois de septembre.

Il serait fastidieux d'énumérer ici toutes les bibliothèques que le P. de Backer dépouilla pendant ce voyage. Partout où la Compagnie avait eu des colléges, il pouvait trouver des débris de ses anciennes collections littéraires. Les résidences que nous avions eues

autrefois étaient donc les points de repère et comme les jalons qui réglaient l'itinéraire de son voyage. Les fatigues, la lassitude, les ennuis ne le rebutèrent pas; il voulait pouvoir dire un jour : les ouvrages que j'ai mentionnés je les ai vus de mes yeux, je les ai mesurés de mes mains.

Aloïs de Backer arriva à Rome en février; il avait devant lui la bibliothèque du Collége romain et les archives du Gesù. C'était un large champ à défricher et le temps convenu n'était pas trop long pour la besogne.

Me serait-il permis de raconter ici deux traits qui se rapportent à ce voyage? Ils me semblent ne pas manquer d'intérêt.

J'ai dit que le P. Beorchia avait réuni et réunissait encore des matériaux pour la Bibliothèque particulière de l'assistance d'Italie et pour la Bibliothèque générale de l'Ordre. Or, le P. Beorchia résidait au Gesù. Quand il apprit les projets des PP. de Backer, il éprouva ce qu'eût éprouvé tout auteur à sa place. Un livre est comme un fils que l'on enfante et la paternité littéraire a comme la paternité naturelle son amour passionné et aveugle. Le P. Beorchia vit ses collègues d'un œil aussi

mécontent qu'attristé, ne dit mot de ses recherches et, de peur qu'elles ne tombassent entre leurs mains, enferma le plus soigneusement qu'il pût les notes qu'il avait rassemblées. Faiblesse sans doute, mais faiblesse humaine, et excusable parce qu'elle est si humaine.... Quel est l'auteur qui se chargerait de lui jeter la première pierre?

Le second trait à moins de rapport avec la Bibliographie. Un jour, on vint prier le P. de Backer de servir de cicerone à un Belge. Le Père descendit au parloir et se rencontra avec André Dumont. L'illustre géologue revenait d'une excursion scientifique en Sicile et se présentait à Rome, au Gesù, pour y étudier un marbre rare dont une large bande était enchâssée dans l'autel de saint Ignace. Quand il l'eut étudié à loisir avec ce coup d'œil de génie dont il a donné tant de preuves, il se retourna vers le P. de Backer : « Mon Père, lui dit-il, nous sommes en temps pascal, pourriez-vous me confesser?... »

Ainsi de ces deux Belges que le hasard réunissait, l'un venait, dans la poussière des livres, suivre le mouvement de l'esprit humain à travers les siècles, l'autre, dans les sillons brisés d'une roche, suivre la trace des mouvements géogéniques dont notre globe avait été le

siége; tous deux, avec des directions d'esprit si opposées, se rencontraient dans une unité supérieure, dans une même croyance et dans une même foi. On a dit souvent l'indéfinissable joie du voyageur, quand il entend sous un ciel étranger la langue bien aimée et l'accent de la patrie; ici ce n'était pas seulement la patrie du temps qui joignait ces deux chercheurs, c'était aussi la patrie de l'éternité.

Le P. Augustin arriva le premier à Liége et se hâta de mettre en ordre les trésors qu'il rapportait. Quelque temps après, le P. Aloïs revint à son tour, il avait avec lui près de cinq mille notices bibliographiques. Il fallut d'abord les comparer, les collationner, éloigner celles qui faisaient double emploi. Ce fut un travail ingrat. Pour en vaincre les ennuis, il ne fallut rien moins que l'ardeur et la passion généreuse qui dévorait les deux frères. Bientôt l'ordre vint faire rayonner un peu de lumière au sein de ces notes accumulées. On se mit alors à choisir les matériaux les plus complets pour en former la première série, et le choix fait, on poussa vivement la publication.

Il est bon qu'on le sache, aucun des ennuis d'un

semblable travail ne leur fut épargné, tout, jusqu'au labeur matériel de la correction des épreuves, fut fait par eux et par eux seuls. Deux jours avant sa mort, j'ai vu le P. Augustin couché sur les épreuves de la seconde édition, repassant les trente mille petits caractères dont se compose parfois une page de son livre.

Enfin le 1er octobre 1853 parut à Liége, chez Grandmont-Donders, la première série de la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus, ou notices bibliographiques 1° de tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie de Jésus depuis la fondation de l'ordre jusqu'à nos jours; 2° des apologies, des controverses religieuses, des critiques littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet, par Augustin et Aloïs de Backer, de la même Compagnie.*

Cette seule série comprenait près de deux fois autant d'auteurs que toute la Bibliothèque de Southwell.

On devine les sentiments inquiets et l'attente pleine de sollicitude du P. de Backer, quand cette première série fut livrée au public. Le public est un mystère si difficile à comprendre, à deviner surtout. C'est un vaste auditoire devant lequel la science se présente toujours

en tremblant, parce qu'elle sait combien de passions contraires l'agitent et le conseillent.

Les critiques ne furent pas épargnées à la Bibliothèque. On lui reprocha d'abord de n'être pas écrite en latin, comme celles de Ribadeneira, d'Alegambe et de Southwell. Le P. de Buck a donné à ce reproche la vraie réponse : La faute n'en est pas aux PP. de Backer, si le latin n'occupe plus de nos jours, en dehors des sciences sacrées, la place qu'il occupait il y a deux cents ans.

On lui a reproché encore de mentionner tous les livres, satires, libelles et pamphlets publiés contre les Jésuites. Mais c'était là, si je puis m'exprimer ainsi, le caractère original de l'œuvre. Le P. de Backer voulait — et les conditions de la bibliographie contemporaine l'exigeaient — donner la bibliographie complète de nos livres; dès lors il devait signaler les discussions qu'ils avaient soulevées. Or, les Constitutions de la Compagnie sont bien un de nos livres; il fallait donc énumérer toutes les attaques dont elles avaient été l'objet; oui, il fallait énumérer même toute cette littérature de bas étage, toujours vaincue par le mépris des honnêtes gens, mais renaissant toujours dès que sonne, en quelque coin du monde, le signal du combat contre les Jésuites.

Du reste, il avait si peu tort en agissant ainsi que, plus tard, ces documents réunis par le P. Carayon ont fourni le fonds d'un très-intéressant volume dont la composition sans cela eut été impossible (1).

Ces deux reproches furent des reproches de famille. On voit combien il fut aisé d'y répondre. D'ailleurs les félicitations des esprits les plus éminents et les plus savants de l'Ordre y avaient répondu d'avance. Plusieurs, il est vrai, doutaient encore que l'entreprise pût aboutir; l'immensité du chemin ébranlait leur confiance, mais tous se réjouissaient d'en voir les premiers pas si heureusement et si vaillamment franchis.

Au dehors ce fut un concert unanime de louanges; il y eut bien un écrivain pour dire qu'à son avis « la Bibliothèque de la Compagnie n'était qu'un vaste cimetière, » mais j'estime qu'aujourd'hui ce brave homme, bibliographe d'aventure, retirerait volontiers ce trait d'un esprit fort douteux (2). Il trouvait cela au moment

(1) *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus ou catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire des Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours,* par le P. Auguste Carayon, de la même Compagnie. Paris, Durand 1864.

(2) Le mot fit fortune parmi nous; on aimait à plaisanter parfois le P. de Backer en lui parlant de son « cimetière. » Le bon Père en riait et répondait de manière à mettre les rieurs de son côté. L'un de nous lui présente un jour les premières feuilles

où Julius Petzholdt l'autorité la plus haute et la plus incontestée en ces matières, écrivait de son côté : « La Bibliothèque de la Compagnie est une œuvre de géant, mais la première série qui vient de paraître montre que ceux qui l'ont entreprise ont les épaules taillées pour en porter le poids (1). »

A peine le P. de Backer se donna-t-il quelques jours de repos après les ennuis et les fatigues de l'impression. Il reprit le cours de ses voyages et parcourut l'Allemagne, mais son séjour n'y fut pas aussi long qu'il se l'était promis. Il dépouillait les bibliothèques de Paderborn, quand il tomba malade; un travail trop constant avait épuisé ses forces. Il revint à Liége, prit quelque repos, se rétablit rapidement et recommença sa besogne. Pendant son absence son frère s'était chargé d'analyser des ouvrages précieux pour leur œuvre. C'étaient les Bibliothèques littéraires de cer-

d'un cartulaire qu'il éditait : « J'espère bien que ces pages-là me vaudront une place dans votre cimetière. » — « Sans aucun doute, répondit le P. de Backer, vous aurez même une épitaphe. » — « Laquelle? » — « Il passa sa vie à dénicher les cryptogames de l'histoire. »

(1) J. Petzholdt, *Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft, Halle 1855,* p. 13.

taines villes, de certaines provinces, de certains pays parfois, dans lesquelles, enfouis parmi tant d'autres, on pouvait retrouver des auteurs Jésuites. C'étaient aussi ces volumineux catalogues destinés aux ventes à l'encan et portant pour titre « Catalogue de la bibliothèque des ci-devant Jésuites en la ville de... » Que de richesses ont été dispersées et anéanties dans ces ventes néfastes (1) !

Tous deux se mirent bientôt à préparer la deuxième série, qui parut en 1854.

J'ai parlé de la méthode que le P. de Backer mettait en toutes choses. Il la mit encore en ceci ; nous le verrons intercaler régulièrement un voyage entre la publication de deux séries.

Il quitta Saint-Servais au printemps de l'année 1855 et parcourut la Sicile, le royaume de Naples, les États romains et la Haute Italie.

Arrivé à Rome et tandis qu'il visitait une seconde fois la bibliothèque du Collége romain, il eut souvenir du bon P. Beorchia qui venait de mourir. Il demanda communication de ses manuscrits.

On se trompait à Rome sur la valeur des manuscrits

(1) Voir le second Appendice.

du P. Beorchia; on leur croyait beaucoup plus d'importance qu'ils n'avaient en réalité. Aussi ne furent-ils communiqués au P. de Backer que sous trois conditions : d'abord les manuscrits ne sortiraient point du Collége; ensuite les notices empruntées au P. Beorchia seraient signées de son nom; enfin après l'achèvement de la Bibliothèque, un exemplaire en serait offert gratuitement au Collége romain.

Le P. de Backer accepta les conditions, mais il n'eut pas lieu de les remplir, car, après un coup d'œil jeté sur les manuscrits, il s'aperçut qu'ils ne pouvaient lui être d'aucun secours; il les laissa reposer à Rome. Nous avons déjà dit combien le travail du Père italien était incomplet et en arrière des exigences légitimes de la Bibliographie contemporaine.

Il revint en Belgique vers la fin de 1855 et en 1856 parut la troisième série. Pelzholdt en rendit un compte très-élogieux qu'il terminait par ces mots : « Ce troisième volume de la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus témoigne des études les plus vastes, d'un travail de fer, d'une constance que rien ne lasse. La Compagnie de Jésus peut être fière de cette œuvre, elle est non-seulement d'un mérite supérieur, mais elle permet d'embrasser l'ensemble gigantesque des travaux produits par les membres de cet Ordre

dans toutes les branches de la littérature et des sciences (1). »

Ces éloges, partis d'une bouche si autorisée et que les préjugés protestants n'inclinaient pas à l'indulgence, encourageaient le P. de Backer et excitaient son ardeur. Les défiances qui s'étaient montrées à l'origine se dissipaient peu à peu; on commençait à espérer l'achèvement de l'œuvre.

Quelques secours lui étaient venus; des Pères des provinces de Lyon et de Paris, le P. Brown, vice-provincial de Gallicie, surtout, lui avaient communiqué des documents. C'était peu de chose, comparé à l'ensemble du travail, mais ce peu de chose enrichissait et témoignait d'une sympathie précieuse.

Mais qu'étaient devenus ces rapports que les procureurs de province avaient dû déposer aux archives du Gesu? Qu'étaient devenus les manuscrits de tant de prédécesseurs moins heureux? Qu'étaient devenues les notes de Caballero, de Courtois, d'Oudin? On l'ignorait encore et pour essayer de découvrir la trace de ces

(1) J. Petzholdt, *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft, 1856, Heft. 7.*

trésors, le P. de Backer voulut tenter une démarche.

A sa demande, le P. Victor de Buck déposa pendant la Congrégation provinciale de Belgique, en 1857, un postulatum dans lequel après avoir énuméré les éloges que l'ouvrage avait recueillis, il ajoute : « Il serait à désirer que les autres provinces de la Compagnie prêtassent quelque concours à cette œuvre. Déjà des Pères des provinces de Lyon et de Paris, le vice-provincial de Gallicie surtout y ont aidé, mais d'autres pourraient ajouter à ces secours. Au premier rang se trouvent les Pères espagnols; c'est entre leurs mains que doivent être tombées les notices innombrables qu'ont recueillies à la fin du siècle dernier des Pères français, italiens, portugais et espagnols. Elles ont passé des mains du P. Zaccaria au P. Arevallo, depuis lors on les garde dans un repos sans fruit pour personne. Il conviendrait donc que l'on priât le T. R. P. Général de bien vouloir faire pour la Bibliothèque du P. de Backer ce que son prédécesseur a fait pour les *Acta Sanctorum* : lui concilier la faveur de toutes les provinces de la Compagnie, et ordonner que l'on communique au P. de Backer les documents anciens et nouveaux que l'on a réunis sur cet objet et que l'on conserve en Espagne et peut-être ailleurs. »

Ce postulatum fut approuvé et appuyé par la Congré-

gation. Il fut transmis au T. R. P. Beckx, général de la Compagnie, qui recommanda vivement aux procureurs réunis à Rome de plaider dans leurs provinces la cause de la Bibliothèque.

Comme il avait fait deux années auparavant, dès que les rigueurs de l'hiver furent passées, le P. de Backer se mit en route; il consacrait cette fois tout son voyage à parcourir l'Autriche. A son retour, avec la même régularité, il reprit le travail de préparation et d'impression et en 1858 paraissait la quatrième série.

Cependant, d'aucune province, ni d'Espagne ni d'ailleurs, n'arrivaient les notes demandées.

Un proverbe oriental dit que lorsque la montagne ne vient point à nous, le meilleur parti est d'aller à elle. Au printemps de l'année 1859, le P. de Backer partit pour l'Espagne. Il y recueillit par son travail personnel une moisson abondante, mais ce qu'il avait attendu de ses prédécesseurs, il ne le rencontra pas. Il découvrit à Loyola quelques débris des notes de Courtois, ruines insignifiantes de son grand ouvrage. A Madrid il trouva le catalogue du P. Lopez de Arbizu, mais il en avait déjà rencontré une copie à Rome.

Il s'est donc fait que toutes ces recherches, poursuivies avec tant d'ardeur et tant de zèle, à travers tant

d'événements contraires, pendant cent quarante ans, ont été d'un secours insignifiant.

Ce voyage d'Espagne fut le dernier grand voyage du P. de Backer; je n'inscris que pour mémoire une tournée rapide à travers la Hollande.

En 1861 parurent l'une après l'autre la sixième et la septième série.

J'ai cité deux fois déjà le jugement de Petzholdt, je veux donner encore son appréciation sur l'ensemble de la Bibliothèque : « Les essais de Bibliographie des Jésuites entrepris par les doctes Pères Ribadeneira, Alegambe et Southwell ont été regardés comme le résultat d'études surprenantes et le fruit d'une science très-vaste pour le temps où ils vivaient. Et pourtant on ne peut établir une comparaison entre leurs ouvrages et celui du P. de Backer.

« Le nombre d'écrits presque infini dont les disciples de saint Ignace ont enrichi toutes les branches du savoir humain, lui donne une utilité et un mérite supérieur. Les PP. de Backer ne se sont pas contentés de réunir les matériaux fournis par leurs prédécesseurs, il les ont complétés et les ont mis à la hauteur de la Bibliographie actuelle; ils en ont comblé toutes les

lacunes. Tout ce qui a paru sur la Bibliographie des Jésuites jusqu'à présent, est devenu superflu depuis l'apparition de leur ouvrage. Il est possible maintenant de se rendre compte de ce qu'a été jusqu'à nos jours, l'activité scientifique et littéraire des Jésuites. Or, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les tendances de cet Ordre, on doit ranger ses membres parmi les promoteurs les plus intelligents et les plus laborieux des sciences. L'ouvrage des PP. de Backer est par là même une apologie de son Ordre, impartiale, énergique et victorieuse (1). »

(1) Hat man schon die früheren Versuche einer vollständigen Jesuitenbibliographie von den gelehrten Mitgliedern des Ordens Ribadeneira, Alegambe und Southwell als Arbeiten eisernen Fleisses und der umfassendsten Kenntniss ihrer Zeit angestaunt, obwohl sie hinsichtlich ihrer ganzen bibliographischen Gestaltung nicht im Entferntesten mit dem de Backer'schen Werke in Vergleich gestellt werden können, so ist dieses letztere der vollsten Anerkennung würdig, und verdient bei der fast unübersehbaren Masse von Schriften, womit die Schüler des H. Ignaz mit der ihrem Orden eigenen Gelehrsamkeit und Strebsamkeit fast alle Theile der Wissenschaften in reichem Maasse beschenkt haben, als eine der mühsamsten und zugleich nützlichsten anerkannt zu werden. Alles, was von Jesuitenbibliographie bisher erschienen ist, wird durch das de Backer'sche Werk durchaus überflüssig gemacht. Es hat nicht nur das gesammte brauchbare Material seiner Vorgänger in sich aufgenommen und in einer den bibliographischen Anforderungen neuerer Zeit, wenn auch nicht überall entsprechenden, doch angemesseneren Gestaltung wiedergegeben, sondern und mehr noch die von den Vorgängern gelassenen Lücken ergäntzt, und die Uebersicht der von den

Nous n'avons rien à ajouter à ces paroles ; mais il me sera permis de le déclarer ici, la Compagnie n'oubliera pas qu'elle doit cette apologie au P. de Backer. Si le souvenir de son amitié et de ses conseils était destiné à s'éteindre avec la vie de ceux qui en ont goûté la douceur et le fruit, son nom du moins est devenu inséparable de notre histoire et vivra autant qu'elle.

Quand la septième série eut paru, le P. de Backer ne se reposa pas. Il savait que l'œuvre n'était pas achevée, qu'il restait encore à découvrir ; il continua donc à recueillir des documents. Mais, soit qu'il eut besoin de distraire son esprit et de le détacher d'un objet trop uniforme ; soit qu'il crut pouvoir mener de front deux travaux qui avaient entre eux assez d'analogie, il se

Jüngern Loyola's ausgegangenen litterarischen Erzeugnisse bis auf die neueste Zeit vervollständigt, so dass es mit seiner Hilfe erst möglich sein wird, einen genauen Ueberblick über die ebenso massenhafte als vielseitige litterarische Thätigkeit der Jesuiten zu erlangen, die, gleichviel welche Meinung man über ihre sonstigen Bestrebungen auch haben mag, unstreitig mit als die rüstigsten und gelehrtesten Förderer der Wissenschaften gerühmt werden müssen. Desshalb kann auch das de Backer'sche Werk als eine der kräftigsten und gewichtigsten und zugleich unparteiischsten Apologien des Ordens recht wohl gelten. (J. Petzholdt, *Bibliotheca bibliographica,* p. 164).

mit à préparer un second ouvrage, la Bibliographie de l'Imitation de N. S. Jésus-Christ. Elle parut à Liége, chez Grandmont-Donders, en 1864, sous le titre d'*Essai bibliographique sur le livre « de Imitatione Christi, » par le R. P. Augustin de Backer, de la Compagnie de Jésus.* Le nombre des éditions qui s'y trouvent mentionnées dépasse trois mille trois cents. — C'était un essai; le P. de Backer en avertissait le lecteur; il disait, en terminant sa préface : « Lecteur savant, puisse mon livre vous être de quelque utilité! Vous y trouverez sans doute des omissions et des erreurs; mais que votre science ne soit pas sans fruit pour moi; veuillez m'adresser vos observations, me faire connaître vos découvertes, je les accueillerai avec reconnaissance; elles trouveront place dans mon supplément. »

Cet appel si modeste fut entendu par plusieurs bibliophiles parmi lesquels je me plais à citer le prince Louis-Lucien Buonaparte, parce que ses lettres réitérées et ses communications importantes témoignent pour le P. de Backer d'une bienveillance et d'une admiration flatteuses. Aidé de ces secours et de ses recherches continuées, le P. de Backer avait préparé une seconde édition dont j'ai le manuscrit sous les yeux. Je crois pouvoir affirmer qu'elle doublerait le nombre des éditions mentionnées dans la première.

Il est à désirer vivement que le P. Aloïs de Backer fasse pour ce livre ce qu'il a fait pour la Bibliothèque et qu'il achève ce que la mort n'a pas permis à son frère de terminer lui-même. Il serait déplorable de voir rester inutile le fruit d'un si beau et si intéressant travail.

A peine la Bibliographie de l'Imitation avait-elle paru, que le P. Augustin de Backer, vraiment infatigable, remaniait ses notes de jeunesse sur l'Imprimerie Plantinienne, et les communiquait à M. Ruelens, le savant bibliothécaire de Bruxelles.

En 1865 paraissaient les « *Annales Plantiniennes par Charles Ruelens et Augustin de Backer. Première partie. Bruxelles, chez Heussner.* »

M. Ruelens, parlant depuis du P. Augustin de Backer dans un article du *Bibliophile Belge* écrivait : « Ayant appris que nous nous occupions d'un travail sur l'atelier typographique de Christophe Plantin, il nous offrit généreusement les notes qu'il avait rassemblées et c'est avec ses matériaux et les nôtres que nous avons rédigé les *Annales Plantiniennes*, permier essai de nomenclature des produits de la célèbre officine. Nous tenons à honneur d'avoir pu joindre notre nom modeste à celui de l'éminent bibliographe, et nous espérons

nous en rendre digne en faisant pour ce travail ce que le P. de Backer a fait pour la Bibliothèque, en publiant une édition nouvelle considérablement augmentée et corrigée. »

Cependant les notices pour son grand ouvrage s'étaient accumulées entre ses mains. En 1868, il avait réuni assez de matériaux pour augmenter de plus d'un tiers les sept premières séries. Un nouveau collaborateur s'était offert à lui : le P. Carlos Sommervogel, de la province de Champagne. Pendant sept années de surveillance dans les colléges de France, il avait utilisé les intervalles que lui laissaient ces ingrates et pénibles fonctions à recueillir des notes sur les auteurs de sa patrie. Bientôt se lia entre le P. Augustin de Backer et lui une de ces amitiés, « où les ames se meslent et se confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. » La communauté du travail ne fit qu'y ajouter. « Après mon nom, écrivait le P. Sommervogel, je n'en savais pas d'autre aussi bien que celui du bon P. Augustin et une de mes grandes joies avait été de les voir unis à jamais sur le même ouvrage. »

Mais que faire de ces richesses? Ajouter de nouvelles séries aux séries déjà existantes? Un obstacle capital s'opposait à ce plan. L'alphabet tout entier était parcouru dans chaque série; dès lors, en ajouter de nouvelles, c'était rendre les recherches trop pénibles. On avait bien dressé à la fin de la septième série une table générale, mais elle ne réparait que faiblement ce défaut.

Restait donc de commencer une nouvelle édition : d'y fondre les sept séries en un seul ordre alphabétique et d'y ajouter en leur lieu, les nouvelles découvertes.

Le P. de Backer ne recula pas devant ce nouveau travail. Il choisit pour format le grand in-folio à trois colonnes et un caractère serré et petit pour l'impression.

Le premier volume parut à Liége en 1869, chez Grandmont-Donders. Il avait pour titre : *Bibliothèque des Écrivains, etc., par Augustin de Backer, de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration d'Aloïs de Backer, et de Charles Sommervogel, de la même Compagnie. Nouvelle édition refondue et considérablement augmentée.*

Ce volume contenait 2352 colonnes et parcourait les lettres de l'alphabet depuis A jusque H. Il renfermait plus de quatre mille deux cents notices bibliographiques.

Ce grand ouvrage recevait ainsi sa forme définitive.

Le plan que le P. de Backer avait suivi dans cette seconde édition, comme dans la première, était d'une simplicité parfaite et se prêtait à conserver l'ordre et la clarté, même dans les bibliographies les plus enchevêtrées.

A la suite du nom de l'auteur vient une notice historique, restreinte dans les limites les plus étroites : elle ne contient que la date de la naissance, de l'entrée dans la Compagnie et de la mort, quelques mots sur les charges que l'auteur a remplies et sur les événements marquants de sa vie, dans le cas où elle en présente. Le tout contenant au maximum dix ou quinze lignes de la colonne. C'est ainsi que la notice historique de Bellarmin, dont la bibliographie occupe quarante-deux colonnes in-folio de la deuxième édition, ne remplit que sept lignes.

Aussitôt après vient la série des ouvrages publiés par l'auteur. Ils sont disposés suivant l'ordre chronologique de leur apparition, et précédés d'un chiffre arabe qui détermine leur rang d'âge.

Cet arrangement, si simple et si rationnel, présente parfois d'incroyables difficultés. Caballero, à qui on

avait demandé de le suivre, se refusa à cette exigence qu'il trouvait par trop dure « nimis dura postulatio. »

A la suite de chaque ouvrage sont notés :

1° Les diverses éditions qu'on en a publiées.

2° Les traductions qu'on en a faites. Il est bon de remarquer que la mention de ces traductions n'est plus répétée au nom du traducteur, comme elle l'était dans la première édition.

3° Les ouvrages polémiques et autres qu'ils ont suscités. Parfois ce dernier article prend un développement inattendu. Je donnerai comme exemple les controverses de Bellarmin. Ce grand ouvrage est analysé chapitre par chapitre et à la suite de chacun d'eux se trouve la série des ouvrages qu'il a provoqués.

On comprend l'intérêt que présente une disposition semblable et les richesses bibliographiques qu'on y peut découvrir; c'est ainsi que la notice du P. Anat contient la bibliographie la plus complète des Provinciales de Pascal, qui ait paru jusqu'à nos jours. Celle du P. Schérer amène la bibliographie du roman de la papesse Jeanne. Mais, la plus remarquable à ce point de vue, est celle d'Héribert Rosweyde. L'édition du martyrologe qu'il avait soignée introduit dans la Bibliothèque trois pièces capitales : 1° une dissertation magistrale de notre savant et regretté P. Matagne sur

les auteurs et les correcteurs du martyrologe romain; 2° la Bibliographie complète du martyrologe romain, du martyrologe d'Usuard, des martyrologes particuliers de différents Ordres religieux, travaillée par le même Père; 3° enfin de savantes recherches du P. Victor de Buck sur les calendriers grecs et orientaux.— Ajoutons encore qu'à l'article saint Ignace de Loyola sont énumérées, parmi les innombrables libelles qui ont visé la Compagnie, toutes les éditions d'un pamphlet calomniatoire qui, sous le nom de Monita Secreta, défraie depuis tantôt trois cents ans la littérature des ennemis de la Compagnie.

Après les ouvrages publiés séparément vient la liste des articles publiés par l'auteur dans les revues périodiques. On aurait peine à se figurer le travail qu'a demandé le dépouillement de ces revues. Je me contente, pour en donner une idée, de renvoyer le lecteur à la liste des articles donnés par le P. Castel dans le Journal de Trévoux et dans le Mercure de France.

Enfin viennent les manuscrits. On les peut distinguer au premier coup d'œil : ce n'est plus un chiffre, mais une lettre qui détermine leur rang d'ordre.

Pour clôturer la notice, le P. de Backer ajoute la liste des vies de l'auteur, quand elles ont été écrites.

La liste des vies de saint Louis de Gonzague, dans les différentes langues du monde,— elle a été écrite même en chinois, — occupe onze colonnes de la deuxième édition.

C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, le plan spécial des notices ; quand au plan général du livre, il diffère sensiblement des premières Bibliothèques.

Nous l'avons dit, les notices historiques, dont la place était indiquée dans les dictionnaires biographiques, ont été réduites autant qu'il était permis de le faire. Les ouvrages de tout genre ont été mentionnés, tant ceux que les Congrégations de l'Index et de l'Inquisition ont frappés, que ceux dont l'apparition avait soulevé des polémiques entre croyants. Le temps et les mœurs contemporaines avaient suffisamment éteint le souvenir de ces querelles antiques pour qu'on n'eut plus à craindre de les raviver.

Les ouvrages publiés contre la Compagnie, pamphlets, libelles, satires, s'y trouvent catalogués avec la plus stricte impartialité ; ce que n'avait fait aucun des prédécesseurs du P. de Backer.

Il arrive que des auteurs, après avoir publié quelques ouvrages dans la Compagnie, quittent l'Ordre, rentrent dans le siècle et y continuent la série de leurs publications. Le P. de Backer arrête sa Bibliographie au mo-

ment où ils se séparent de nous. Nous ne pouvons plus dès lors ni assumer la responsabilité de leurs livres, ni en accepter l'honneur (1). Une exception a été faite pour le célèbre et malheureux Marc-Antoine de Dominis. La bibliographie générale de cet écrivain n'ayant pas été traitée ailleurs avec un soin convenable.

Ajoutons encore qu'à l'encontre de ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, le P. de Backer ne mentionne dans ses volumes que les auteurs passés déjà à une meilleure vie.

Un supplément ajouté au troisième volume contient, outre des additions et des corrections, des noms d'auteurs vivant encore. La bibliographie de ces derniers s'arrête généralement à l'année 1873.

J'aime à consigner ici un souvenir personnel. Quelque

(1) On pourrait mal comprendre ce mot. La Compagnie n'accepte pas davantage la responsabilité proprement dite des ouvrages écrits par ses membres. Il en est un exemple frappant : au moment de commencer les grandes discussions sur la grâce, la Compagnie, sur l'avis de ses membres les plus savants, déclara qu'elle n'accepterait point la responsabilité du livre de Molina, dont elle allait pourtant défendre si solennellement la doctrine. — Il ne s'agit donc pas ici de cette responsabilité rigoureuse, mais de cette responsabilité plus large en vertu de laquelle l'honneur ou le déshonneur d'un membre, quelque indépendant qu'il soit, rejaillit sur toute la famille.

temps avant la publication de ce volume, le P. de Backer était venu à ma chambre et me montrant une épreuve de la préface : « Voyons, mon Père, me dit-il, lisez cette préface et dites-moi bien franchement ce que vous en pensez. J'ai peur de paraître estimer plus haut qu'il ne convient la valeur de mon ouvrage et celle des travaux de la Compagnie. » — Je prie à mon tour le lecteur de relire cette même préface; il pourra se faire idée alors de la modestie du bon Père.... Pouvait-on dire moins? Et il craignait d'avoir trop dit!

Je me permis une remarque d'un tout autre genre : je critiquai le qualificatif « sublime » donné à l'invention de l'imprimerie. On a tant abusé de ce mot sublime; j'aurais aimé le voir réserver aux choses de l'esprit.

Le P. de Backer accueillit ma remarque avec un sourire légèrement sarcastique, puis il me dit : « Ah! ces jeunes gens! mais réfléchissez donc! voyez donc comme l'imprimerie a remué le monde; voyez ce qu'elle a fait et ce que nous en avons pu faire!... Que serions-nous sans elle? Qu'aurions nous fait sans elle? Nous serions de bons vieux moines, occupés à transcrire à la plume et au pinceau, des manuscrits que nous enchaînerions aux rayons d'une bibliothèque.... L'esprit humain a fait en un siècle, avec l'imprimerie, ce qu'il n'aurait pas fait en vingt siècles sans elle.... » Puis il

m'énuméra les grandes œuvres catholiques que l'imprimerie seule avait rendues possibles, les collections des Pères de l'Église, des Conciles, des Bullaires, mises entre les mains du dernier curé de campagne, les grandes polémiques religieuses, etc. « Aussi je tiens que l'invention de l'imprimerie est une invention sublime. » — Je rendis les armes ; le mot sublime resta. Jamais je ne l'avais vu aussi animé, aussi abondant, aussi éloquent même. Mais aussi n'avais-je pas froissé la corde sensible? Amoindrir l'imprimerie devant ce bibliographe qui vivait d'elle, qui avait manipulé des milliers de livres, qui avait suivi, dans les livres, la marche de l'esprit humain, pendant près de trois siècles, qui, grâce à l'imprimerie, avait vu revivre devant lui la longue série de nos écrivains, dont il avait pu dire : « Partout où un Jésuite posait le pied, partout où se fondait une maison, un collége, une mission, surgissaient de nouveaux apôtres qui travaillaient, enseignaient, écrivaient. Ils ne produisaient pas toujours des œuvres de génie, ni même de talent ; toujours du moins leurs ouvrages étaient destinés à faire le bien. »

Peut-être a-t-on cru que cette seconde édition n'était qu'une reproduction de la première. On s'y tromperait;

un coup d'œil sur les deux mises en regard, témoignera que le premier ouvrage avait été complétement refondu. J'ai pu faire plus aisément la comparaison entre les deux livres : les manuscrits étaient devant moi. Deux exemplaires de la première édition ont été sacrifiés à cet usage; les notices qu'elle renfermait ont été découpées et collées une à une sur autant de feuilles détachées; elles servent ainsi de fond aux ajoutes et aux corrections que le P. de Backer y apportait. La place qu'occupe le fragment imprimé au milieu des notes manuscrites est minime. On peut dire qu'il est noyé au milieu d'elles.

Je n'hésite donc pas à le dire : Le P. Augustin de Backer avait repris à neuf tout son travail; il l'avait replacé tout entier sur le métier et, si l'on excepte la fatigue des voyages et la première mise en ordre des notes recueillies, la seconde édition lui coûta autant d'ennuis et de peines que la première.

Sa vaillance ne savait pas épargner ses forces; l'ardeur de son esprit ne connaissait pas les ménagements qu'il devait à la faiblesse de son corps. On aurait dit que le repos n'était point fait pour lui; il voulait travailler jusqu'à la dernière heure. Comme son frère

Charles, qui, à la veille de sa mort et déjà administré des Sacrements de l'Église, descendait encore au confessionnal pour servir les âmes, lui aussi voulait être trouvé par son Juge, les armes à la main, servant la Compagnie, à la plus grande gloire de Dieu.

Mais hélas! il ne tarda pas à se ressentir de ce grand effort. Il fit une maladie assez grave pour inspirer des craintes sérieuses. C'était un épuisement général des forces, une espèce de prostration physique, compliquée d'une maladie de cœur très-avancée. Les médecins exigèrent qu'il prit, pendant quelque temps du moins, un repos complet et que désormais il diminuât le nombre de ses occupations.

Le Père renonça alors au confessional qui absorbait une grande partie de son temps, et ne garda plus que la direction de quelques âmes, auxquelles il pouvait faire un plus grand bien et qui venaient le consulter à des heures déterminées.

Ses forces revinrent et le premier usage qu'il en fit fut de commencer aussitôt la publication du second volume. Il parut en 1872, passait de la lettre H à la lettre R et contenait dans ses 2214 colonnes au-delà de trois mille six cent cinquante notices bibliographiques.

Ce second volume laisse entrevoir dans plusieurs

notices, les premiers germes d'un projet qui travaillait l'esprit de cet infatigable chercheur. Il aurait voulu écrire une espèce de bibliographie hagiographique et, partout où il le peut, il insère des notes qui en seront le fondement. Cette remarque est vraie d'une manière plus saisissante encore pour cette partie du troisième volume qu'il a pu soigner lui-même. J'admire ce courage qui ne mesure pas et qui ne s'écrie jamais : C'est assez? Ce projet était colossal et, si l'on y ajoute celui qu'il caressait aussi, de dresser le catalogue raisonné de la bibliothèque des Bollandistes, on se demande involontairement pourquoi Dieu a rompu sitôt une vie qui se dévouait si totalement au travail.

Nous sommes loin du temps où l'on trouvait que la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie n'était qu'un vaste cimetière. De toutes parts arrivaient au P. de Backer les éloges les plus complets.

J'en choisis deux au hasard parmi des lettres qui, grâce aux détails bibliographiques qu'elles contenaient, n'ont pas été détruites par la modestie du P. de Backer.

Le prince Buonaparte lui écrivait : « Je ne saurais assez vous témoigner l'admiration que j'éprouve pour vos talents. » — Montfalcon, le savant bibliothécaire

de Lyon, lui disait en terminant une lettre : « Vous êtes un des travailleurs d'élite d'un Ordre pour lequel j'ai éprouvé de tout temps une vénération profonde. Aussi ai-je mis le grand établissement dont je suis le conservateur sous le vocable d'un des vôtres : le P. Menestrier. »

Les revues ajoutaient leurs félicitations publiques à ces témoignages privés.

M. Ruelens jugeant la Bibliothèque et en comparant les deux éditions, écrivait en parlant de la première : « Ce travail immense qui laisse loin derrière lui, sous le rapport de l'exactitude et de l'érudition les autres bibliographies d'ordres religieux, n'avait été considéré par les auteurs que comme une édition d'essai. En peu de temps le tirage fut épuisé. Une refonte de l'ouvrage fut résolue.... Cette deuxième édition n'a été tirée qu'à deux cents exemplaires et n'est pas dans le commerce.

« Cette restriction de publicité semblera regrettable à ceux qui ont vu et consulté l'ouvrage. On ne peut pas sans l'avoir parcouru se former une idée de sa haute importance. Ayant été institués pour la défense de l'Église par la parole et par la plume, et cultivant dans ce but spécial le vaste domaine de l'intelligence, les Jésuites ont été mêlés à toutes les controverses de l'esprit humain. Il n'y a pas une question, soit d'ordre

dogmatique, soit d'ordre scientifique, dans laquelle un Jésuite n'ait apporté ou du moins essayé d'apporter sa part de lumière. A quelque point de vue que l'on se place, il faut reconnaître qu'ils sont et de vigoureux athlètes et d'infatigables travailleurs.

» Si le philosophe et le penseur doivent tenir compte de leurs énergiques efforts dans la défense des dogmes, des institutions, des actes de catholicisme, le savant ne doit pas ignorer qu'ils ont grandement contribué à élargir le cercle de nos connaissances. Leur Bibliothèque peut donc, à certains égards, être considérée comme une page très-notable de l'histoire de l'esprit humain depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Et avec le soin qu'ont apporté les PP. de Backer à indiquer les ouvrages relatifs aux débats où les Jésuites ont été mêlés, on peut dire que la Bibliothèque offre des indications précieuses, quelquefois complètes, toujours utiles à ceux qui s'occupent d'une de ces nombreuses questions en litige, qui sont en quelque sorte l'éternel canevas de notre travail intellectuel et de nos recherches morales. Il suffit d'ouvrir le livre pour en être convaincu (1). »

(1) *Bibliophile belge,* année 1874. Janvier.

Dans la *Revue des questions historiques*, M. Tamizey de Laroque annonçait la publication du tome deuxième de la Bibliothèque et il ajoutait : « On ne saurait donner assez d'éloges au zèle, à la patience, au prodigieux et en quelque sorte infaillible savoir des auteurs de cette Bibliothèque, qui restera un des chefs-d'œuvre de la Bibliographie. Au moment où les Jésuites sont, de la part d'un peuple qui prétend marcher à la tête du monde civilisé, l'objet d'une odieuse persécution, j'aime à recommander à la reconnaissante attention de tous les érudits un livre qui renferme si exactement, si complétement les innombrables titres littéraires et scientifiques de la Compagnie de Jésus (1). »

Aussitôt après avoir publié le deuxième volume, et sans se donner de relâche, le P. Augustin de Backer entama le troisième. Il se hâtait. Je ne dirai pas qu'il avait la pressentiment de sa mort. Non ! il nourrissait encore, nous l'avons vu, de vastes projets. Mais il avait appris à ne pas compter sur la vie. Il savait que sa maladie de cœur était menaçante et cette pensée le poursuivait.

(1) *Revue des Questions historiques*, année 1872, p. 535.

Une de ses sœurs, religieuse, dans le cours d'une maladie qui ne semblait point si menaçante, avait été trouvée un jour dans sa cellule morte et déjà froide. Il craignait un pareil coup et à plusieurs de nos Pères il avait communiqué cette crainte. Il avait dit à diverses reprises au P. Pruvost : « Quand je me sentirai mal, je demanderai qu'on me veille. » — Mon Dieu ! comme vos desseins sont insondables ! C'est le lendemain de la mort du P. de Backer que le P. Pruvost nous racontait cela, et quatre mois après, nous qui la veille avions passé la soirée avec le P. Pruvost, nous le trouvions lui-même, dans son lit, mort et froid comme son ami le P. de Backer avait été trouvé.

Ces pensées sinistres n'enlevaient rien à son calme ni à son ardeur. Nous le voyons tous les jours continuer avec courage son travail aimé. Il n'était ni moins joyeux en récréation, ni moins aimable dans les conversations privées. Il gardait toute la vivacité et toute la causticité de son esprit. En vérité, l'on n'aurait point dit qu'il portait « une réponse de mort » en lui-même et qu'il en écoutait l'arrêt.

Et pourtant le moment approchait où Dieu allait clore cette laborieuse existence.

Le 29 novembre 1873, nous nous aperçûmes de son absence à la récréation du midi. Le P. de Gerlache, chargé par fonction du soin de la santé des Pères, nous annonça qu'il était souffrant, mais il nous rassura aussitôt en ajoutant que le médecin n'avait vu rien de grave dans son indisposition.

J'allai quelque temps après, au sortir de mon cours, visiter le bon Père ; il était debout devant son pupitre, occupé à corriger une épreuve : il souffrait de la tête, me disait-il, mais c'était l'affaire d'un jour. Le lendemain tout semblait fini, et lui-même, se promettait de reprendre après vingt-quatre heures son régime coutumier et ses vieilles habitudes.

Le soir, il prit quelques gouttes de laudanum et s'endormit. Il eut la nuit assez agitée. Vers six heures, le domestique qui soignait sa chambre, entra pour y faire du feu : « Mon ami, lui dit le P. de Backer, j'ai passé une mauvaise nuit et je vais me reposer encore quelque temps. »

A huit heures, le P. Pruvost alla s'informer de la santé du malade ; mais, le voyant au lit, les yeux fermés, il ne voulut pas troubler son sommeil et se retira. Quelque temps après le P. de Gerlache fit de de même et se retira encore de peur de troubler ce sommeil si calme et si profond.

Vers neuf heures et quart le médecin arriva ; il monta à la chambre du P. de Backer, accompagné du P. de Gerlache ; tout en ouvrant la porte : « Eh bien ! Père de Backer, s'écria-t-il, comment s'est passée.... »

Il n'acheva pas la phrase ; son regard était tombé sur la figure du bon Père et lui avait révélé cet épouvantable coup : « Il est mort ! »

Oui, il était mort.

Il avait les deux bras croisés sur la poitrine, la tête penchée en arrière ; sur les lèvres ce sourire si aimant et si bon, sur toute la figure cette expression si noble et si sereine qu'il avait portée durant la vie. La mort l'avait glacé dans cette attitude ; mais elle avait respecté ce beau visage et n'y avait pas marqué son cachet repoussant.

A côté de lui, sur son pupitre, reposait la dernière feuille de son ouvrage qu'il eût retouchée.

CHAPITRE IV

Le P. Augustin de Backer; sa vie religieuse, sa méthode de travail; — les qualités de son esprit et de son cœur; — la sagesse de ses conseils et de sa direction spirituelle; — sa modération. — Regrets causés par sa mort.

En décrivant les fortunes diverses de l'œuvre à laquelle le P. Augustin de Backer attachait son nom, je n'ai suivi que le bibliographe; il est temps que je m'arrête au religieux et au prêtre.

Ce serait donner de la vie du P. de Backer le tableau le plus incomplet et le plus inexact, que de le présenter sous le seul aspect que nous avons dépeint jusqu'ici.

Ce n'est pas la Bibliographie qui lui avait fait conquérir ces amitiés dévouées et reconnaissantes qui ont résisté même à la mort; ce n'est pas elle qui lui a donné sur les âmes cette influence qu'il a exercée tant au dehors qu'au dedans du cloître, et qui pendant trente ans n'a subi ni amoindrissement ni lacune; ce n'est pas elle qui a fait verser devant son cadavre et sur son cercueil tant et de si sincères larmes.

Le P. de Backer était avant tout prêtre et religieux. Dans sa vocation même il trouva un appui pour développer et étendre ses talents bibliographiques; mais il y vit tout d'abord et par dessus tout un moyen de travailler avec moins d'entraves au salut des âmes, et par le salut des âmes, au bien de la société.

La vie religieuse est favorable aux grands travaux de l'esprit; elle enlève à celui qui les entreprend mille soucis étrangers qui embarrasseraient sa marche; elle le met à l'abri des préoccupations matérielles, qui arrêtent trop souvent l'auteur déshérité de la fortune et lui font jeter des cris de détresse, comme le P. Caballero le faisait d'une façon si touchante; parfois elle lui procure un secours plus précieux dans le travail même de ses frères. Quel est l'homme du monde qui eût entrepris les *Acta sanctorum?* Mais, — il n'y aurait aucun avantage à ne pas l'avouer, — elle a ses défaveurs.

Les exigences rigoureuses de la règle arrachent au travail alors qu'il serait important d'y demeurer attaché; l'obéissance restreint la liberté d'allures qu'il faudrait pouvoir apporter à certaines recherches indispensables; elle ajoute au travail aimé des travaux secondaires qui en distraient; elle divise pour ainsi

dire la vie et en répand l'activité dans des directions contraires.

Suarez, dont Bossuet a dit « qu'on entendait en lui toute l'École, » Suarez déclarait qu'il aurait sacrifié tout son savoir plutôt que de manquer au quart d'heure de l'examen de conscience. Or, le signal de ce bienheureux quart d'heure vient souvent saisir l'écrivain au moment où il met la main sur un trésor littéraire.... Eh bien, saint Ignace veut qu'au premier coup de la cloche, sans même achever la lettre qu'il aurait commencée « vel littera imperfecta relicta, » le religieux brise avec son étude, se recueille et s'examine devant Dieu. Il en est ainsi de tous les exercices de la communauté.

Il semble que cela soit facile. Oui, une fois, deux fois et même dix fois; mais posez que ces exigences constantes, minutieuses, impérieuses vous poursuivent dix ans, vingt ans, trente ans, toute votre vie, qu'elles se renouvellent à chaque instant du jour, — je n'hésite pas à le dire, — il y a là un élément de lutte et de crucifiement perpétuels.

Or, le P. Augustin de Backer s'y soumit pendant toute sa vie avec une ferveur de novice.

A Louvain, où il entreprit de jeter les premières pierres de son monument, à peine y peut-il donner

une heure par jour. Les cours de théologie dogmatique, de théologie morale, d'écriture sainte, de droit canonique, d'histoire ecclésiastique, se succèdent les uns aux autres ; il faut préparer, il faut revoir les leçons du maître, ajouter son travail personnel au travail reçu. Croit-on que tout cela se fasse sans ennui? Croit-on que toutes ces matières présentent à l'élève le même charme? Qu'il n'y en ait point de fastidieuses?

Voici le P. Augustin dans sa petite cellule : les trois belles heures de l'étude du soir sont devant lui. Il a à sa droite Southwell, vingt livres à analyser et ces chères notes bibliographiques vers lesquelles se portent toutes les attractions de son intelligence.... A sa gauche des livres de théologie, d'exégèse, d'histoire ecclésiastique, sur lesquels l'obéissance demande que son travail principal soit sans cesse reporté.

De quel côté penchera le désir du jeune homme? Cela n'est pas douteux. Mais de quel côté penchera sa volonté? Elle vaincra le désir pour obéir au devoir, elle embrassera l'ennui et délaissera le charme.

Il faut n'avoir jamais passé par ces luttes entre la conscience et le désir, il faut ne rien comprendre aux beautés de la vie morale, pour ne pas admirer cela,

Ce sont de petites choses. C'est vrai, mais qu'on veuille bien ne pas l'oublier : Il n'y a point grand mérite à ne voler et à n'assassiner personne, mais il y en a à suivre même dans ces minuties, — surtout dans ces minuties, — la sévère loi du devoir. C'est là qu'est la vertu et le grand courage.

Ne parlons pas de cette époque où il cumulait les fonctions de préfet, de procureur et de confesseur. Prenons le temps vraiment heureux et favorable, pendant lequel son nom n'est suivi au catalogue de la Province que de ces deux titres : « scriptor, confessarius, » c'est-à-dire à partir de 1854.

Suivons-le pendant une des journées qu'il passait à Liége, préparant la publication d'une série de la Bibliothèque.

Dès quatre heures, il se levait avec la communauté. Un quart d'heure après on pouvait le voir à la chapelle, faisant au saint Sacrement cette visite matinale qui, sans être inscrite dans les règles de la Compagnie, est profondément entrée dans ses coutumes. A quatre heures et demie, il remontait en chambre, s'agenouillait à son prie-dieu et commençait sa méditation d'une heure. Aussitôt après il célébrait la messe à l'autel de

la sainte Vierge. Quand il lui arrivait de devoir la célébrer plus tard, il allait s'agenouiller devant son confessionnal, et récitait ses heures en attendant que le moment fût venu de monter à l'autel. Je le vois encore sortant de la sacristie, revêtu des ornements sacerdotaux, marchant d'un pas grave et recueilli, profondément convaincu de la solennité des mystères qu'il allait accomplir. Cette conviction rejaillissait sur sa physionomie et lui inspirait une noblesse et une dignité qui commandaient la vénération.

L'action de grâces et le déjeûner le conduisaient vers six heures et demie. C'est alors qu'il faisait, avec une régularité ponctuelle, sa petite promenade à la grande cour de Saint-Servais. Il allait de long en large, les bras croisés sur la poitrine, échangeant quelques paroles avec les Pères ou les élèves qu'il rencontrait; s'arrêtant plus souvent, immobile, à contempler avec ce regard d'artiste qui ne le quitta jamais, le panorama ravissant qu'offrent les grands arbres du bosquet et la colline de Saint-Laurent, couronnée d'une part par le massif imposant de l'ancienne abbaye, de l'autre par la collégiale de Saint-Martin.

Bientôt après, les jours où le confessionnal ne l'appelait pas, il remontait en chambre et se mettait à l'ouvrage.

Remarquons-le : trois heures de la journée ont passé, consacrées aux exercices de la règle et au soin le plus élémentaire de la santé, sans avoir servi en rien à la Bibliothèque. Mais enfin, de sept heures à midi, voici cinq belles heures. Demeureront-elles libres? Elles l'eussent été si le P. de Backer ne s'était pas dévoué aux âmes. J'aurai à revenir sur ce sujet.

C'était pendant la matinée surtout qu'il recevait ces visites pendant lesquelles il dirigeait tant de volontés incertaines, consolait tant de souffrances qui souvent n'avaient que Dieu et lui pour témoin. C'était alors que, par ses conseils et son influence, il ramenait la paix dans les familles divisées, le calme dans les cœurs agités par la passion ou par le remords ; c'était alors en un mot qu'il remplissait son devoir principal, le suprême devoir du prêtre que Dieu a chargé de conduire les âmes, c'est-à-dire ce qu'Il a trouvé de plus précieux dans l'univers, puisqu'Il est mort pour elles. Dieu seul connaît le bien qui s'est fait dans ce petit salon de droite où le P. de Backer recevait ses visiteurs.

Or, ces visites arrivaient souvent en temps inopportun et rompaient un travail qu'il aurait fallu suivre. Je ne sache pas que le P. de Backer s'en soit jamais plaint. Quand il entendait la cloche du portier frapper son signal, il s'approchait d'une fenêtre d'où il pouvait voir

la porte d'entrée du collége; le frère lui faisait un signe indiquant le parloir ou le confessionnal et quelques instants après, sans s'informer davantage du visiteur, il descendait les deux étages de la maison pour aboutir parfois à un ennuyeux, qui lui enlevait un temps précieux en discours inutiles.

A onze heures et trois quarts venait l'examen de conscience, puis le dîner, puis la récréation.

Ah! qui nous rendra ces bienheureuses récréations de Liége?... le P. de Backer en était la joie et la vie. Ce taciturne jeune homme d'autrefois, si désireux de la solitude, ne manquait jamais à cette heure passée en famille, dans des conversations si naïvement joyeuses, dans de si fraternels épanchements.

Sa bienveillance de caractère, une fine pointe de causticité et la spirituelle bonhomie qu'il aimait à montrer, surtout dans les dernières années de sa vie, nous rendaient sa présence agréable et précieuse. On aimait à s'asseoir à côté de lui sous les grands marronniers du bosquet, à l'entendre parler, à introduire dans la conversation les sujets qui l'animaient davantage.

Mille traits me reviennent à la pensée que leur intimité m'oblige à passer sous silence; mais ceux qui ont

vécu comme moi avec le P. de Backer, ceux qui ont joui de sa société et de ses conversations me seront témoins. Oui, il en était la joie et nul d'entre nous n'oubliera jamais le vide que sa mort y laissa. Que de fois après cette fatale mort, que de fois nous nous sommes dit : « Ah ! si le P. de Backer était encore avec nous ! »

Après que la cloche avait sonné la fin de la récréation commune, il allait faire la petite promenade que les médecins lui avaient ordonnée : il descendait le faubourg Saint-Gilles, longeait le boulevard et le quai d'Avroy, poussait jusqu'au pont du Val-Benoit, puis, tournant à droite, il suivait la voie ferrée jusqu'au viaduc de Sainte-Véronique et revenait au collége par la rue Louvrex. La seule modification qu'il introduisit jamais à cet itinéraire fut de le parcourir en sens inverse.

Parfois il remplaçait cette promenade par une visite faite à ses malades ou par quelque autre visite nécessaire. Les visites de distraction ou même de simple bienséance lui répugnaient. « Enfin, me disait un jour un de ses amis, enfin j'ai trouvé moyen d'obtenir une visite du P. de Backer ; j'ai découvert un opuscule du dix-septième siècle, écrit par un Jésuite et dont il n'a pas fait mention ; je l'ai acheté, le voici ;

j'ai fait savoir au Père que je le possédais, mais j'exige qu'il vienne le prendre lui-même, chez moi. » J'ajouterai que, malgré des efforts réitérés pendant plus de dix ans, on n'est jamais parvenu à le décider à nous accompagner à la maison de campagne, quand nous y allions dîner. « Je n'ai pas besoin de cette promenade pour ma santé, nous disait-il, je n'y vois aucun autre but utile, je ne saurais donc y faire autre chose que perdre mon temps. »

A peine rentré, il se remettait au travail jusque six heures et demie du soir. Il l'interrompait régulièrement alors pour réciter son chapelet. Cette heure était invariable et jamais il ne sacrifiait cette dévotion à la sainte Vierge. Nous le savions et pour l'éprouver il arrivait que de jeunes Pères allaient le trouver et causer avec lui précisément à cette heure. Or, dès que l'horloge sonnait, toujours le P. de Backer se levait, prenait en main son rosaire et congédiait aimablement mais impitoyablement son visiteur.

Au quart avant sept heures il assistait aux litanies des Saints récitées en communauté, puis au souper et à la récréation du soir. A huit heures et quart il remontait en chambre, passait une demi-heure à la lecture

spirituelle et à l'examen de conscience, après quoi il redescendait avec nous, pour faire au saint Sacrement la visite d'adoration qui clôture notre journée. Elle ne clôturait pas toujours la sienne; il continuait assez régulièrement son travail jusques dix ou onze heures de la nuit, pour se lever le lendemain à quatre heures. Ce n'est que vers la fin de sa vie, sa santé devenant plus chancelante, qu'il se donna les sept heures de repos consacrées par la règle.

Voilà quelle était la division de ses journées. Je puis dire voilà quelle fut la division de sa vie.

Eh bien, je n'étonnerai personne assurément en disant que c'est un mystère pour moi d'expliquer comment, avec tant d'occupations distrayantes, il ait pu réunir, classer, mettre en ordre et publier les innombrables matériaux de son gigantesque travail.

Je n'y vois qu'une solution. Elle est toute entière dans le soin avec lequel il utilisait ce que l'on nomme les moments perdus et dans l'ordre avec lequel il procédait.

J'ai sous les yeux ses manuscrits. La masse en est effrayante. Ce sont toutes feuilles détachées, glissées par ordre entre des cartons. Ouvrez-les : vous décou-

vrirez la mosaïque la plus singulière qu'il soit possible d'imaginer. Sur une de ces feuilles, il y a trente, quarante, cent petites bandes attachées à la gomme ou au pain à cacheter ; elles ont été découpées dans les notes primitives, dans des correspondances, dans de vieux manuscrits, dans des journaux, dans des revues, dans des catalogues, dans des prospectus, etc. Le bon Père s'épargnait donc ce travail de retranscription si fastidieux et si inutile. A côté de la bande sont écrites les corrections et les indications indispensables au typographe.

Dans l'ensemble des feuilles règne un ordre parfait ; elles sont disposées, comme l'exigeait l'ouvrage, par ordre alphabétique. Chaque carton comprend une lettre, parfois deux. Quand il lui arrivait une nouvelle note, une découverte inattendue, elle était aussitôt inscrite en son lieu et à sa place.

Ce système heureux abrégeait le travail, mais il ne suffit pas à expliquer comment il a pu, dans les conditions de travail que j'ai exposées, fournir en huit ans sept volumes de près de huit cents pages et quelques années après trois volumes in-folio, formant un ensemble d'environ deux mille quatre cents pages, sur un objet qui demandait les recherches les plus longues et les plus minutieuses. Les manuscrits, conservés à Louvain, forment dix-sept gros volumes in-4°.

Quant aux moments perdus, il n'en fut point pour le P. de Backer. Dans sa petite chambre du second étage, si étroite et si encombrée de livres qu'il eût été difficile d'y faire deux pas en ligne droite, tout était toujours disposé au travail. Il y avait toujours sur son pupitre des cartons ouverts et des feuilles rangées; à côté étaient déposées les notes à insérer et l'inévitable petite boîte au pain à cacheter.... Ne fut-il rentré en chambre que pour deux minutes, ces deux minutes lui servaient. Il avait du reste cette faculté rare de suivre, au milieu d'idées secondaires, une idée maîtresse; de la fixer en l'abandonnant, pour la reprendre plus tard au point et en l'état où il l'avait laissée. D'ordinaire l'esprit y répugne et, pour reprendre une idée abandonnée, il faut remonter par de longs circuits la série de celles qui l'avaient amenée; — comme un enfant arrêté au milieu de sa leçon de mémoire doit la reprendre à l'origine pour savoir la poursuivre.

Il n'en était pas ainsi chez le P. Augustin. Son idée maîtresse et souveraine, l'idée de sa vie, cette chère Bibliothèque, qu'il aimait à l'égal d'un enfant, avait dans son esprit comme une place marquée. Les objets étrangers y entraient, mais se rangeaient à côté, sans toucher à cette reine. Et quand l'œil de son âme la voulait trouver, elle apparaissait, sans être offusquée

par ces pensées secondaires, qui n'avaient pu se placer devant elle. Quand il remontait à sa chambre, après une heure passée au parloir ou au confessionnal, dans une conversation où la Bibliographie n'entrait pour rien, le P. de Backer reprenait sa plume, et sans effort, sans contention d'esprit, achevait la phrase interrompue.

Il revenait à son œuvre comme par une orientation naturelle. Il savait d'ailleurs combien cette préoccupation dominante lui servait dans son travail : « Croyez-moi, me disait-il un jour, et suivez mon conseil. Ayez devant vous une idée, une étude, une occupation de choix, mais bien déterminée et bien précise ; revenez-y dans vos moments de loisir, entre deux cours, entre deux surveillances, travaillez-y. — Revenez-y toujours et, même quand vous l'abandonnez, portez-là dans votre esprit. C'est le seul moyen de faire quelque chose. Quand on s'abandonne au hasard des circonstances, surtout dans une vie divisée comme la nôtre, on ne fait rien. Ce qui n'empêche pas qu'on ne s'occupe de toutes les besognes courantes, si diverses soient-elles, mais il en faut une qui nous fixe. »

C'était encore un de ses principes que, pour se repo-

ser des fatigues de l'esprit, il n'est pas besoin de recourir au rien faire. Il suffit de varier l'objet du travail. « Un travail repose d'un autre, disait-il en souriant, c'est un paradoxe dont j'ai fait l'expérience. Quand ma Bibliothèque me fatigue, je me mets à ma correspondance : j'écris des lettres; cela me rafraîchit l'esprit. »

Sa correspondance lui prenait en effet un temps précieux; mais on voit comment il ménageait les choses pour ne point le rendre inutile. De toutes parts on lui écrivait pour lui demander des renseignements tantôt historiques, tantôt bibliographiques. Tel auteur écrivait un livre et rencontrait un Jésuite sur son chemin.... il recourait au P. de Backer et ne trouvant pas dans la Bibliothèque — j'ai dit pourquoi — les détails historiques qu'il désirait, il lui écrivait pour en demander davantage. Le bon Père ne se refusait jamais à ces demandes; il se prodiguait en cela comme il se prodiguait en toutes choses, dès qu'il savait faire plaisir. M. Ruelens, son collaborateur aux Annales plantiniennes, a insisté sur ce dévouement sans bornes dans un article nécrologique qu'il consacra à son ami.

J'ai trouvé dans sa correspondance littéraire une lettre signée par un écrivain de renom, appartenant à la religion protestante. Ce savant avait cru que le dis-

sentiment en matières religieuses l'obligeait à accompagner sa demande d'une recommandation et, en effet, elle est insérée dans une lettre très-pressante et très-affectueuse d'un de nos Pères. Ah! s'il avait connu le P. de Backer, combien il aurait vu clairement que ce soin était inutile, et que son cœur répugnait à ces acceptions de personnes introduites si mal à propos dans le champ neutre de la science.

Prêt à ouvrir le trésor de ses connaissances si variées, à tous ceux qui venaient y puiser, il le tenait fermé et caché en dehors de ces occasions-là. J'ai déjà dit combien il était modeste et comment on eut pu vivre très-longtemps avec lui, sans apprendre de sa bouche ses travaux et ses succès. J'en dirai autant de ses voyages.

De ses grands et nombreux voyages le P. Augustin n'avait pas rapporté que des notes bibliographiques. Il avait tout observé, les monuments, les coutumes, les mœurs, le caractère du peuple, ses qualités, ses défauts, etc. Quand il rappelait ces souvenirs on était saisi de la justesse, de la précision et surtout, — qualité rare — de la parfaite modération de ses jugements; malheureusement il était difficile de l'amener

à ces sujets et il fallait y procéder avec une habileté consommée. A l'encontre de certains causeurs qui, pour avoir traversé les Alpes ou les Pyrénées, passé le Rhin ou la Manche, imposent à leurs auditeurs mal résignés le récit sans cesse renouvelé de leur vulgaire Odyssée, le P. de Backer en parlait pour ainsi dire à contre-cœur, jamais en public, rarement en conversation privée, et alors seulement que le cours des idées y conduisait naturellement. Son extrême modestie répugnait à se voir l'objet d'une attention générale. « J'ai vécu neuf ans avec lui, me disait un Père, jamais il ne m'a parlé ni de ses livres ni de ses voyages. »

Sa Bibliothèque, son Essai sur l'Imitation lui valurent des éloges très-flatteurs, on ne les connut jamais par lui; des lettres lui arrivaient signées des noms les plus illustres de l'Europe, pas une n'a été conservée à moins qu'elle ne contînt des détails bibliographiques; alors elles étaient classées parmi ses notes, à l'endroit voulu, avec un signe qui les rapportait à l'ensemble.

C'est après sa mort seulement et de la bouche d'un membre de sa famille que j'ai su avec quel succès il avait cultivé la peinture et pourtant ce sujet de conversation avait fréquemment surgi entre nous; je lui avais montré des collections d'aquarelles, qu'il jugeait avec

un talent devant lequel je m'étonnais; mais jamais une allusion ne me permit de deviner que j'avais affaire à un peintre.

J'ai déjà laissé entrevoir comment les conseils du P. de Backer servaient aux jeunes professeurs, qui avaient le bonheur de vivre avec lui. Son expérience, l'aménité, la bonté de son caractère les attiraient volontiers vers lui. On recourait à lui dans les circonstances perplexes où la volonté ne sait quel parti prendre. Il y avait en lui tant de modération dans les sentiments, un tempérament si heureux en toutes choses, qu'on lui ouvrait tout naturellement son âme. « Je ne saurais dire, m'écrit un de mes collègues, je ne saurais dire ni le bien qu'il m'a fait, ni l'affection qu'il m'a témoignée. Avec quelle bonté il s'intéressait à toutes mes occupations, à ma classe, à ma surveillance, à mes élèves. Il s'informait de tout, et me dirigeait en tout. C'est lui qui m'a jeté dans les études privées, qui m'y a conduit comme par la main, suivant pas à pas mon travail. »

Je voudrais insister sur ce dernier point.

Quelque remplie que soit la journée de nos jeunes professeurs, il leur arrive d'avoir devant eux des heures

libres; ils les consacrent à des lectures, à des travaux où à des études privilégiées. Heures précieuses quand l'esprit a déjà un objectif déterminé vers lequel se concentre le travail! Heures perdues, si le travail se fait sans suite, sans but, abandonné tout entier au caprice du moment ou au sort des circonstances.

C'est alors toutefois, dans ces rares moments laissés au choix du jeune homme, que se dessine mieux la direction normale de son esprit et le cours naturel de son intelligence. On comprend aisément que pour plusieurs il faille un guide sûr, qui marque la route, y ramène celui qui s'en écarte et parfois même éveille le désir d'y marcher, et secoue cette torpeur, hélas! aussi naturelle à nos esprits qu'à nos corps.

Le P. de Backer aimait à prendre ce rôle important et le remplissait avec un dévouement et une sollicitude admirables. Quand il avait ainsi adopté quelqu'un d'entre nous pour son élève, il étudiait son caractère et ses goûts, suivait ses lectures favorites, sollicitait son esprit dans diverses directions jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelle était sa vraie voie; alors il le lançait et l'aiguillonnait jusqu'à ce qu'il y put marcher sans guide.

Un de nos Pères qui s'est distingué par des travaux hagiographiques remarquables m'écrivait : « C'était en vérité le caractère particulier du P. de Backer, de faire

travailler nos jeunes gens, de les appliquer à des études spéciales et de les y aider de tout son pouvoir. Il y revenait sans cesse. C'est à lui que je dois d'avoir jamais pris une plume en main. »

On ne croirait pas jusqu'où ses attentions et son dévouement le conduisaient. Pendant la dernière année de sa vie, il avait avec lui, à Saint-Servais, un de ses jeunes amis, qu'un goût particulier conduisait vers les sciences naturelles. Pas un Catalogue de librairie ou de vente publique n'entrait au collége sans qu'aussitôt le P. de Backer ne l'ouvrit à l'article : « Sciences » et ne vint le montrer au Père en lui disant : « N'y a-t-il point là de livres qui vous conviennent ? Je les commanderai sur-le-champ. » Quand arrivaient les Revues et les Recueils périodiques, il en parcourait la table et lui signalait sans tarder les articles scientifiques. En un mot, il le suivait pas à pas, s'intéressait à chacun de ses travaux, l'encourageait sans cesse avec une bonté et une affection dont la tendresse touchait jusqu'au plus profond de l'âme celui qui en était l'objet.

Me permettra-t-on d'ajouter un détail familier ? Il avait pour nous, jeunes gens, des attentions vraiment maternelles. L'un de nous, malgré les richesses que l'on nous attribue, n'avait pour son usage qu'une lampe à pétrole d'un modèle fort primitif : elle donnait en

abondance l'odeur et la fumée, mais la lumière avec une parcimonie désespérante. Le P. de Backer s'en aperçut : « Vous allez vous gâter les yeux, mon cher ami, lui dit-il, demandez donc au Père Ministre qu'il vous fasse acheter une autre lampe. » Le jeune Père y répugnait : il avait fait vœu de pauvreté et les pauvres n'usaient pas de lampes meilleures. — « Voilà bien la jeunesse, reprit le P. de Backer, vous épargnez vingt centimes en pétrole, sauf à dépenser plus tard des centaines de francs chez l'oculiste. » Malgré cela, on ne demandait point d'autre lampe.

Après trois ou quatre jours, le P. de Backer fatigué d'attendre, fit lui-même la demande et pendant que le jeune professeur était en classe, il alla déposer dans sa chambre la nouvelle lampe et reprendre l'ancienne.

Quand le professeur s'en aperçut il courut remercier le bon Père : « Point du tout, lui dit le P. de Backer, de quoi me remercieriez vous? Vous y avez mis de l'entêtement, j'en ai mis aussi et j'ai eu le dessus »

Un jeune Père lui avait demandé de bien vouloir observer sa conduite, ses idées, ses paroles, la rectitude de ses opinions, ainsi que la tournure générale de son esprit. Le bon P. de Backer avait accepté cette

charge et tous les soirs, avant l'examen de conscience, il lui communiquait ses remarques et lui indiquait les points qui demandaient réforme. Je voudrais pouvoir dire ce qu'il sut mettre de bonté, d'affection tendre, de modération, de tact et d'intelligence dans cette délicate et importante mission.

Il avait de ces mots d'où jaillissait une lumière inattendue. « Vous avez bien discuté ce soir.... qu'y avez-vous gagné? — C'est vrai, mais j'avais si bien raison. — Je l'admets, mais avez-vous jamais remarqué que vous n'avez pas le droit d'exiger que tout le monde soit de votre avis, alors même que vous auriez raison? Ce droit les autres l'auraient comme vous, et, puisque généralement nous croyons tous avoir raison, on pourrait exiger que vous fussiez de l'avis de tous les autres.»

A ce même Père il disait un jour : « Quand vous verrez un homme défendre une opinion visiblement absurde, — le cas n'est pas rare, — il est inutile de songer à lui répondre ; tenez pour certain que son esprit n'est pas fait pour saisir les bonnes raisons. »

Et encore : « Quand un homme parle sur un sujet dont il ignore le premier mot, dispensez-vous de le contredire ; laissez-le aller, il se contredira bientôt lui-même et la démonstration de son ignorance sera bien plus frappante. »

Il avait — je l'ai dit — une profonde intelligence des faiblesses de la nature humaine : elle le portait à juger les hommes avec une douceur et une suavité qui charmaient.

C'était pendant le temps pascal ; je le vis sortir du confessionnal, tout las d'y être demeuré pendant plusieurs heures consécutives : « Songez-vous parfois, me dit-il, à prier pour ces hommes qui viennent se confesser maintenant ? Ils sont bien à plaindre ! Ils ne sont pas méchants, ni de mauvaise volonté, mais le courage leur manque et l'énergie. N'est-ce pas du bon vouloir que de venir se confesser ?... il leur en coûte, croyez-m'en, il leur en coûte !... Mais Dieu leur en tient compte. »

Quelqu'un lui parlait d'un scandale qui avait fait grand bruit et il ajoutait : « Comment peut-on en venir là ? » « Il suffit pour cela, répartit le P. de Backer, il suffit d'être homme et de se laisser aller. Il n'est rien, que la pauvreté de notre nature n'explique et nous serions bien heureux si tout se justifiait comme tout s'explique. »

Telle était sa douceur, sa compatissance.

Pourtant son caractère naturel était âpre et vif ; mais un effort généreux et constant réprimait ces saillies de la nature. La longue habitude de se vaincre l'avait rendu maître de ces mouvements spontanés ; il avait plié son

caractère et l'avait incliné vers la douceur et la bonté.

Ce n'est point là l'œuvre d'un jour, on n'arrive pas d'un coup à ces transformations radicales. La nature résiste et regimbe à chaque instant. Ceux qui ont connu le P. de Backer, dans les premières années de sa vie religieuse, peuvent se rappeler des moments où son naturel échappait à sa volonté. C'étaient là les surprises du vieil homme, qui ne meurt jamais tout entier. Je n'aurais garde de les passer sous silence, son mérite, son grand mérite étant de les avoir vaincues, de s'être vaincu lui-même.— Qu'est-ce donc qu'un homme qui ne lutte pas tous les jours, pour ramener de force à l'infrangible loi du devoir, ces élans d'autant plus redoutables qu'ils ont leur racine dans une part de nous-mêmes? Où y a-t-il de la grandeur, si ce n'est dans ce combat de l'homme contre lui-même, du moi contre le moi, où la volonté, sans pitié pour nos défaillances, porte jusqu'au sein de l'âme le couteau qui doit y trancher toute cette germination mauvaise, renaissant sans cesse d'un fond corrompu; combat dont notre naissance sonne le signal et dont notre mort seulement marque la fin. — Non! Non! Ce ne sont pas ceux qui crient « Seigneur! Seigneur! » qui arrivent à la gloire de la vertu et à sa récompense, mais bien ceux-là qui accomplissent la Loi et qui, par un âpre et douloureux labeur, réalisent en eux la Justice.

Une chose pourtant, une seule avait gardé le privilége de l'indigner ; elle l'irritait ; il la pardonnait avec peine. C'était la déloyauté ou même le simple manque de franchise. Il s'exprimait sur elles avec une vigueur qui n'a son égale que dans l'Écriture : « Abominatio Domini omnis illusor.... Abominatio Domini vir bilinguis. » — « Croyez-vous qu'après cela je saurais encore estimer cet homme ! » s'écriait-il un jour, « lui pardonner, oui ! mais l'estimer, non ! » Et pourtant cet homme ne l'avait trompé que sur un sujet de mince importance, mais il l'avait trompé, n'était-ce point assez ? Il avait le culte de la vérité. Il aurait volontiers fait sa devise du vers fameux d'Homère :

« Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Αἰδαοπυλησιν
Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ εἴπῃ. »

« Je hais autant que les portes de l'enfer celui qui dit le contraire de ce qu'il cache dans sa pensée. »

« Votre franchise vous attirera bien des désagréments, disait-il à un de ses amis, mais patience ! c'est chose assez précieuse pour qu'on souffre un peu pour elle. »

Ces qualités que je viens de dire, bien d'autres

auxquelles je ne puis m'arrêter, faisaient du Père de Backer, un de ces vieillards que l'on estime, que l'on vénére et que l'on aime, comme par une naturelle inclination du cœur.

Il était aimé parmi nous. Il l'était en dehors de cette grande famille spirituelle.

Pendant les trente années qu'il lui fut permis d'entendre les confessions, il ne s'est guère trouvé de jour qu'il ne dût passer de longues heures au confessionnal. Il semblait que c'était à lui que l'on venait de préférence. Au temps pascal, il était littéralement assailli par les pénitents. Il était si aisé de lui donner sa confiance et il la méritait si bien.

C'est une grande et délicate mission que celle du confesseur. On se tromperait si l'on croyait que son rôle se borne à entendre et à absoudre. Oh! non! il dirige : il dirige les âmes et dès lors on comprend cette belle parole : « Ars artium regimen animarum. » Oui! guider les âmes c'est la science des sciences!

Avez-vous jamais pénétré dans les mystères du monde? Vous saurez alors toutes les douleurs, toutes les angoisses qui se disputent le cœur humain; toutes les incertitudes qui l'agitent, tous les tourments qui l'étreignent. Il faut que le confesseur le ramène au calme, le rejette dans sa voie; il faut qu'il oriente cette boussole affolée.

Il n'est pas de larme, pas de souffrance, pas d'amertume, pas de chute, pas de rechute, pas de remords, pas de trahison, pas de découragement, pas de revers, qui ne vienne se jeter entre les bras du prêtre.

Lacordaire l'a dit un jour : il faut que le Prêtre soit fort comme le diamant, tendre comme une mère.

Oui il le faut. Il faut qu'il soit fort comme le diamant pour redresser avec énergie la faiblesse et la lâcheté humaine, et lui montrer qu'elle peut avec le secours de Dieu vaincre la séduction du mal; que si la passion nous asservit, c'est que nous acceptons d'être son esclave.

Tendre comme une mère; car la volonté humaine n'a pas le mal pour tendance principale mais elle est faible.

Video meliora proboque, deteriora sequor.

Elle résiste, hélas ! avec tant de peine à l'attraction de ces biens inférieurs, qui ne deviennent le mal que parce qu'ils nous écartent du Bien suprême. Il faut tenir compte de cet entraînement, de cette défaillance naturelle, et relever celui qui tombe, comme une mère, sans se lasser, relève son enfant qui entreprend ses premiers pas.

Oh ! que Dieu donne à tous les prêtres ce mélange

de force et de tendresse, cet invincible énergie et cet amour sans bornes !

Le P. de Backer les avait en partage : « Il m'a mené bien rudement, mais je sentais qu'il n'avait en vue que mon bien, et même au fond de sa sévérité, je découvrais son affection pour moi. » Voilà ce que disait un de ses pénitents ; voilà ce que tous auraient pu dire.

Dieu seul connait le bien qu'il a fait ainsi dans les âmes. Nous n'en avons pu voir que la manifestation extérieure, l'influence qu'il exerçait et la vénération affectueuse dont on l'entourait de toutes parts.

« Vous ne nous croiriez pas, nous disait-on après sa mort, si nous vous découvrions le nombre de familles qu'il a réconciliées. »

Et encore : « Oh ! que c'était bien l'homme de conseil, il était bon de le suivre et doux de l'aimer. »

Nul de nous ne s'étonnait de ces éloges ; nous le connaissions ce bon Père de Backer et nous savions avec quelle ardeur il remplissait ces grandes fonctions du sacerdoce.

J'ai dit que, vers la fin de sa vie, l'épuisement de ses forces l'avait obligé de limiter le nombre de ses pénitents et qu'il leur avait fixé des heures invariables. Il

avait défendu au Frère portier de l'appeler en dehors de ces heures là; il se défiait de lui-même : il savait qu'il n'aurait jamais eu le cœur de se refuser, même à une demande indiscrète. Le Frère portier avait dans ces circonstances l'habitude de se montrer impitoyable. Or deux jeunes gens tentaient d'émouvoir ce fidèle gardien de la consigne; mais leurs efforts et leur éloquence échouaient devant un cœur de marbre. Un Père vint à passer qui se laissa séduire et avertit lui-même le P. de Backer. « Bien, bien, je vais descendre et confesser ces messieurs; mais, à l'avenir, Père, ne m'avertissez plus de demandes analogues, à cette heure ci; je dois la consacrer au repos le plus absolu; les médecins le veulent. » Ce fut la seule réponse du bon Père.

Un jour, il gravissait péniblement la côte de Saint-Martin. C'était quelques mois avant sa mort et le soleil était ardent. Le docteur P.... le rencontra et lui fit des reproches. « Mon Père, lui dit-il, ceci est une impardonnable imprudence; monter des pentes aussi ardues, par un temps semblable, quand on a une maladie de cœur aussi avancée que la vôtre, c'est raccourcir sa vie. » — « Eh! docteur, lui répondit le Père, je le sais, mais que voulez-vous? Pourquoi mes malades sont-ils venus se loger si haut? »

Ce simple mot est plus éloquent que tout ce que je pourrais ajouter encore.

On se demandera peut-être ce qu'était devenu, sous l'action de la vie religieuse, le jeune tribun de vingt ans que nous avons vu encourir les colères du gouvernement hollandais. Une transformation s'était faite en lui. Soit que les pensées supérieures que la religion nourrit l'eussent éclairé sur les vanités du calcul humain que nous nommons la politique, soit que l'expérience des hommes lui eût appris combien il est inutile de tenter en ces matières la conversion d'autrui, toujours est-il qu'on ne le vit jamais prendre part aux discussions que ce sujet a le privilége de soulever.

Il gardait, sans vouloir s'en défendre, un vif et chaud amour de la patrie; il s'intéressait vivement aux luttes qui la divisaient, aux événements qui pouvaient servir ou compromettre son indépendance; il suivait avec bonheur la trace de ses progrès et de sa prospérité toujours croissante. Mais la modération de son caractère évitait ce qu'il aurait pu y avoir d'excessif dans ces sentiments.

Qu'une guerre civile ensanglantât un pays de l'Europe, qu'une guerre internationale armât l'un contre l'autre

deux peuples voisins, il ne s'en émouvait pas outre mesure. Il épousait entre les deux causes qui luttaient celle qui lui semblait approcher davantage de la Justice, mais cette inclination pour elle ne l'empêchait pas de reconnaître ses côtés faibles, d'avouer, de signaler même les fautes que commettaient ses défenseurs ; elle ne l'empêchait pas d'estimer loyalement le mérite et les bonnes raisons de ses adversaires.

En un mot, il fuyait les opinions extrêmes ; il avait en horreur ce principe, hélas ! si répandu dans les polémiques contemporaines : « Toutes les vertus, tous les droits sont chez nous ; tous les vices, toutes les injustices sont du côté de nos adversaires. » Cette modération sage, ce tempérament philosophique lui donnait cet avantage assez rare, de n'avoir pas à revenir sur ses pas pour rencontrer la vérité.

Oh ! sans doute, il n'était pas du nombre de ces neutres entre Dieu et ses ennemis, que Dante a plongés dans le premier cercle de son enfer ; la cause de l'Église le trouvait toujours prêt à la défendre, mais, tout en maudissant leur erreur, combien il aimait ces pauvres âmes qui méconnaissent l'œuvre de Notre Seigneur Jésus-Christ ! Comme il en parlait avec respect et dou-

cœur! Oh! l'amertume et le mépris était si loin de son âme! Combien volontiers il se sacrifiait pour leur faire apercevoir les premiers rayons de la divine lumière!

Un de nos grands saints, le bienheureux Père Lefèvre, écrivait au Père Laynez : « Si vous voulez exercer votre zèle parmi les incroyants de notre époque.... tâchez de gagner leur bienveillance afin qu'ils pensent et jugent de vous avec estime. Et il ne vous sera pas difficile de l'obtenir, si vous vivez simplement avec eux, si vous leur parlez avec douceur et politesse, évitant de les contredire et de les choquer hors de propos, et ne faisant tomber le discours que sur des points dont nous convenons avec eux. Ainsi, fuyons ces disputes où les uns semblent humilier les autres. Car, il importe plus de s'entretenir sur des choses qui unissent que sur celles qui divisent, etc. etc. »

Tel était bien le P. de Backer. En transcrivant ces lignes j'ai cru tracer son portrait et, comme moi, ses amis l'y reconnaîtront. Mais après avoir conquis par cette bienveillance, la sympathie et l'amitié des âmes, il ne s'arrêtait pas en chemin. L'heure et le moment venaient pour l'apôtre; « il était entré; comme disait familièrement saint Ignace, par la porte d'autrui mais il sortait par la sienne, » et peu à peu, de cet homme dont il s'était fait d'abord un ami, il faisait un chrétien.

En dehors des questions religieuses, nul autant que lui ne permettait qu'on fût en dissentiment avec sa pensée. Il ne s'arrêtait pas au point qui en était l'origine, il recherchait un territoire commun où il pût se rencontrer avec ceux qui l'approchaient, et l'ayant trouvé il ne songeait plus aux dissidences.

On pouvait énoncer devant lui les opinions les plus diverses de la sienne sans craindre de le froisser. Quand il lui arrivait d'en entendre qui divergeaient trop de ce centre que l'on appelle le bon sens, il se contentait de sourire et de hausser les épaules. Cette mimique légèrement dédaigneuse nous était parfaitement connue, et nous nous donnions parfois le malin plaisir de la provoquer.

On se souviendra que vers la fin de la guerre franco-prussienne, il se fit comme une germination soudaine de révélations et de prophéties. L'événement doit avoir totalement converti ceux qui se confièrent ingénuement à elles. Parmi nous, habitués que nous sommes à trouver dans les manifestations divines des caractères autrement dignes de respect et de foi que n'en présentait cette littérature maladive, elles firent bien peu d'adeptes. On les lisait en récréation, on les commentait et on en riait. Le P. de Backer n'en savait point rire et le sentiment qu'il éprouvait approchait plus de l'in-

dignation. — Nous feignions parfois d'y croire et de rompre une lance en leur faveur; il se retournait alors sur le chevalier du prophète, le regardait avec une expression de visage très éloquente et haussait les épaules sans dire mot. Mais nous avions tous parfaitement compris sa pensée.

Au fait, son attitude était plus rationnelle que la nôtre; il y avait plus que de la puérilité dans ces prophéties de tout genre; il y avait un manque de respect souverain à Dieu et dès lors l'indignation était mieux en place que la plaisanterie.

On conçoit que cette modération d'esprit, cette bonté surabondante lui aient acquis de nombreuses et profondes amitiés, même dans les rangs des adversaires de la Compagnie.

Oui! on l'aimait; on l'aimait tendrement comme on aime un père.

La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre pour tous ceux qui l'avaient connu. Mais, est-il besoin de le dire? ceux qu'elle frappa le plus cruellement ce furent ses collaborateurs. Je me tais sur la douleur de son frère, mais je veux citer la lettre qu'écrivait le P. Carlos Sommervogel, à la nouvelle de cette mort inattendue :

« Quelle nouvelle! Je n'y puis croire; comment me voilà séparé de celui avec lequel je vis depuis quinze ans, dans une si intime affection, dans une si complète sympathie de goûts, dans une si grande union de projets d'espérances et de travaux! Que la volonté de Dieu soit faite et bénie! Mais je ne vous cache pas qu'en vous écrivant je sens des larmes dans mes yeux. Que voulez vous? Après mon nom, je n'en savais pas d'autre aussi bien que celui du bon Père Augustin et une de mes grandes joies avait été de les voir à jamais unis sur le même ouvrage. Que j'étais loin de m'attendre à me le voir si rapidement enlevé! Il n'y a pas huit jours, il m'écrivait encore et nos liens s'étaient resserrés plus étroitement pendant ces derniers mois; il m'encourageait alors que je croyais devoir m'en aller le premier... Oh! lui je ne le plains pas, ce cher Père Augustin, mais c'est moi, et c'est vous tous, mes pères de Belgique, c'est le P. Aloïs surtout, c'est la science. Encore une fois soumettons nous.... »

Au dehors la fatale nouvelle se répandit de bouche en bouche. Les journaux, sans distinction de parti, l'annonçaient à leurs lecteurs, en faisant l'éloge du religieux et du savant que nous venions de perdre. Et de

tous les points de la ville on accourait au Collége pour voir une dernière fois ce cher et vénéré défunt.

Il était là, dans la petite chapelle de communauté, déposé sur un lit de parade et revêtu de ses ornements sacerdotaux. Sa physionomie n'avait pas changé sous l'étreinte de la mort : pas un trait ne s'était contracté sur sa figure. C'était lui, toujours lui, avec sa sérénité et sa bonté.

Pendant deux jours la chapelle ne désemplit pas ; élèves, maîtres, amis, tous venaient y confondre leur douleur et leurs regrets. Oh ! que de larmes ont été versées devant ce cher cadavre !

Le 3 décembre, après de modestes obsèques, le corps fut transporté au cimetière Saint-Gilles. C'est là que repose cette cendre bien aimée attendant le dernier jour et l'éternel revoir !

Le P. de Backer n'était pas mort tout entier. Il laissait après lui le monument de sa vie. Continué par les soins de son frère et avec le secours du P. Sommervogel, il recevra bientôt son dernier couronnement.

La Bibliothèque de la Compagnie de Jésus est sur le point d'être achevée.

Mieux que les amitiés les plus fidèles, mieux que la reconnaissance de ses frères, mieux surtout que ces humbles pages consacrées à son histoire, ce grand ouvrage auquel il avait voué ses jours protégera son nom contre l'oubli, et lui gardera dans la mémoire des hommes cette place d'honneur que son infatigable et opiniâtre travail lui avait conquise. « Dans vingt ans, disait M. Fiess, le savant et regretté bibliothécaire de l'Université de Liége, dans vingt ans, quand on lira que cette gigantesque Bibliothèque fut l'ouvrage d'un seul homme, on sourira et on ne le voudra pas croire; et quand même on ajouterait qu'il fut aidé de son frère et d'un ami, on sourira encore et on ne le croira pas davantage. »

Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ Pyramidum altius
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum.
Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit Libitinam . . . . .

HORACE.

CONCLUSION

La première des règles que la Compagnie de Jésus impose à ses membres, détermine leur devoir essentiel et définit le but de leur existence.

Ce but et ce devoir c'est non seulement « de s'appliquer, avec la grâce de Dieu, à leur salut et à leur perfection personnelle, mais encore de travailler énergiquement, avec le secours de cette même grâce, au salut et à la perfection de leurs frères (1). »

Ce n'est point ici le lieu de s'appesantir sur la première partie de cette règle fondamentale. Je m'arrête à la seconde.

A tout homme qui n'a point passé inaperçu ici-bas et dont les cendres ne dorment point dans un oubli sans honneur, l'histoire a le droit de demander :

(1) Finis hujus Societatis est, non solum saluti et perfectioni propriarum animarum cum divina gratia vacare, sed cum eadem impense in salutem et perfectionem proximorum incumbere. *(Summarium constitutionum, 2)*.

Qu'avez-vous fait pour la Société? Qu'avez-vous fait pour vos frères? Et d'après sa réponse elle le glorifie ou le condamne.

L'histoire a le même droit sur ces sociétés secondaires qui se forment dans l'universelle société humaine, pour y exercer par l'association et la concentration d'efforts multiples une influence plus durable et plus profonde.

Il y a longtemps qu'elle en use envers la Compagnie de Jésus; il y a longtemps qu'elle instruit le procès sur ses œuvres, et la justice impartiale n'y a pas toujours présidé, on le sait!

Oui, nous avons travaillé pour nos frères.

Par nos études, par notre enseignement, par nos livres nous avons travaillé au développement et au perfectionnement de l'intelligence humaine.

Par nos prédicateurs, nos missionnaires et nos martyrs nous avons travaillé au perfectionnement de la volonté et du cœur humains.

Or, comme l'a dit un philosophe contemporain : « Tout progrès a pour principe la volonté humaine et l'intelligence humaine. Fortifier la volonté, développer l'intelligence, c'est d'abord accomplir un progrès et c'est de plus rendre possibles, faciles, nécessaires, tous les progrès ultérieurs. »

Par notre double travail nous avons donc atteint les éléments vivants de la civilisation du monde.

L'ouvrage dont j'ai raconté l'histoire contient notre état de service dans l'armée des travailleurs de l'intelligence. La Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus est une des pièces de notre procès. Elle est livrée à nos juges du temps en attendant le Juge de l'éternité.

J'ai écrit ce livre à une époque de deuil pour la Compagnie. Chassés de la Russie, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Espagne, de l'Italie, peut-être sommes nous à la veille de voir se fermer devant nous les derniers pays qui nous abritent en Europe; au milieu de ces douleurs, je sens le besoin de jeter le cri de Ribadeneira : Vale, amice lector, nosque ama ! Je le fais avec confiance et sans amertume. C'est notre sort d'être poursuivis sans cesse et sans cesse persécutés. Notre Maître l'a été jusqu'à la mort, et le serviteur ne vaut pas mieux que le maître. Il nous donnera la force nécessaire à tout supporter et la mansuétude nécessaire à tout pardonner.

Je me souviens d'un trait du P. de Backer par lequel je termine. Un jour cet homme dont j'ai retracé la vie,

cet homme vénérable « qui n'a pas pesé sur la terre, dont le cœur n'a jamais conçu l'injustice et dont la main ne l'a point exécutée ; qui non seulement a respecté les biens, la vie, l'honneur de ses semblables, mais aussi leur perfection morale, qui fut observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et ferme dans ses convictions, à l'épreuve du temps qui change et qui veut entrainer tout dans ses changements, également éloigné de l'obstination dans l'erreur et de cette insolence particulière à l'apostasie qui accuse la bassesse de la trahison ou la mobilité honteuse de l'inconstance, » cet homme dont Lacordaire a dépeint ainsi la race et dont il disait : « Lorsque vous le rencontrez, Messieurs, je ne vous dis pas de ployer le genoux, mais saluez-le en passant, » ce vénéré Père de Backer fut grossièrement insulté par un groupe de jeunes gens, comme on en rencontre, hélas! dans presque toutes nos grandes villes.

Il en était ému, car ses cheveux blancs le mettaient d'ordinaire à l'abri de ces injures, mais dominant bientôt cette émotion spontanée : « Ces pauvres hommes, disait-il, pourquoi leur en voudrais-je? Ils ne me connaissent pas; ils voient en moi un obstacle à leurs idées et ils tâchent de le renverser de leur mieux. Ah! s'ils nous connaissaient! »

Ce fut la dernière parole que Notre Seigneur, notre Sauveur et notre Maître Jésus-Christ prononça en ce monde avant de consommer son œuvre : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Que ce soit la seule parole qui tombe de nos lèvres à nous, compagnons indignes mais fidèles de ce grand Dieu, devant les coups dont on nous frappe : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

« Vale, amice lector, nosque ama ! »

APPENDICE PREMIER

I. Mathématiciens Jésuites cités par Montucla. — II. Notes sur quelques-uns d'entre eux. — III. Observatoires fondés ou dirigés par les Jésuites au moment de la suppression de la Compagnie. — IV. Publications des Astronomes Jésuites de 1747 à 1773.

J'ai dit comment, après la publication du dernier volume de la première édition de la Bibliothèque, le protestant Petzholdt écrivit ces remarquables paroles : « Il est possible maintenant de juger l'activité scientifique et littéraire des Jésuites. Or, quelle que soit l'opinion que l'on se fasse sur les tendances de cet Ordre, on doit ranger ses membres parmi les promoteurs les plus intelligents et les plus actifs des sciences humaines. A ce point de vue, l'ouvrage du P. de Backer est une apologie de son Ordre, impartiale, énergique et victorieuse. »

L'apologie est là, en effet, dans ces trois glorieux volumes que nous a laissés le P. Augustin de Backer; mais le nombre n'est pas grand de ceux qui sauront la lire. Elle aurait besoin, pour devenir plus saisissable, d'être mise en œuvre ; il y aurait un travail à faire dont tous les matériaux sont rassemblés dans la Bibliothèque. Il faudrait étudier ces ouvrages consignés seulement par leur titre, les replacer à l'époque où ils furent écrits et chercher quelle fut leur influence sur la marche de l'esprit humain. L'ont-ils accélérée ou l'ont-ils ralentie? ou bien encore

sont-ils demeurés sans action sur elle? En un mot, il faudrait écrire un livre sérieux, impartial et sincère sur le rôle que la Compagnie de Jésus a joué ici-bas dans la sphère des intelligences, depuis que Dieu a voulu qu'elle servît son Église.

Il est incontestable qu'à la vue de cette table que le P. Carlos Sommervogel a dressée, et dans laquelle les noms des Écrivains jésuites sont rangés suivant les matières qu'ils ont traitées; devant ces phalanges serrées de Théologiens, d'Exégètes, de Juristes, d'Ascètes, d'Historiens, de Philosophes, de Mathématiciens, de Philologues, etc., on se demande irrésistiblement : Mais qu'a donc fait cette armée? Quelle est sa part dans nos conquêtes sur l'inconnu, dans nos progrès, dans notre civilisation?

Répondre à cette question, résoudre ce problème est un travail immense, hérissé des difficultés les plus ardues; il exigerait un ensemble et une étendue de connaissances qui ne se rencontrent pas en une seule tête. — Du moins me sera-t-il permis de le mettre en relief sous une de ses faces, pour en faire ressortir plus vivement l'intérêt.

J'ai choisi les sciences qui semblent le plus écartées de la direction principale des études de la Compagnie : les sciences mathématiques. Le nombre des mathématiciens Jésuites est surprenant. Reproduire ici leurs noms serait inutile : ce travail est fait dans la table des matières de la Bibliothèque; je me suis donc borné à ceux qui ont marqué la trace de leur passage dans l'histoire de ces sciences.

J'ai parcouru Montucla : plus de cent Jésuites sont mentionnés dans son livre. J'en donne ici le tableau, ajoutant au nom de quelques-uns d'entre eux l'appréciation de savants étrangers à l'Ordre ; car j'ai voulu éviter les illusions de l'amour fraternel.

Je donnerai ensuite la liste des observatoires astronomiques dirigés par les Jésuites, au moment de la suppression de la Compagnie, et enfin la série des publications astronomiques dont ils furent les auteurs pendant les vingt-cinq années qui précédèrent cet événement néfaste.

I.

TABLEAU

DES JÉSUITES MATHÉMATICIENS

CITÉS DANS

l'Histoire des Mathématiques

PAR J. F. MONTUCLA, DE L'INSTITUT DE FRANCE

(Paris, Henri Agasse. An VII).

N. B. Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe la page du livre (1).

Albius, Richard, Anglais (XVIIe siècle). IV, 628.
Aleni, Jules, Brescia (1582-1649). I, 479.
Asclepi, Joseph, Macerata (1706-1776). IV, 44, 463.
Aynscom, Franç.-Xav., Anvers (1624-1660). II, 82.

Belgrade, Jacques, Udine (1704-1789). III, 766.
BERAUT, LAURENT, Lyon (1702-1777). IV, 98, 347.

(1) J'ai fait suivre les noms des auteurs du lieu de leur naissance, de la date de leur naissance et de celle de leur mort. Pour quelques-uns ces données m'ont fait défaut.

II.

NOTES

SUR QUELQUES MATHÉMATICIENS JÉSUITES.

P. Béraud, Laurent.

Voici ce qu'écrit de la Lalande sur le P. Béraud : « Laurent Béraud, professeur de mathématiques au collége des Jésuites de Lyon, était né dans cette ville, le 5 mars 1702; il y mourut le 26 juin 1777. Nous avons de lui diverses observations d'éclipses, de comètes, de passages de Mercure; des observations faites en correspondance avec La Caille qui était au cap de Bonne-Espérance, pour déterminer les parallaxes de Mars et de Vénus, dont il donna lui-même les calculs. Ce fut à ses leçons, en 1746, que je pris le goût de l'astronomie, dont je me suis occupé toute ma vie. Montucla, Bossut, Fleurien et plusieurs autres élèves distingués dans les mathématiques déposent du mérite de cet habile professeur. »

de la Lande, *Bibliographie astronom.* 1780.

P. Boscovich, Roger.

Boscovich est connu surtout par la mesure du degré en Italie. Il a mérité que de la Lande fit son éloge dans le Journal des Savants.

« Bientôt après La Caille, deux savants Jésuites, les Pères Maire et Boscovich, entreprirent la mesure du dègré du méridien en Italie, sous les auspices du pape Benoit XIV. Chargés de lever la carte de l'état ecclésiastique, ils commencèrent en 1751 et achevèrent en 1753 la mesure d'une étendue de près de deux degrés, entre Rome et Rimini, vers l'embouchure du fleuve Ausa, dans l'Adriatique. Ils trouvèrent sous cette latitude, qui est de 43o, que le degré contenait 56973 toises. Ils ont décrit avec le plus grand soin leurs opérations dans un livre qui parut, en 1755, sous ce titre : « De litteraria expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos meridiani gradus, etc. » Le P. Boscovich a donné dans cet ouvrage des recherches profondes sur la question de la figure de la terre, envisagée soit du côté mathématique, soit du côté physique, et le tout exposé avec beaucoup d'élégance et avec cette sobriété de calculs qui est propre aux géomètres italiens et anglais. » Montucla, t. 4, p. 173.

Le P. Secchi en reprenant depuis la mesure de la base de Boscovich a pu en évaluer le degré d'exactitude : « J'ai l'honneur de présenter à l'Académie l'ouvrage sur la mesure de la base, exécutée par ordre du gouvernement pontifical sur la Voie Appienne.... Cette base avait déjà été mesurée par Boscovich, mais le terme oriental était

en controverse, car on l'avait perdu. Si l'on retient pour terme de Boscovich celui rétabli par les ingénieurs français dans l'année 1810, sa mesure serait en défaut de —2m80, ce qui ne doit pas étonner, à cause du peu de confiance que lui-même plaçait dans cette mesure et des grandes difficultés de l'opération dans cette place. »

Secchi, *Comptes-rendus de l'Acad. des Sciences*, 1860, t. 50, p. 377.

« Roger-Joseph Boscovich mourut le 13 février, âgé de soixante-seize ans. J'ai fait imprimer son éloge dans le Journal de Paris du 13 mars 1787, et dans le Journal des Savants, 1792, p. 411. Il était connu surtout par la mesure du degré en Italie, qui a fait le sujet d'un travail important, traduit en français en 1770. »

de la Lande, *Bibl. astron.*, p. 671.

Bouvet, Joachim.

« Le P. Bouvet fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir à ses frais pour la Chine, en 1685.... On s'occupait alors en France de rectifier la géographie et l'astronomie. L'Académie des sciences avait fait partir plusieurs de ses membres pour diverses contrées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Il était plus embarrassant d'établir des observateurs à la Chine ; la difficulté d'y pénétrer fit jeter les yeux sur les Jésuites, qui étaient admis dans cet empire. Les missionnaires qu'on joignit au P. Bouvet furent les Pères Fontanay, Tachard, Gerbillon, Lecomte et Visdelou. Après

avoir été admis dans l'Académie des sciences, et pourvus par ordre du roi de tous les instruments de mathématiques qui leur étaient nécessaires, ils partirent de Brest le 3 mars 1685, et ne touchèrent la Chine que le 23 juillet 1687.... Le P. Bouvet fut attaché à la personne de l'empereur Kang-hi comme maître de mathématiques et passa de longues années à dresser la carte de l'empire.

Abel-Rémusat, dans la *Biogr. univ.* art. Bouvet.

Clavius, Christophe.

Le P. Clavius fut employé par Grégoire XIII à la réforme du calendrier. Bailly dit que Clavius avait été chargé de tous les calculs nécessaires à la perfection de ce calendrier et qu'il combattit victorieusement tous ses adversaires.

Bailly, *Hist. de l'astron. moderne,* t. 1, p. 396.

Cysatus.

Le P. Cysatus fut un des quatre astronomes qui firent, en 1631, la première observation du passage de Mercure sous le soleil. Kepler avait annoncé le passage et un grand nombre d'astronomes se tinrent prêts à l'observer, mais « il n'y eût que ceux qui se servirent du télescope, pour contempler immédiatement le soleil ou pour former son image, qui aperçurent la petite planète. Tels furent Gassendi, à Paris ; le P. Cysatus, Jésuite à Inspruck ; Jean Remus Quietanus, mathématicien de l'empereur Mathias, en Alsace ; et un anonyme à Ingolstadt. »

Montucla, t. II, p. 321.

de Dominis, Marc-Antoine.

de Dominis ébaucha le premier la théorie de l'arc-en-ciel, dans un ouvrage édité à Venise, en 1611, de Dominis était encore Jésuite à cette époque. Après avoir quitté la Compagnie il n'écrivit plus qu'un seul livre sur les mathématiques : Euripus seu de fluxu et refluxu maris.

« La théorie de ce phénomène (l'arc-en-ciel), ébauchée par Antoine de Dominis, évêque de Spolatro, fut développée par Descartes et complétée ensuite par Newton, en ce qui touche l'ordre des couleurs. »

Verdet, *Œuvres,* t. 5. *Opt. Phys.* t. 1, p. 403.

« Hodie convenit inter omnes arcum istum (cœlestem sc.) refractione luminis solaris in guttulis pluviæ cadentis effici. Intellexerunt hoc etiam antiquorum nonnulli : inter recentiores autem plenius id invenit, uberiusque explicavit celeberrimus Antonius de Dominis, archiepiscopus Spalatensis, in libro suo de radiis visus et lucis, quem ante annos amplius viginti scriptum, in lucem tandem edidit amicus suus Bartolus, Venetiis, anno 1611. In eo enim libro ostendit vir celeberrimus, quemadmodum arcus interior, binis refractionibus radiorum solis, singulisque reflexionibus inter binas istas refractiones intervenientibus, in rotundis pluviæ guttis effingatur ; exterior autem arcus, binis refractionibus, binisque itidem reflexionibus interjectis, in similibus aquæ guttis efficiatur. Suamque is explicandi rationem experimentis comprobavit, in phiala aquæ plena et globis vitreis aquæ plenis in sole collocatis; quo duorum arcorum istorum colores, in illis se exhibe-

rent contemplandos. Porro eamdem explicandi rationem persecutus est Cartesius in meteoris suis, eamque quæ est de arcu exteriori insuper emendavit. »

Newton, *Optique*, édit. Lausanne et Genève 1740, p. 121 et 122.

Fabri, Honoré.

C'est le P. Fabri qui écrivit, quelques années après la condamnation de Galilée, ces paroles remarquables reproduites par Auzout dans le t. 7 des Mémoires de l'Académie des Sciences, 2e partie, p. 55 : « Ex vestris iisque coriphæis non semel quæsitum est, utrum aliquam haberent demonstrationem pro terræ motu adstruendo, nunquam ausi sunt id asserere. Nihil igitur obstat, quin loca illa in sensu litterali Ecclesia intelligat et intelligenda esse declaret, quamdiu nulla demonstratione contrarium evincitur; quæ si forte aliquando a vobis excogitetur (quod vix crediderim) in hoc casu, nullo modo dubitabit Ecclesia declarare loca illa sensu figurato et improprio intelligenda esse, ut illud Poetæ : Terræque urbesque recedunt.

Quelques auteurs ont attribué au P. Fabri la priorité sur Harvey dans la découverte de la circulation du sang. Voici ce qui en est : Le P. Fabri publia en 1669 son livre : *de Homine*. Dans son préambule (p. 199) il dit : « Nihil autem adstruam quod meis oculis non viderim et manibus, ut sic loquar, non contrectarim, » et plus loin : « Guil. Harveus.... libellum de præfata circuitione scripsit.... Plurimi in ejus sententiam iverunt.... Ego verissimam esse semper putavi, eamque, antequam libellus Harvei

prodiret, publice docui jam ab anno 1638, qui certo longo post tempore in meas manus venit, quod ad ostentationem non dico.... Sed, ut ille nonnulla ex iis quæ prius edideram, in suis exercitationibus aliquot post annis publicavit, licet forte nunquam mea viderit; — nihil enim vetat quin duobus eadem cogitatio incidat; — ita mihi nonnulla in mentem venerant et in publicis scholis docueram, quæ deinde, tum apud illum auctorem, tum apud alios typis mandata inveni. » — Nous n'avons aucune raison de suspecter la sincérité du P. Fabri, et nous aimons à croire qu'il a de son côté découvert la circulation du sang avant que le livre d'Harvey lui fut connu; mais il suffit de comparer les dates pour voir que la priorité de cette découverte revient à Harvey. En effet, lorsqu'en 1619 Harvey commença à exposer dans ses leçons la circulation du sang, le P. Fabri n'avait que douze ans; et lorsqu'en 1628 le livre d'Harvey parut pour la première fois le P. Fabri n'était âgé que de vingt-un ans.

V. Bellynck, S. J., *Zoologie*, Namur 1864, p. 23.

Fournier, Georges.

« Le premier Traité de navigation, vraiment didactique, est celui de G. Fournier. Son ouvrage, très-longtemps classique, et qu'on conseillerait encore avec fruit, est devenu extrêmement rare. »

Terquem, *Nouv. annales de mathém.*, t. 8, 1849, p. 298.

Gaubil, Antoine.

Gaubil fit connaître le premier en Europe les ouvrages les

plus importants de la littérature, de la philosophie et de l'astronomie chinoises. Les traductions qu'il en fit ont été estimées très-haut par Abel-Rémusat. Il avait envoyé en France une série d'observations faites à Pekin, depuis l'an 613 avant l'ère vulgaire jusqu'en 1367, c'est-à-dire pendant près de deux mille ans. L'illustre auteur du Système du monde fait mention de Gaubil en ces termes :

« Le missionnaire Gaubil, celui de tous les missionnaires qui a le mieux connu l'astronomie chinoise, en a publié séparément l'histoire. Il a traité de nouveau la partie ancienne de cette histoire dans le t. XXVI des Lettres édifiantes, et j'ai publié dans la Connaissance des temps pour l'année 1809, un manuscrit précieux de ce même Jésuite sur les solstices et les ombres méridiennes du gnomon, observées à la Chine. »

Laplace, *Système du monde*, 6e éd. Brux. 1829, p. 533.

Grimaldi, François.

Grimaldi, sans découvrir le phénomène des bandes d'interférence, énonça le premier, à la suite de ses expériences, cette proposition qui devait sonner bien étrangement à l'oreille de ses contemporains, mais que les travaux de Young et de Fresnel devaient mettre plus tard dans tout son jour : « En ajoutant de la lumière à de la lumière dans des conditions convenables, il est possible de produire de l'obscurité. »

« Longtemps avant Young, dit M. Tyndall, un physicien italien, le R. P. Grimaldi, Jésuite, avait établi que, dans certaines circonstances, deux minces faisceaux de lumière, agissant chacun séparément, produisent sur un

mur blanc une tache lumineuse, tandis que, si on les fait agir à la fois, ils s'éteignent en partie l'un l'autre et produisent une tache noire. C'était là un fait d'une signification fondamentale, mais il ne fallait rien moins que les découvertes de Young pour lui donner sa portée. »

Tyndall, *La lumière,* traduction Moigno. Paris, Gauthier-Villars 1875, p. 61.

« Grimaldi, à qui l'on a souvent attribué la première observation des interférences, recevait la lumière solaire sur deux trous très-étroits, percés dans le volet même de sa chambre obscure. Les deux cônes transmis étaient légèrement colorés sur les bords par la diffraction, et, lorsque ces bords venaient à empiéter l'un sur l'autre, il en résultait des effets qui ont paru indiquer à Grimaldi que, dans certains cas, la lumière en s'ajoutant à de la lumière produisait de l'obscurité. « Lumen aliquando per sui communicationem reddit obscuriorem superficiem corporis aliunde ac prius illustratam. » (Physico mathesis de lumine, prop. XXII.)

Verdet, E. *Œuvres,* t. 1. *Mémoires*, p. 323. Paris, Masson, 1872.

Guldin, Paul.

Guldin, renouvelant une découverte de Pappus restée inaperçue, imagina de faire usage du centre de gravité dans la détermination des dimensions des figures. « Nous devons placer, écrit M. Chasles, entre les découvertes de Kepler et de Cavalleri, la fameuse règle de Guldin, qui remonte,

comme nous avons dit, à Pappus; mais qui était inaperçue lorsque Guldin la découvrit à son tour, et s'en servit pour résoudre des problèmes difficiles et rebelles aux autres procédés. Mais cette méthode n'était point destinée comme celles de Kepler et de Cavalleri à reculer les bornes de la géométrie.»

Chasles, *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, 1e éd. p. 57.

Hell, Maximilien.

Le P. Hell fut chargé pendant trente-six ans de la direction de l'observatoire de l'université, à Vienne. La plus importante de ses observations est celle du passage de Vénus en 1769.

« Maximilien Hell était né le 15 mars 1720, à Schemnitz, en Hongrie; il était entré de bonne heure chez les Jésuites qui, en Allemagne, ainsi que dans les autres parties du monde, étaient le séminaire des sciences et des lettres. Il professa bientôt les mathématiques à Clausenbourg, en Transylvanie; il fut appelé à Vienne, où il occupa pendant trente-six ans le grand observatoire de l'université, disposé pour lui en 1756. Dès 1757, il publia des Éphémérides qui parurent chaque année sans interruption et dont tous les volumes, à compter de 1758, contiennent des observations et des calculs faits par lui, en sorte qu'on peut compter trente-sept volumes de ses ouvrages indépendamment de plusieurs autres. La plus importante de ses observations est celle qu'il alla faire en 1769, pour le passage de Vénus sur le soleil, au cap Wardhus, extré-

mité la plus septentrionale de notre continent. Il fut invité par le comte de Bachoff, envoyé de Danemark à Vienne, à accepter une commission pour le Nord et il partit dès le 28 avril 1768; il ne fut de retour à Vienne que le 12 août 1770. Il faudrait avoir hiverné à 70°23' de latitude, pour savoir combien de souffrances entraîne un semblable voyage. On jugera de la multitude d'observations qui furent le fruit de cette expédition, lorsqu'on verra dans le Journal des Savants de 1771, p. 499, que le Père annonçait sur ce voyage, trois volumes in-folio. Dans ces régions boréales si peu fréquentées et si peu connues, tout est intéressant, et le P. Hell avait tout étudié : la géographie, l'histoire, le langage, les arts, la religion, la physique, l'aimant, l'histoire naturelle, les marées, les vents, les météores, la chaleur et le froid, le baromètre, la hauteur des montagnes et la pente des fleuves, tout avait exercé l'attention de cet habile observateur, et il annonçait des découvertes ou du moins des choses toutes neuves sur chacun de ces objets. Il avait vu des rapports entre la langue des Lapons et celles de la Hongrie et de la Chine; il assurait avoir trouvé une loi dans les variations du baromètre, etc. L'observation du P. Hell réussit complétement (1); elle fut annoncée par le canon du

(1) Les Jésuites eurent une part active dans l'observation de ce passage de Vénus. Voici ceux dont le P. Hell nous a conservé les observations : à Vienne, les PP. Liesganig, Steinkelner, Mastalier, Richtenburg; — à Madrid, le P. Rieger; — à Florence, le P. Ximenez; — à Ingolstadt, le P. Kratz; — à Wurtzbourg, le P. Huberti; — à Schwesingen, le P. Mayer; — à Dillingen, le P Hauser; — à Laybach, le P. Schöttl; — à Tyrnaw, le P. Weiss.

château, comme un événement important; et elle s'est trouvée, en effet, une des cinq observations complètes, faites à de grandes distances, et où l'éloignement de Vénus, changeant le plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du soleil et de toutes les planètes à la terre; époque remarquable dans l'histoire de l'astronomie, à laquelle se trouvera lié à juste titre le nom du P. Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible que ceux de la mer du Sud, de la Californie et de la baie d'Hudson, entrepris à l'occasion de ce célèbre passage de Vénus sous le soleil. »

de la Lande, *Bibliogr. astr.*, p. 723.

Liesganig, Joseph.

« On doit au P. Liesganig, Jésuite, la mesure de deux degrés du méridien, l'un en Hongrie, sous la latitude moyenne de 45°57' de 56881 toises; l'autre en Autriche sous celle 48°43' de 57,086 toises. »

Montucla, t. 4, p. 173.

Line, François.

« Line écrivit sur la théorie de la lumière et des couleurs de Newton et l'illustre mathématicien anglais ne dédaigna pas de lui répondre. »

Quetelet, *Hist. des mathém. chez les Belges*, p. 233.

Maire, Christophe. V. Boscovich.

Malapert, Charles.

« Delambre entre dans quelques détails au sujet de l'astronomie de Malapert et s'arrête particulièrement à une méthode que propose l'auteur, pour trouver l'angle de l'écliptique avec le méridien. C'est une méthode graphique que Delambre dit n'avoir vue nulle part. Il la trouve assez simple et en donne un développement mathématique. »

Quetelet, *Hist. des mathém. chez les Belges*, p. 200.

Mayer, Christian.

« Le citoyen de la Lande était sur le point d'aller à St-Pétersbourg, pour y observer le passage de Vénus du 3 juin 1769, lorsque, ayant appris que l'électeur palatin voulait bien contribuer à ces observations en laissant voyager le P. Christian Mayer, il se reposa sur lui de cette commission. Mayer alla à St-Pétersbourg où il fit l'observation avec Albert Euler, Lexell, Stahl et Kotelnikow qui y étaient déjà. »

Montucla, t. 4, p. 110.

Pardies, Gaston-Ignace.

Pardies précéda Huyghens dans la théorie des ondulations. « Le seul auteur qu'on puisse, avec quelque apparence de raison, mentionner comme un devancier de Huyghens, dit E. Verdet, est le Jésuite Pardies, connu dans l'histoire de la philosophie par son Discours sur la

connaissance des bêtes, où il réfute le système cartésien. Le P. Pardies n'a rien publié par lui-même sur la théorie de la lumière, mais ses idées ont été reproduites dans un ouvrage publié par un autre Jésuite, le P. Ango (*L'Optique divisé en trois livres*, etc. Paris 1682). Huyghens reconnaît d'ailleurs lui-même avoir eu entre les mains les manuscrits du P. Pardies, et le cite comme « un de ceux qui ont commencé à considérer les ondes de lumière. » (*Traité de la lumière*, p. 18.) Il est donc incontestable que le P. Pardies a précédé Huyghens dans la théorie des ondulations, et peut-être même a-t-il été plus loin que nous ne pouvons le savoir. On trouve dans l'Optique du P. Ango une notion parfaitement nette du mouvement vibratoire qui constitue la lumière. Il compare ce mouvement à celui d'un pendule écarté de sa position d'équilibre, ou encore à celui des ondes qui se produisent sur la surface d'une eau tranquille quand on y jette une pierre. Il dit expressément que la propagation de la lumière se fait par des ondulations successives de l'éther, comme celle du son par les ondulations de l'air.

Bien que ce qu'on lit dans cet auteur soit insuffisant pour constituer une théorie complète, on y trouve cependant une remarque (*Optique*, p. 61) dont la vérité subsiste encore aujourd'hui tout entière, et qui est d'une grande importance pour la théorie des ondulations. Cette remarque est relative à la réfraction de la lumière et permet d'arriver d'une manière très-simple à la loi de Descartes. »

Verdet, *Œuvres*, t. 5, *Leçons d'optique physique*, t. 1, p. 29.

Petau, Denis.

« Le Jésuite Denis Petau a été le plus habile chronologiste qu'il y ait eu, et le plus grand calculateur en matière d'astronomie ancienne. »

de la Lande, *Astronomie,* 3e éd. 1792, t. p. 163.

Riccati, Vincent.

Le P. Riccati, fils du comte Jacques Riccati, l'un des premiers mathématiciens de l'Italie, enseigna lui-même à Bologne les hautes mathématiques pendant trente-cinq ans, avec une réputation toujours croissante et qui attirait à ses leçons un concours nombreux d'auditeurs.

« Il fut en même temps chargé de surveiller le cours des fleuves dans le Bolonais et dans les États vénitiens, et fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta des travaux qui prévinrent le retour des débordements. Les Bolonais voulurent perpétuer le souvenir des services du P. Riccati par une médaille d'argent; mais le Sénat de Venise en fit frapper une d'or, d'un grand prix, qui lui fut offerte en 1774.

Weiss, dans la *Biogr. univers.* art. Riccati.

Riccioli, Jean-Baptiste.

Riccioli nous a laissé dans son Almageste, dans son Astronomie et dans sa Géographie réformées, un exposé très-complet de l'état de l'astronomie à son époque; mal-

heureusement ces ouvrages ne renferment rien sur les instruments. « Nous citerons souvent, dit de la Lande, son Almageste, son Astronomie réformée et sa Géographie réformée, qui sont les ouvrages les plus utiles aux astronomes, non-seulement comme de vastes collections, mais comme des traités complets pour leur temps. »

de la Lande, *Astronomie,* 3e éd. 1792, t. 1, p. 165.

« L'astronomie est peut-être la seule science de laquelle nous n'ayons point eu de traité complet depuis l'Almageste de Riccioli, publié en 1651, qui même ne contenait rien du tout sur la partie organique ou sur les instruments. »

de la Lande, *ibid.* préface, p. 1.

Ce fut Riccioli qui découvrit avec Hévélius la libration en longitude de la lune. — « Les deux premières librations (la libration diurne et la libration en latitude) furent reconnues par Galilée; la troisième (la libration en longitude) par Hévélius et Riccioli; la quatrième (celle qui provient de l'attraction de la terre sur le sphéroïde lunaire) a été surtout discutée par M. de la Grange. »

de la Lande, *ibid.* t. 3, p. 311. V. aussi Delambre, *Hist. de l'Astronomie mod.* t. 2, p. 283.

« Il observa les taches de la lune et en décrivit jusqu'à 600. Largien n'en avait compté que 270 et Hévélius 550. »

Delambre, *ibid.*

Grégoire de Saint-Vincent.

Voici ce qu'écrit sur Grégoire de St-Vincent, M. Chasles, dans son Histoire des méthodes en géométrie : « Revenons à cette partie de la science où nous avons déjà eu à citer comme inventeurs Kepler, Guldin, Cavalleri, Fermat, Roberval, Pascal. A la suite de ces hommes de génie et sur le même rang, nous trouvons Grégoire de St-Vincent. Ce géomètre, l'un des plus profondément versés dans la géométrie ancienne, applique comme Cavalleri et Roberval, mais d'une manière qui lui était propre, les méthodes d'Archimède pour les quadratures des espaces curvilignes. Sa méthode intitulée : « Ductus plani in planum, » perfectionnement, comme celle de Cavalleri et de Roberval, de la méthode d'exhaustion, était rigoureuse comme celle-ci et d'un usage plus facile que les autres. La disposition différente des polygones inscrits et circonscrits aux courbes lui donnait une plus grande portée, dont Grégoire de St-Vincent sut tirer un parti considérable. Cette différence entre la méthode d'Archimède et celle de Grégoire de St-Vincent eut un autre avantage très-grand; car on peut regarder avec raison que le petit triangle différentiel, qui apparaît dans les figures de Grégoire de St-Vincent entre la courbe et deux côtés consécutifs de l'un des deux polygones à échelles (inscrits ou circonscrits), a conduit Barrow, Leibnitz et Newton au calcul infinitésimal. C'est ainsi que dans les sciences toutes les vérités s'enchaînent et s'étendent, et que les plus grandes découvertes, loin d'être inspirées par révélation, ont été préparées de longue main. — Grégoire de St-Vincent dont

le mérite n'a pas été apprécié, malgré le jugement porté par Huyghens et par Leibnitz, enrichit aussi la géométrie de découvertes innombrables sur les sections coniques. C'est à lui qu'on doit la propriété remarquable des espaces hyperboliques entre les asymptotes, qui sont les logarithmes des abscisses.

» Parmi ses nombreuses manières d'engendrer les coniques sur le plan, l'une par l'autre, nous devons citer deux procédés qui, depuis, sont devenus d'un usage fréquent dans les arts, et qui sont le point de départ d'une série de méthodes pour la transformation des figures, qui forment une des doctrines les plus importantes de la géométrie récente. Le premier, qui avait déjà été employé par Stévin et Mydorge, consiste à faire croître dans un rapport constant les ordonnées d'une courbe ; et le second, à faire tourner ces ordonnées autour de leur pied d'une même quantité angulaire, de sorte qu'elles restent parallèles entre elles.

» Grégoire de St-Vincent transformait le cercle en ellipse, par chacun de ces deux procédés, ou par tous les deux combinés de différentes manières.... Grégoire de St-Vincent fit sur la symbolisation de la spirale et de la parabole, objet dont s'était occupé de son côté Cavalleri, un traité profond, qui contient des rapprochements étonnants entre ces deux courbes, dont les nombreuses propriétés se correspondent. »

M. Chasles, *Aperçu hist. sur l'orig. et le développem. des méthodes en géométrie,* 1e éd. p. 90 et suiv.

Voici le jugement de Leibnitz, dont il est parlé dans

cette note : Majora (nempe Galileanis et Cavallerianis) subsidia attulerunt triumviri celebres, Cartesius ostensa ratione lineas geometriæ communis exprimendi per æquationes, Fermatius inventa methodo de maximis et de minimis, ac Gregorius a Sancto Vincentio multis præclaris inventis *(Acta Erudit. 1686 et Œuvres, t. 3, p. 192). Quinze ans après Leibnitz écrivait encore :* Etsi Gregorius a Sancto Vincentio quadraturam circuli et hyperbolæ non absolverit, egregia tamen multa dedit. *Œuvres, t. 6, p. 189. — Montucla s'exprime ainsi dans son Histoire des Mathématiques :* L'ouvrage de Grégoire de Saint-Vincent est un vrai trésor, une mine riche de vérités géométriques et de découvertes importantes et curieuses. V. Quetelet, *Revue mathématique et physique,* t. 1, p. 162.

Schaal, Jean Adam.

Aidé de son collègue, J. Rho, le P. Schaal écrivit en langue chinoise plus de 150 volumes sur l'Astronomie et les Mathématiques.

V. Poggendorf, *Bibliog. scientif.* art. Schall.

Scheiner, Christophe.

Scheiner partage avec Galilée et Fabricius la gloire d'avoir attaché son nom à la découverte des taches du soleil. « La zone dont le noyau des grandes taches paraît toujours entouré, cette zone, notablement plus lumineuse que le noyau, notablement moins brillante que le reste du soleil, qu'on appelle la pénombre, a été découverte

par Scheiner. C'est aussi au Jésuite d'Ingolstadt qu'on doit d'avoir remarqué que le soleil est couvert d'un pole à l'autre, soit de points lumineux et obscurs très petits, soit de rides vives et sombres extrêmement déliées, entre croisées sous toutes sortes de directions ; ces taches qu'il nomma des lucules font que la surface de l'astre parait pointillée. Les observations du P. Jésuite, longtemps suivies avec le plus grand soin, montrèrent que les taches proprement dites ne se forment que dans une zône étroite au nord et au midi de l'équateur solaire. Cette zône, Scheiner l'appelle la zône royale. Les tâches noires sont parfaitement terminées ; cette observation de Scheiner n'a pas été contredite.

Arago, *Astronomie popul.* t. 2, p. 110.

L'observation des taches a conduit à la connaissance du mouvement de rotation du soleil. C'est la découverte de Fabricius. Il restait à déterminer, avec exactitude, la durée de cette rotation et la position de l'axe autour duquel elle s'opère. Ces deux problèmes, ce n'est pas Galilée qui les a résolus.... Les dialogues ne parurent qu'en 1632, deux ans après la publication de l'ouvrage de Scheiner, de cette volumineuse Rosa Ursina (juin 1630) où le temps de la rotation apparente est indiqué entre 26 et 27 jours (les astronomes modernes ont trouvé 27 j, 5); où le pole de rotation du soleil est placé à environ 7° du pole de l'écliptique (on adopte aujourd'hui 7°, 9); où l'indication de l'époque de l'année, dans laquelle les pôles de rotation sont sur les bords du disque, conduit à la position des nœuds de l'équateur solaire.

Arago, *ibid.*, p. 113, 114.

De la Lande a écrit sur le P. Scheiner ces mémorables paroles : « Quoiqu'il en puisse être de celui à qui le hasard a fait voir les tâches pour la première fois, il est sûr que personne ne les observa si bien et n'en donna la théorie astronomique d'une manière aussi complète que Scheiner. »

(*Astron.* t. III, n° 3227).

Hévélius cite Scheiner avec les plus grands éloges : « Incomparabilis et omnigenæ eruditionis virum.... ut in hac materia omnibus palmàm quasi praeripuisse dici possit. »

(*Selenographia,* p. 82).

Le mouvement propre des taches solaires, si bien étudié, il y a quelques années par M. Carrington, fut remarqué par Scheiner. — « Il est bon de s'arrêter ici un instant pour montrer avec quelle netteté et quelle finesse les hommes de cette époque raisonnaient, lorsqu'ils trouvaient dans l'observation des bases suffisantes. Galilée, qui n'a pas suivi longtemps — et pour cause — ces phénomènes si intéressants par leur nouveauté, croyait que les taches étaient animées toutes du même mouvement angulaire; il en concluait naturellement que ces taches sont placées à la superficie même du soleil. Scheiner au contraire, soutenait que les taches n'ont pas toutes le même mouvement et que, par suite, elles ne sont pas adhérentes au soleil lui-même. »

Faye, *Annuaire du bureau des Longitudes,* 1873 p. 452.

« Ce qui frappa le plus Laugier dans le cours de ses recherches délicates, ce fut la mise en évidence d'un fait

déjà entrevu par Scheiner, mais négligé ou plutôt complètement oublié depuis plus de deux siècles. Les taches n'ont pas la même vitesse; chaque tache suivant sa position donne une rotation différente; elles ont aussi d'autres mouvements propres qui les font s'écarter ou se rapprocher l'une de l'autre. » Faye, *ibid.* p. 477.

Scheiner est aussi l'inventeur du Pantographe.

Ximenès, Léonard.

Géomètre, astronome, hydrographe distingué, le P. Ximenès, par l'étendue de ses connaissances et un dévouement sans bornes, rendit les plus grands services à son pays et à la science.

« Il n'est pas en Italie un seul État qui n'ait eu recours aux lumières du P. Ximenez et qui n'ait pu s'applaudir d'avoir suivi ses conseils. Il fut consulté par la cour de Rome, sur les moyens de désécher les marais Pontins, et de régulariser le cours des fleuves dans le Bolonais; par les Vénitiens, au sujet des dégats causés par la Brenta; par les Lucquois, sur le lac Sextus ou Bientina, par les Génois, sur des aqueducs à construire, des routes à percer et d'autres objets importants. Mais les travaux qu'il a fait exécuter en Toscane suffisent pour lui assurer une réputation immortelle.... Quoique occupé presque sans relache par les travaux dont on vient de parler, le P. Ximenès trouva cependant le loisir de faire une foule d'observations astronomiques importantes, et de publier un grand nombre d'écrits très estimés. Il était fréquem-

ment consulté par les savants ainsi que par les Académies qui s'étaient empressées de se l'associer... Il consacra les traitements qu'il recevait de ses divers emplois et les revenus de son patrimoine, à décorer la ville de Florence d'un des plus beaux monuments qu'elle possède pour les sciences : l'observatoire de San Giovannino.

Weiss dans la *Biogr. univers.* Art. Ximenès.

Zucchi, Nicolas.

Zucchi observa le premier les bandes de Jupiter. « Riccioli rapporte que les premières observations des bandes de Jupiter ont été faites à Rome par le P. Zucchi, le 17 mai 1630. Il cite aussi les Pères Zuppi et Bartoli, Jésuites, et Fontana comme ayant aperçu les mêmes bandes en 1633.

Arago, *Astronomie popul.* t. IV, p. 334.

III.

TABLEAU DES OBSERVATOIRES

FONDÉS OU DIRIGÉS PAR LES JÉSUITES

AU MOMENT DE LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE,

d'après de la Lalande (*Astronomie*, 3e édit. 1792)
et Montucla (*Hist. des Mathémat.*).

PÉKIN. Il y avait à Pékin, depuis trois siècles, un observatoire impérial bâti sur les murs de la ville tartare, qu'il surpassait de 12 pieds; mais le P. Verbiest, en 1669, ayant été fait président du Tribunal des mathématiques, obtint de l'empereur Kang-Hi de faire construire de nouveaux instruments. On en peut voir le catalogue dans les mémoires du P. Le Comte (t. 1, p. 99), dans l'ouvrage du P. Verbiest qui a pour titre : Astronomia Europæa sub imperatore tartarico-sinico Kam-Hi ex umbra in lucem revocata. Dilinga, 1687, in-4o, ou dans la grande description de la Chine que le P. Duhalde a donnée en 1736, en 4 vol. in-f. Vers 1745, on a bâti un observatoire dans la maison

des Missionnaires français, et, en 1778, on y a fait des réparations considérables ; il y a eu aussi des observations faites au Collége des Jésuites portugais, et à la résidence de St-Joseph qui dépend de ce Collége. M. Pingré a donné les positions de ces quatre observatoires dans sa description de Pékin, en 1765. Ces différents observatoires ont procuré beaucoup d'observations. Le P. Gouye en publia une partie en 1688 et en 1692 ; le P. Noël en 1710 ; le P. Soucier en 1732 ; et le P. Hell en a donné un volume à Vienne en 1768, qui contient les observations faites depuis 1717 jusqu'en 1752. On peut voir les résultats de quelques unes dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour 1764. Les PP. Fontanay Ricci, Gaubil, Benoit, Jacques, Collas, Kögler, Slaviseck, Hallerstein, et beaucoup d'autres Jésuites s'y sont distingués, malgré les devoirs d'un genre bien différent auxquels ces missionnaires étaient liés.

— M. le Baron de Hübner, le célèbre auteur de « Sixte-Quint » visita en 1871 les derniers restes de l'observatoire du P. Verbiest ; j'aime à mettre en regard de l'énumération froide de de la Lande les réflections que cette vue inspira au diplomate voyageur :

« Dans la cour, il y deux planisphères supportés par des consoles de bronze, en forme de dragons, magnifiquement ciselés. Sur l'entablement de la tour, également en plein air, on voit plusieurs quadrants et un globe céleste sur lequel est marqué le ciel de Pékin ; le tout en parfait état de conservation. Mon compagnon (M. Fritsche, jeune savant russe, chargé par son gouvernement d'une mission scientifique) m'assure qu'au point de vue scientifique, ces

instruments sont des chefs-d'œuvre. Ils ne le sont pas moins comme œuvre d'art.

Regardez cette muraille massive, cette longue enfilade de bastions crénelés, produits et agents de la force brutale ; à vos pieds, dans la ville, un dédale de huttes surmontées d'une forêt, au dehors le désert, puis des horizons qui fuient et, au dessus, le dome azuré. Partout, un profond silence, interrompu seulement par des sons qui semblent descendre des régions célestes ; ce sont de blanches nuées de pigeons qui, d'une hauteur prodigieuse, font vibrer en passant leurs harpes éoliennes. Tout, dans cette scène, est étrange fantastique ou barbare, excepté ces instruments destinés à mesurer le ciel, abandonnés mais respectés par les hommes et par les éléments, restes éloquents d'une époque déjà lointaine où il semblait possible que des millions d'êtres humains, non par la force, mais par la persuasion, et à la double lumière de la prédication et de la science, fussent gagnés aux bienfaits de la civilisation. »

de Hübner, *Promenade autour du monde*, t. 2, p. 266, 2e édition.

WURTZBOURG. En 1768 on a bâti un observatoire à Wurtzbourg, capitale de la Franconie et résidence du prince de Wurtzbourg, sous la direction du P. Huberti.

A VIENNE, l'observatoire de l'Université, occupé par le P. Hell, a été bâti en 1755, aux frais de l'impératrice Marie-Thérèse ; il est rempli des instruments dont Marinoni donna la description (De astronomia specula domestica, et organico apparatu astronomico. Viennæ, 1745, in-folio),

On y voit un quart de cercle mural de 10 pieds, et l'impératrice y a joint plusieurs instruments modernes.

L'observatoire du Collége académique, occupé depuis 1754 par le P. Liesganig, renferme des instruments modernes et faits avec soin; deux quarts de cercle muraux de 9 pieds de rayon, un secteur de 10 pieds, une lunette méridienne de 6 pieds, une pendule de Graham etc. Le secteur a été fait, sous la direction du P. Liesganig, par le Fr. Kamspock, jésuite. C'est le P. Franz, professeur à Vienne, qui forma en 1735 cet observatoire, de même que plusieurs autres établissements utiles. Divers jésuites et même d'autres amateurs ont contribué à la dépense et fait un fonds pour l'entretien de celui qui aide l'observateur.

L'observatoire de l'Université a été décrit par M. Bernouilli (*Lettres sur différents sujets,* 1777, I, 46).

A TYRNAW, près de Presbourg en Hongrie, il y a un observatoire remarquable par le grand nombre d'observations du P. Weiss, qui sont imprimées depuis bien des années.

A BUDE, où l'Université de Tyrnaw a été transférée, l'on a bâti un bel observatoire, en 1780. (*Ephém. de Berlin* 1780; M. Bernouilli, *Nouv. lett.* 3e cahier; *Ephém. de Hell,* 1781). Le P. Weiss y a fait beaucoup d'observations, comme il avait fait à Tirnaw.

A MANHEIM, dans le Palatinat, le prince Charles

Théodore, électeur de Bavière, protecteur auguste des sciences, a fait bâtir vers 1772, un grand observatoire qui a 108 pieds de hauteur, mesure du Rhin; on y voit un mural de 8 pieds de rayon fait par Bird, une excellente lunette méridienne de Ramsden, un Secteur au Zénith fait par Sisson; on attend même un grand équatorial de M. Ramsden. Le P. Christian Mayer y avait fait beaucoup d'observations, comme on le voit dans son ouvrage, De novis in cœlo sidereo phœnomenis, 1779. Il était secondé par le P. Metzger.

Le Prince avait fait bâtir, vers 1762, un observatoire près des jardins de Schwetzingen, à deux lieues de Manheim, où le P. Mayer travailla pendant quelques années; mais il était plus petit que celui de Manheim.

A PRAGUE, le P. Stepling, jésuite a fait bâtir un observatoire à ses frais, secondé par le P. Retz, général de la Compagnie de Jésus. Le P. Stepling a fourni aussi les instruments; deux muraux de 6 pieds faits à Prague, une lunette méridienne de 2 pieds et demi etc...

A GRATZ, capitale de la Styrie, le Collége des Jésuites forma un observatoire dont le P. Tirnberger avait la direction, et le P. Mayr y était à la tête de dix jeunes Jésuites consacrés spécialement aux mathématiques; il a été pendant deux ans dans l'observatoire du P. Liesganig.

A WILNA. Elizabeth d'Oginsky Puzynina de Mscislau, à la sollicitation du P. Zébrowsky, jésuite et professeur de

Wilna, conçut le dessein de contribuer au progrès de l'astronomie en faisant bâtir un observatoire magnifique, et l'exécuta en 1753; il est élevé sur le 3e étage du Collége Académique; il contient deux grandes salles, l'une au dessus de l'autre, et deux tours, une à l'orient, une à l'occident. En 1767, elle joignit à cet établissement un fonds de 6000 ducats ou 66,000 livres de France, dont le revenu sert à l'entretien de l'observateur et à l'acquisition des instruments : on y a mis en conséquence un sextant de 6 pieds, fait par Canivet à Paris; une lunette méridienne de 4 pieds; une lunette parallactique de 4 pieds; un quart de cercle de 2 pieds fait par Ramsden; trois pendules à secondes; une lunette achromatique à grande ouverture de 3 pieds et demi; un héliomètre achromatique; deux lunettes achromatiques de 12 pieds etc. Le roi de Pologne, par des lettres patentes, a donné à cet observatoire le titre d'observatoire royal et celui d'astronome royal au P. Poczobut, jésuite, qui y travaille depuis 1765. Puisse un aussi bel exemple que celui de cette illustre polonaise avoir encore quelques imitateurs.

En 1788, le P. Poczobut a fait faire un autre observatoire plus commode et l'on y a placé un mural de 8 pieds fait par M. Ramsden.

A Bréra. L'observatoire qui est actuellement le plus remarquable et le plus utile de l'Italie, fut construit en 1765 aux dépens du Collége des Jésuites de Bréra, par le zèle du P. Pallavicini, alors recteur, sur les dessins du P. Boscovich qui contribua lui-même à la dépense. Ils firent faire à Paris un quart de cercle mural et un sextant mobile de

6 pieds de rayon, avec une lunette parallactique et des pendules par M. Lepaute... La description de cet observatoire est dans les Ephémérides de Milan pour 1776 et 1780, dans le Journal des Savants, oct. 1776, dans les lettres de M. Bernouilli 1779, III, 135, 162. Le P. la Grange y avait travaillé longtemps.

A FLORENCE, le P. Ximenez avait fait construire un observatoire au Collége des Jésuites, et un quart de cercle mural plus grand qu'aucun de ceux que l'on connaît; et à sa mort il l'a légué au Collége.

A PARME. J'ai vu encore en Italie en 1765 l'observatoire du P. Belgrado, à Parme (V. mon Voyage d'Italie, t. I; et les lettres de M. Bernouilli, III, 183).

A BRESCIA. Le P. Cavalli, jésuite, avait un observatoire à Brescia.

A VENISE. Le P. Panigaï en avait un à Venise.

A ROME, le P. Asclepi avait disposé au Collége romain un emplacement pour son observatoire et nous en avons reçu des observations.

Un autre observatoire a été construit aux frais du Cardinal Zelada dans la partie méridionale du Collége romain; il est très élevé et très complet; on y a mis le quart de cercle de 3 pieds et demi et le grand secteur du P. Boscovich, avec un télescope de Ramsden et un équatorial de Dollond.

A NAPLES. J'ai vu en 1765 de beaux instruments au Collége des Jésuites, de Naples.

À LISBONNE. En Portugal, le roi Jean V, fit élever un observatoire dans son palais à Lisbonne ; il fit construire à Paris, en 1728, un mural de 2 pieds et demi de rayon et un sextant de trois pieds ; le P. Carboni et le P. Copane, jésuites, y firent diverses observations.

Les Jésuites firent aussi élever un observatoire dans leur Collége de St-Antoine (Philos. Trans. 1727, nº 400).

A COIMBRE, il y a aussi un observatoire occupé par le P. Monteiro.

A MARSEILLE. Le P. Pezenas avait rendu célèbre l'observatoire de Marseille.

A LYON l'observatoire du Collége fut bâti par le P. de Saint-Bonnet, vers 1684. Il est très élevé et très beau (M. Bernouilli, II, 51 et 246). Les PP. Béraud et Lefèvre y travaillèrent avec le P. Bonnet.

A AVIGNON. Le P. Bonfa fut probablement le fondateur de l'observatoire, vers 1683. Le P. Pezenas et le P. Morand l'ont occupé (M. Bernouilli, II, 59, 248).

A INGOLSTADT, le P. Grammatici dirigea l'observatoire pendant plusieurs années et eut pour successeurs le P. Schreïer et le P. Césaire Amman. (Bibl. Astronom. p. 376).

A BRESLAU, l'observatoire était occupé par le P. Kochanski (Bibl. Astron. p. 287).

A SIENNE par le P. Troïli (Bibl. Astr. p. 53).

N. B. L'observatoire de Ste-Croix à Marseille avait été

fondé par le R. P. Lavat, auteur de nombreux Mémoires sur la réfraction, et fut dirigé ensuite par les PP. de Chazelles et Pézenas. C'est sous le P. Pézenas que cet établissement devint l'observatoire royal de la marine (1749).

— D'après un travail récent de MM. C. André et G. Rayet, astronomes adjoints de l'observatoire de Paris. (Les observatoires en Europe et en Amérique etc. Paris, Gauthier Villars, 1874) le nombre des observatoires établis dans le monde entier s'élevait, vers la fin du siècle dernier, à cent trente. Sur ces cent trente observatoires, trente deux avaient donc été fondés ou du moins se trouvaient dirigés par des Jésuites.

IV.

PUBLICATIONS DES ASTRONOMES JÉSUITES

DE 1747 A 1773.

Voici maintenant — et c'est par là que je termine — un extrait de la Bibliographie astronomique de de la Lande. Il contient par ordre de publication les travaux mis au jour par quelques uns de ces Jésuites dont j'ai cité les noms; il permettra de juger de leur activité scientifique pendant les vingt-cinq années qui ont précédé la dissolution de la Compagnie (1773).

1747. *Romæ et Lucæ,* in-4°, 2 vol. Scientia eclipsium ex imperio et commercio sinarum illustrata, complectens constructiones astronomicas P. Jac. Phil. Simonelli, observationes sinicas P. Ignatii Kögler et investigationes ecclipsium P. Melchioris a Briga.

1748. *Neapoli,* in-folio. Parthenopea specula auctore P. Gianpramo, Soc. Jesu.

1749. *Romæ,* in-4°. De determinanda orbita planetæ ope catoptricæ ex datis vi, celeritate et directione

motus in dato puncto, exercitatio habita in Collegio romano. P. Boscovich.

1749. *Romæ,* in-4°. Dissertatio de lumine. P. Boscovich. — 2 parties de 44 et de 58 pages.

1750. *Romæ,* in-folio. De obelisco Cæsaris Augusti, Commentarius, auctore A. M. Bandini.— Il y a dans cet ouvrage une grande lettre du P. Boscovich.

1751. *Regiomonti* (Königsberg), in-4°. Gnomomica facilitata, seu methodus arithmetica delineandi horologia regularia et irregularia, per tabulas recte calculatas. (Tulawski, Soc. Jesu).

1751. *Firenze* (Florence), in-8°. Notitia de' tempi... per l'anno 1752, al meridiano fiorentino.

Cet almanach, que je crois du P. Ximénès, célèbre astronome, n'a eu lieu que pendant quelques années.

L'auteur est mort en 1786. Voyez son éloge dans le 5e volume des *Mémoires de la Société italienne.*

1752. *Paris,* in-12. Traité sur les aimants artificiels, traduit de l'anglais par le P. Rivoire, jésuite.

1753. *Romæ,* in-4°. De lunæ atmosphæra. (P. Boscovich).

Les exercices publics qui avaient lieu tous les ans au Collége romain permettaient au P. Boscovich d'y introduire la lecture de dissertations, parfois très importantes. Avant celles que j'ai indiquées jusqu'ici, il avait publié celles qui vont suivre :

1. De Maculis solaribus Romæ, in-4°, 1736. — C'est dans cette dissertation qu'il donne, pour la première fois, la solution géométrique du problème astronomique de l'équateur d'une planète déterminé par trois observations d'une tache.

2. De Mercurii novissimo infra solem transitu. Boscovich, Romæ, in-4o, 1737

3. De Novo telescopii usu ad objecta cœlestia determinanda, Boscovich, Romæ, in-4o, 1739.

4. De Veterum Argumentis pro telluris sphericitate, Boscovich, Romæ, in-4o, 1739.

5. De Telluris figura. Boscovich, Romæ, in-4o, 1739.

6. De inæqualitate gravium in diversis terræ locis. Boscovich, Romæ, in-4o, 1741.

7. De annuis fixarum aberrationibus. Romæ, in-4o, 1742.

8. De observationibus astronomicis et quo pertingat earumdem certitudo. Boscovich, Romæ, in-4o, 1742.

9. Disquisitio in universam Astronomiam. Boscovich, Romæ, in-4o, 1742.

10. De Motu corporis attracti in centrum immobile. Boscovich, Romæ, in-4o, 1743.

11. Nova Methodus adhibendi phasium observationes in eclipsis lunaribus. Boscovich, Romæ, in-4o, 1744.

12. De Cometis. Boscovich, Romæ, in-4o, 1746.

13. De Æstu Maris. Boscovich, Romæ, in-4o, 1746.

1753. *Romæ,* in-8o. Osservazioni del' ultimo passagio di Mercurio sotto il Sole, seguito abdi maggio 1753, fatte Romæ e raccolte dal P. R. C. Boscovich.

Ce mémoire se trouve dans le *Giornale de' litterati, appresso i fratelli Pagliarini.*

1753. *Firenze,* in-12. Noticia de' tempi (P. Ximénès).

On y trouve des observations et des tables comme dans la *Connaissance des temps* qui se publie à Paris ; mais l'Éphéméride de Florence est beaucoup moins étendue.

1755. *Romæ*, in-4°. De litteraria expeditione per Pontificiam ditionem, ad dimetiendos duos meridiani gradus ; à PP. Maire et Boscovich.

Cet ouvrage contient toutes les opérations de la mesure du degré en Italie, et des recherches de théorie sur la figure de la terre. Il a été traduit en français et imprimé à Paris en 1770.

1755. *Romæ*, in-8°. Philosophia recentior, a Benedicto Stay... Cum adnotationibus P. Rogerii Josephi Boscovich ; tomus I.

Ce poème était digne des notes ou plutôt des dissertations savantes et curieuses que le P. Boscovich a jointes aux vers charmants de son ami. Le 2e vol. a paru en 1760.

1755. *Romæ*, in-4°. De lentibus et telescopiis dioptricis dissertatio, auctore P. R. Boscovich, Societatis Jesu, publico matheseos professore in Collegio Romano. — 58 pages.

1755. *Avignon*, in-4°. Mémoires de mathématiques et de physique, rédigés à l'observatoire de Marseille ; année 1755. Première partie.

On y trouve un grand traité des instruments propres à observer en mer, et de l'héliomètre appliqué aux télescopes, par le P. Pézenas, Jésuite, directeur de l'observatoire de Marseille.

Lalande ajoute ce qui suit : *Avignon*, in-8°.

Histoire critique de la découverte des longitudes, par l'auteur de l'Astronomie des marins (Pézenas), 164 pages. On y trouve aussi beaucoup de problèmes à l'usage des marins, et d'exemples pour la méthode des longitudes.

C'est ici le dernier ouvrage d'Esprit Pézenas, né à Avignon le 28 novembre 1692, mort dans la même ville le 4 février 1776, à l'âge de 83 ans. Il s'était distingué par plusieurs observations et par de bons ouvrages, tels que son Traité du Jaugeage en 1742 et 1749, les Mémoires rédigés à l'observatoire de Marseille en 1755 et 1756, l'Astronomie des marins en 1766, etc. C'est à lui que l'on doit une des deux traductions de l'optique de Smith, 1767, celle de Desaguliers, et l'édition des grandes tables de logarithmes de Gardiner, imprimée à Avignon en 1770, et préférable à plusieurs égards à celle que Gardiner avait donnée à Londres en 1742. Il rétablit l'observatoire de Marseille et le rendit utile. *Voyez* la notice de ses ouvrages dans le *Journal des Savants*, 1779, page 569. Ses observations de 1729 et années suivantes sont au dépôt de la marine à Paris.

1755. *Florentiæ*, in-4°. Dissertatio de maris æstu, ac præsertim de viribus lunæ solisque mare moventibus, auctore Leone Ximénès, 58 pages.

1756. *Romæ*, in-8°. De inæqualitatibus quas Saturnus et Jupiter sibi mutuo videntur inducere, auctore P. Rog. Jos. Boscovich.

1756. *Avignon*, in-4°. Mémoires rédigés à l'observatoire de Marseille, année 1756.

Ce second volume a été le dernier. On y trouve... des réflexions sur diverses manières d'observer les passages du soleil par les points équinoxiaux et solsticiaux, que je crois du P. Pézénas; des observations du P. La Grange, Jésuite, qui fut appelé à Milan, en 1763, et y resta jusqu'en 1777. Il se retira à Mâcon, sa patrie, où il mourut le 25 août 1783.

1756. *Viennæ,* in 8o. Ephemerides astronomicæ anni 1757, ad meridianum Vindobonensem jussu Augustorum calculis definitæ, a Maximiliano Hell, e Soc. Jesu, cæsareo-regio astronomo, et mechanices experimentalis professore publico et ordinario.

Ces Ephémérides ont paru chaque année; elles forment un recueil précieux pour l'astronomie. Dans le second volume, qui est celui de l'année 1758, on trouve un recueil d'observations astronomiques faites en 1757. Le P. Hell a ajouté successivement beaucoup de dissertations et de tables astronomiques. MM. Triesnecker (ex-Jésuite), et Burg continuèrent avec encore plus de plus succès, comme on le verra dans la suite de cette bibliographie.

Le P. Hell est mort le 14 août 1792. Voyez l'*Histoire de l'Astronomie.*

1757. *Firenze,* in-4o. Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino, di Leon Ximénès.

Ce grand ouvrage contient l'histoire et la description de la plus grande méridienne qu'il y ait jamais eu. (Ast. art. 2285).

1757. *Viennæ,* in-4o. Clarissimi viri D. de La Caille Lectiones astronomiæ, traductæ à C. S. e S. J. (Charles Scherfer, Jésuite).

L'auteur avait aussi traduit l'optique, et le P. Boscovich y ajouta un mémoire.

Ch. Scherfer, né à Gmunden (Autriche), le 3 novembre 1716, est mort le 25 juillet 1783.

1758. *Viennæ*. in-4o. Philosophiæ naturalis theoria redacta ad unicam legem virium in natura existentium, a P. R.-J. Boscovich, Soc. Jesu.

La 2e édition a paru à Venise, en 1762; la 3e à Vienne, en 1764. On avait commencé de traduire ce livre en 1779, à Paris. L'auteur pense que l'attraction se change en répulsion à une certaine proximité. Il y a de belles idées dans cet ouvrage.

1759. *Tyrnaviæ* (Tyrnau), in-4o. Observationes astronomicæ anni 1758, in observatorio collegii academici Societatis Jesu Tyrnaviæ in Hungaria habitæ.

Ces observations du P. *Weiss* ont été continuées chaque année et imprimées depuis 1756 jusqu'en 1771. L'auteur naquit à Tyrnau, en 1717 le 16 mars; il se fit Jésuite en 1733; il fut fait professeur de mathématiques en 1753. Le P. Keri ayant fait faire un observatoire à Tyrnau, le P. Weiss commença, en 1756, un cours d'observations qui n'a point été interrompu. L'université ayant été transférée en 1777 à Bude, le P. Weiss y a pris la direction de l'observatoire, et y a continué longtemps ses utiles observations.

1760. *Paris*, in-12. Amusements physiques sur le système newtonien.

Cet ouvrage, sous le nom du P. d'Hautecourt, est du P. Desmarais, Jésuite, qui n'y entendait rien.

1760. *Londini*, in-4°. De solis ac lunæ defectibus libri quinque P. Rogerii Josephi Boscovich, Soc. Jesu, ad regiam Societatem Londinensem.

Réimprimé à Venise, en 1761, in-8°. On trouve dans ce poème ingénieux l'abrégé de l'astronomie, la théorie de la lumière et une partie de la physique en très-beaux vers latins; on l'a imprimé à Paris, en 1779, avec sa traduction par M. Barruel, et des augmentations de l'auteur.

1760. *Bordeaux*, in-4°. Dissertation sur la question : La lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale? par le P. Béraud, Jésuite, à Lyon.

1761. *Vindobonæ*, in-4°. Maclaurini expositio philosophiæ neutonianæ in latinum conversa a G. Falck, Soc. Jesu.

1761. *Tyrnaviæ*, in-4°. Observationes astronomicæ anni 1758, in observatorio collegii academici Soc. Jesu, Tyrnaviæ in Hungaria habitæ, a R. P. Francisco Weiss, e Soc. Jesu.

1761. *Firenze*, in-4°. Leon Ximénès osservazione di passagio di Venere, 8 pages.

M. Bernouilli cite une dissertation sur le passage de 1761 faite par le P. Steppling, Jésuite, qui avait rétabli l'astronomie à Prague, et avait meublé l'observatoire bâti auparavant par le P. Retz. Le P. Steppling est mort en 1778. Bernouilli, *Nouvelles littéraires*, 6e cahier, page 65. — Wydra, *Hist. math. in Boh. et Mor.*, page 83. Il y est aussi parlé du P. Sonner qui aidait le P. Steppling dans les observations, et qui est mort en 1776.

1762. *Viennæ*, in-4o. De emendatione telescopiorum dioptricorum recens a Dollondo inventa, a P. Scherfer.

1762. *Vindobonæ*, in-8o. Maximiliani Hell observatio transitus Veneris, adjectis observationibus a variis, etc.

1763. *Manhemii*, in-4o. Basis Palatina anno 1762 bis dimensa, hoc anno 1763 novis mensuris aucta et confirmata, a Christiano Mayer.

Le P. Christian Mayer, Jésuite de Manheim, né le 20 août 1719, mourut le 16 avril 1783. Voyez les *Nouvelles de la république des lettres*, de la Blancherie, 18 juin 1783, et les *Mémoires de l'Académie de Manheim*, 1789, tome VI.

1763. *Viennæ*, in 4o. *Hell.* Ephemerides anni 1764.

On y trouve les Tables du Soleil de La Caille, et de la Lune de Meyer, que j'avais mises dans la *Connaissance des temps* de 1761. Hell y a ajouté plusieurs autres tables relatives à la Lune.

1764. *Viennæ*, in-4o. Philosophiæ naturalis theoria rédacta ad unicam legem virium in natura existentium, auctore P. Rogerio Boscovich.

1764. *London*, in-4o. Philosophical Transactions. — On y trouve des observations du P. Christian Mayer.

1764. *Romæ*, in-4o. De menstrua solis parallaxi Senis observata, exercitatio astronomica habita in Collegio Romano (P. Asclépi).

1764. *Tyrnaviæ*, in-4o. Observationes astronomicæ annis 1763 et 1764, in observatorio Collegii Academici Societatis Jesu Tyrnaviæ in Hungaria habitæ, a Francisco Weiss, Soc. Jesu.

1764. *Lyon*, in-12. Mémoires sur les éclipses annulaires

et principalement sur celle du 2 avril 1764, par l'abbé Béraud.

1764. *Romæ,* in-4°. Solis defectus observatus in Collegio Romano a PP. Societatis Jesu, 8 pages.

Cette observation fut faite principalement par le P. Asclépi.

1764. *Manhemii,* in-4°. Solis et lunæ eclipseos observatio facta Schwetzingæ in specula nova electorali anno 1764, 17 martii et 1 aprilis, a Christiano Mayer.

1764. *Viennæ,* in-8. Hell. Ephemerides anni 1765.

On y trouve un grand nombre d'observations de l'éclipse de 1764; des calculs sur l'effet des différentes lunettes pour les satellites de Jupiter, sur la longitude de Vienne; toutes les tables de Cassini pour les planètes, avec les perturbations qu'Euler, Mayer et moi avions calculées : aussi ce volume a-t-il 515 pages.

1765. *Viennæ,* in-8°. Hell. Ephemerides anni 1766.

On y trouve une dissertation sur le prétendu satellite de Vénus, que l'auteur démontre être une illusion d'optique.

1765. *London,* in-4°. Philosophical Transactions. — Elles renferment des observations du P. Liesganig.

1765. *Romæ,* in-4°. De objectivi micrometri usu in planetarum diametris metiendis, exercitatio optico-astronomica habita in Collegio Romano (P. Asclépi).

On y trouve des observations des diamètres du Soleil, de Vénus et de Mars, en différents temps.

1766. *Manhemii,* in-4°. Altitudo poli speculæ electoralis astronomicæ quæ est Schwetzingæ in arce serenissimi, etc. a P. Christiano Mayer.

C'est un petit observatoire que l'électeur Palatin avait fait bâtir dans un de ses châteaux, et où le P. Mayer observa, en attendant la construction du grand et bel observatoire de Manheim.

1766. *Viennæ*, in-8°. Hell. Ephemerides, anni 1767.

On y trouve l'éloge de Pierre Anich, paysan du Tyrol, que le P. Weinhart. avait aidé et qui avait fait des progrès surprenants dans les arts, la géométrie et l'astronomie. Il mourut en 1766.

1766. *Avignon*, Astronomie des marins. (P. Pézenas).

Cet ouvrage, plus élémentaire et plus étendu que celui de Monpertuis, contient de même des formules analytiques pour résoudre tous les problèmes de la sphère.

1766. *Vienne*. Anfangsgruende der physicalischen Astronomie, von Ludwig Mitterpacher (Soc. Jesu).

1767. *Avignon*, 2 vol. in-4°. Cours complet d'optique de Smith, traduit de l'anglais, par le P. Pézenas, avec des additions sur les nouvelles découvertes. L'édition anglaise était de 1738.

1767. *Ingolstadii*, in-4°. De altitudine poli observatorii Ingolstadiensis dissertatio : accedunt propositiones de invenienda figura telluris.

Ces thèses soutenues par le P. Bullinger sont du P. Amman.

1767. *Avignon*, in-4°. Principes de la montre de M. Harrison avec les planches relatives à la même montre, imprimés à Londres en 1767 par ordre de MM. les Commissaires des Longitudes. — Cette traduction est du P. Pézenas. Il traduisit aussi la réponse de

Harrison aux remarques et objections de Maskelyne.

1767. *Viennæ*, in-8. Hell. Ephemerides anni 1768.

On y trouve beaucoup d'observations de Wargentin, Messier, Pingré, Hell (Jésuite), Gavronsky, Thonhauser (Jésuite), Bugge, des deux Mayer (dont l'un, Christian, était Jésuite), de Rohl, Scheibel, Fixmillner (Bénédictin), Wolff, Barlet (Jésuite), La Grange (Jésuite), Weiss (Jésuite), Sainovits (Jésuite), Tiërnberger (Jésuite), Poczobut (Jésuite), Hoffman. Cela fait voir combien le P. Hell étendait sa correspondance, et combien l'astronomie était déjà cultivée en Allemagne.

1767. *Romæ*, in-4°. Jos. Asclepi, de nova et facili methodo elevandi mercurium in tubis ad altitudinem consueta majorem.

1767. Mesure de la terre du P. Liesganig, en Autriche, et du P. Beccaria, en Piémont; *Journal des Savants*. Ces mesures ont été détaillées ensuite dans deux ouvrages séparés.

Joseph Liesganig naquit, à Gratz en Styrie, le 24 juin 1735. Il était né à Lemberg en Gallicie (Pologne autrichienne), où il était directeur des bâtiments et de la navigation; il est mort en 1799.

Lettre du P. Béraud sur le passage de Vénus qu'il avait observé à Lyon en 1761.

Le P. Béraud, habile professeur d'astronomie, est mort en 1777.

1768. *Viennæ*, in-4°. Observationes astronomicæ, ab anno 1717, ad annum 1752, à PP. Societatis Jesu, Pekini Sinarum tribunalis mathematici præside et man-

darino, collectæ, atque operis editionem ad fidem autographi manuscripti, curante P. Maximiliano Hell.

Les Jésuites auxquels on est redevable de ces observations sont les PP. Pereyra, Kœgler, Hallerstein, Slaviseck, etc. Le P. Hallerstein s'est fait un plaisir d'enrichir sa patrie de ce manuscrit, et il l'a envoyé, en 1754, écrit de sa main, à la bibliothèque du collége de Vienne, d'où le P. Hell l'a tiré pour le publier. — Le P. Slaviseck, Jésuite de Bohême, mort en Chine, le 24 août 1735, à 57 ans, avait fait une grande suite d'observations sur la libration de la lune; il écrivait à ce sujet à Bayer, en 1735, et lui promettait pour de l'Isle un cours entier d'observations et de doctrine sur la libration; il travaillait à faire graver une figure sur la lune; mais sa mort a fait perdre tout ce travail.

1768. *Tyrnaviæ,* in-8°. Observationes astronomicæ, annis 1768, 1769 et 1770, in observatorio collegii academici Societatis Jesu, Tyrnaviæ in Hungaria a Fr. Weiss, Soc. Jesu. (Cité encore à l'année 1775).

1768. *Avignon,* in-4°. Nouveaux essais pour déterminer les longitudes en mer par les mouvements de la lune, et par une seule observation (P. Pézenas); 28 pages avec un appendice de 6 pages.

L'auteur proposait une méthode qui exigerait la résolution de beaucoup de triangles.

1768. *Viennæ,* in-8°. Ephemerides astronomicæ, anni 1769, nomine et methodo P. Hell definitæ, a P. Pilgram, Soc. Jesu.

Antoine Pilgram naquit à Vienne le 3 octobre 1730, il y mourut le 15 janvier 1793.

1768. *Heidelbergæ*, in-4°. Directio meridiani Palatini per speculam electoralem arcis æstivæ Schwetzingensis ducti, observationibus et calculis definita, a Christ. Mayer, Soc. Jesu.

On y trouve de grands triangles par lesquels le P. Mayer détermina la longitude et la latitude de Manheim, Spire, Worms, Heidelberg etc., d'après la base qu'il avait mesurée en 1762, avec Cassini de Thyrb et dont il avait publié le résultat en 1763.

1768. *Milano*, in-4°. Esercitazione matematica sull'altezza del polo di Milano.

L'auteur est François Luini, ou Luino, Jésuite, né à Milan le 21 mars 1740, professeur de mathématiques à Milan en 1769, à Pavie en 1773, à Côme en 1778.

1768. *Romæ*, in-4°. De annua fixarum aberratione, exercitatio optico-astronomica habita in Collegio Romano (P. Asclépi).

1768. *Romæ*, in-4°. De apparente objectorum distantia et magnitudine, exercitatio optica habita in collegio romano. Asclépi. 1769.

1769. *Milano*, in-8°. Sulle interpolazioni applicate all' astronomia, P. Luini.

1769. *London*, in-4°. Philosophical transactions. — On y trouve un extrait de la mesure des degrés par Liesganig et des observations de Christian Mayer.

1769. *Viennæ*, in-8°. Pilgram, ephemerides anno 1769 et 1770.

On y trouve plusieurs tables auxiliaires utiles dans l'astronomie; entre autres toutes celles qui servent au calcul des projections pour les éclipses.

1769. *Petropoli*, in-4°. Ad Augustissimam Russiarum omnium imperatricem Catharinam II Alexiewnam, expositio de transitu Veneris ante discum solis die 23 maii 1769, a Christiano Mayer, 355 pages.

Ce livre contient presque des éléments d'astronomie, à l'occasion du passage de Vénus.

1770. *Viennæ*, in-4°. Dimensio graduum meridiani Viennensis et Hungarici, peracta a J. Liesganig (Jésuite).

Cet ouvrage contient la mesure de la terre exécutée en grand dans l'Allemagne.

1770. *Paris*, in-4°. Voyage astronomique et géographique pour mesurer deux degrés du méridien par les PP. Maire et Boscovich. Traduit du latin, par le P. Hugon ou Chatelain, augmenté par le P. Boscovich lui-même.

Hugon était un Jésuite qui prit, à Paris, le nom de Chatelain pour être plus inconnu.

1770. *Hasniæ* (Copenhague), in-4°. Observatio transitus Veneris ante discum Solis, die 3 junii anno 1769, Wardoëhusii, auspiciis potentissimi ac clementissimi regis Daniæ et Norwegiæ Christiani VII facta et Societati regiæ scientiarum Hafniensi prælecta, a R. P. Maximiliano Hell, e Soc. Jesu, astronomo Cæsareo.

1770. *Viennæ*, in-8°. Pilgram. Ephemerides astronomicæ. On y trouve l'observation du passage de Vénus, faite par Hell, à Ward'hus.

1770. *Avignon*, in-fol. Tables de logarithmes de Gardiner. — Nouvelle édition, augmentée des logarithmes, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés.

Cette édition, dont on avait besoin depuis longtemps, est due aux soins du P. Pézenas, du P. Dumas et du P. Blanchard; les quatre premiers degrés en seconde ont été tirés du manuscrit de Mouton, qui est dans la bibliothèque de l'Académie des sciences, et que je leur envoyai pour cet effet. L'édition est plus belle et plus correcte que celle de l'Angleterre ne l'était dans le principe, avant que l'auteur eût corrigé les fautes à la main; j'en ai donné l'errata dans la *Connaissance des temps* de 1775. — Sur le P. Dumas, habile géomètre de Lyon et mon premier maître, voyez le Journal des Savants, de novembre 1770.

1770. *Aug. Vindelic.*, in-4°. Quadrans astronomicus novus descriptus et examinatus in specula uranica Ingolstadiensi, a P. Cæsario Amman, Soc. Jesu, Mathesis et S. ling. P. P. O.

1770. *Ingolstadii*, in-4°. De altitudine poli observatorii astronomici Ingolstadiensis, in collegio academico Societatis Jesu, dissertatio. Accedunt propositiones geographicæ, de invenienda figura telluris, quas publice discutiendas proponet Josephus Bullinger, R. Soc. Jesu.

1770. *Milano*, in-4°. Descrizione d'un nuovo pendolo a correzione, del P. Boscovich.

1770. *Petersbourg*, in-8°. Nouvelle Méthode pour lever, en

peu de temps et à peu de frais, une carte générale exacte de toute la Russie, approuvée par l'Académie impériale de Saint-Péterbourg ; par Christian Mayer.

L'auteur propose de se servir d'une montre marine.

1770. *Ingolstadii,* in-4°. De lumine et visione, de determinatione systematis planetarii, exercitationes mathematicæ in aula acad. catholicæ electoralis Univers. Ingolstadio, respondente Bernardo Merck, R. Soc. Jesu.

1770. *Romæ,* in-4°. P. Asclepi. De cometarum motu exercitatio astronomica, habita in Collegio Romano.

On y trouve les observations et les calculs de la belle comète de 1769 (Voir la suite en 1772). Les calculs sont très-détaillés et les éléments très-bien discutés.

1771. *In Milano,* in-8°. Memorie Sulli cannocchiali diottrici, del P. Ruggiero Giuseppe Boscovich.

Ce sont des éléments de dioptrique relatifs aux lunettes ; on y trouve même quelque chose sur la théorie des lunettes achromatiques.

1771. *Milano,* in-4°. Descrizione d'un nuovo pendolo a correzione, del P. Boscovich.

Le P. Boscovich publia encore les travaux suivants :

1° Deux grands mémoires sur l'orbite des comètes dans les mémoires de l'Académie des sciences de Paris 1774.

2° Un mémoire dans les Philosophical Tran-

sactions de 1777, sur le micromètre et le mégamètre.

3º Un recueil précieux de mémoires réunis et publiés en 5 vol. in-4º, à Banano en 1785. Ce fut le dernier ouvrage de cet habile géomètre.

V. De Backer. Biblioth. de la Comp. la liste complète de ses ouvrages.

1771. *Viennæ,* in-8º. Hell. Ephemerides anni 1772.

On y trouve les tables de Mayer, publiées en 1770, où le P. Pilgram avait rendu toutes les équations additives.

1771. *Romæ,* in-4º. De æquilibrio aëris cum mercurio (P. Asclépi).

1772. *Heidelbergæ,* in-4º. Tentamen geographicum in usum mappæ Palatinæ sistens seriem aliquot triangulorum quæ cum base Palatina ad Austrum et Boream connexa sunt, auctore Christiano Mayer.

Ce sont des triangles liés avec ceux de la France, depuis Durlach jusqu'à Francfort sur une longueur de près de cinquante lieues, pour servir de canevas à une carte du Palatinat.

Le P. Mayer et le P. Metser s'en sont occupés avec zèle.

Le P. Mayer est cité encore aux années 1775, 1778, 1779, 1780 et 1786.

1772. *Dilingæ,* in-4º. De micrometris quæ filis constant in angulum coeuntibus dissertatio, auctore P. Ignatio Pickel, Soc. Jesu. 24 pages.

1772. *Viennæ,* in-8º. De parallaxi solis et observationibus transitus Veneris anni 1769, a P. Maximiliano Hell, Soc. Jesu. Astronomo Cæsareo-regio.

Le P. Hell publia encore :

1° Un volume des Ephémérides astronomiques de Vienne en 1775.

2° Un volume des mêmes Ephémérides pour l'an 1776 en collaboration avec le P. Mayer.

3° Un volume des mêmes Ephémérides pour l'an 1777, avec le P. Mayer.

4° Un volume des Ephémérides pour l'an 1787, avec Triesnecker.

Il continua a publier ces éphémérides en collaboration avec Triesnecker jusqu'en 1792, l'année de sa mort.

1772. *Avignon,* in-4°. Manière de réduire en tables la solution de tous les triangles sphériques. (Pézenas).

1772. *Siena,* in-4°. Atti d'ell'Academia delle Scienze di Siena, t. IV.

On y trouve une histoire des comètes depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1577, par le P. Troïli, Jésuite.

1772. *Romæ,* in-4°. De cometarum motu addenda ad exercitationem habitam in collegio Romano, anno 1770. (P. Asclépi).

L'auteur essaie de déterminer la période de la comète de 1768, par les observations d'une seule apparition. Asclépi est mort au mois de juillet 1776. C'est ici le dernier ouvrage de cet astronome qui soit venu à ma connaissance.

1773. Cette année devait paraître le 1er vol. in-folio du voyage du P. Hell en Laponie, suivant le prospectus, publié en 1771, et le 3e vol. en 1774. Mais il n'a rien paru, si ce ne sont quelques fragments dans les éphémérides de Vienne.

1773. *Ingolstadii,* in-8°. Tubus astronomicus amplissimi campi, cum micrometro suo et fenestellis ocularibus ; a P. Jos. Helfensrœder, Jésuite. — C'est une invention ingénieuse mais compliquée.

1773. *Viennæ,* in-8°. Hell. Ephemerides anni 1773.

On y trouve une collection d'observations du passage de Vénus sur le soleil le 3 juin 1769, une dissertation sur la parallaxe du soleil qu'il trouvait de 8" 7, et une réponse aux reproches que je lui avais faits d'avoir envoyé son observation de Ward'hus après que j'avais publié le résultat des autres.

1773. *Viennæ,* in-8°. Hell. Ephemerides astronomicæ anni 1773.

Ce volume contient une grande dissertation sur la parallaxe du soleil que le P. Hell trouvait de 8" 7, et une du P. Pilgram sur ce sujet.

1773. *Avignon,* in-8°. Examen de la méthode de feu M. l'abbé de la Caille, pour trouver en mer les longitudes. — Cette critique qui est du P. Pézenas, est une suite de ses nouveaux Essais publiés en 1768.

APPENDICE II

Du sort des Bibliothèques de la Compagnie dans les Pays-Bas.

Le travail du P. de Backer, déjà si ardu de sa nature avait été rendu d'une difficulté presque incroyable par la dispersion de nos anciennes bibliothèques. Je donne ici quelques détails sur leur sort dans les Pays-Bas. On verra combien Joseph II, ce kan tartare, comme l'appelle dom Pitra, eut peu souci des intérêts de la science et des lettres.

On me croira si j'avoue que nous ne passons pas sans regret devant nos anciennes résidences, nos anciennes églises, nos anciens colléges; nous les voyons transformés tantôt en casernes, tantôt en entrepôts de commerce, tantôt morcelés en demeures particulières, mais toujours livrés avec leurs souvenirs à des mains étrangères. Nos regrets sont plus grands de ne plus trouver que des traces insignifiantes de nos collections littéraires amassées avec tant de peine et au prix de tant de sacrifices.

Les bibliothèques des maisons de la Compagnie en Belgique étaient nombreuses. Au premier rang venait la Bibliothèque des Bollandistes suivie d'assez près par celle de la maison d'études de Louvain.

Dom Pitra a écrit sur la première un chapitre plein

d'admiration et de regrets, dans son beau livre sur « la Collection des Actes des Saints. »

Rosweyde l'avait commencée, Bolland et Henschenius l'avaient considérablement enrichie, Papebrochius y avait consacré tout son patrimoine.

« Elle était située au-dessus du réfectoire de la maison d'Anvers dans une salle spacieuse, aérée, bien éclairée; un pupître continu régnait à hauteur d'appui; au-dessus, des armoires distinctes pour chaque mois de l'année, où chaque jour avait une case à part pour toutes les pièces détachées et manuscrites. Tout le reste de la salle était garni de rayons pour les livres et les manuscrits considérables, rangés en cet ordre : histoire générale, histoire particulière des évêchés, des abbayes, des diverses institutions ecclésiastiques; puis, les vies générales des saints, les monographies, les offices propres, les bréviaires et les autres livres liturgiques.

» Là devaient se trouver de mille à douze cents Actes des Saints rapportés du voyage que firent en Italie Henschenius et Papebroeck, les deux cent soixante-sept actes inédits, concernant l'Église d'Orient, conservés selon le témoignage de Papebroeck dans le texte original. A en juger par les quatre-vingt-onze volumes qui restent pour les trois derniers mois des Acta, il devait y avoir pour l'année tout entière près de quatre cents volumes et portefeuilles. Les imprimés s'élevaient à plus de huit mille; le choix, la rareté, la spécialité de chacun de ces précieux livres en faisaient la principale valeur. Papebroeck fait remarquer que, de son temps, le musée possédait, dans la seule langue italienne, quatre cents vies

particulières de saints, et deux cents histoires des villes, évêchés et monastères d'Italie.

» Au commencement du dix-huitième siècle l'importance de ce dépôt littéraire fut doublée par l'accession du Musée Bellarmin, qu'un chancelier de Brabant, de Gryspere, avait fondé au siècle précédent et richement doté. Humbert de Précipiano, archevêque de Malines, éleva cette dotation jusqu'à soixante mille florins et l'enrichit en outre de nombreux manuscrits et d'un vaste fonds d'imprimés (1). »

Henschenius et Papebroeck étaient fort étonnés d'arriver jusqu'en Italie sans rien trouver de semblable à leur bibliothèque. Après neuf mois de séjour à Rome leur surprise durait encore (2). Ils avaient vu sans doute dans les collections pontificales et princières plus de choses et de plus rares ; mais un musée comparable à celui d'Anvers, il n'en existait pas. Dès l'année 1655, c'était déjà une merveille pour Vossius qui revenait d'Italie et pour Christine qui s'en allait déposer au Vatican la *Bibliothèque de la reine de Suède.*

En 1774, dom Anselme Berthod, grand prieur de Luxeuil, visitait cette bibliothèque célèbre et écrivait : « La religion et la littérature se sont érigé, dans l'enceinte de la ville d'Anvers, un temple qui a subsisté presque jusqu'à ce jour avec le plus grand éclat. Le P. Bollandus, jésuite, en fut le premier architecte. De doctes

(1) V. dom Pitra, *Études sur la Collection des Actes des Saints.* Paris 1850, p. 51-60.

(2) *Epist. Henschenii ad Bolland.* Roma, 10 junii 1661.

confrères le secondèrent dans son entreprise, et continuèrent l'ouvrage sur le plan que ce grand homme avait tracé. Sous d'aussi habiles mains l'édifice s'éleva insensiblement. S'il n'est pas encore arrivé à la perfection, c'est qu'il faut des siècles pour achever un ouvrage digne de l'immortalité...

» On est étonné en jetant les yeux sur la multitude de livres rares, d'éditions précieuses qui se trouvent renfermés dans la bibliothèque des Bollandistes. On juge au premier coup d'œil qu'elle dut être formée par de grands hommes et qu'il fallut bien des années pour y accumuler autant de richesses (1). »

Or voici ce qui advint de ces richesses.

La Compagnie n'était pas supprimée que déjà l'on convoitait ses dépouilles.

Le 29 mai 1767, de Neny, président du Conseil privé écrit au comte Charles de Cobenzl, ministre de l'Impératrice-reine auprès du duc de Lorraine :

« M. V.... m'a prié de le recommander à V. E. pour la place de surintendant de la bibliothèque des Bollandistes; car il est fort persuadé que les bénits pères déménageront de nos provinces. Pour donner plus de poids à la supplication, il veut voler de cette bibliothèque et se propose de présenter à V. E. le plus beau Pline de l'univers.... Il y a aussi quelque prix pour ma recommandation : c'est je ne sçai quel livre grec extrêmement rare. »

Le 30 mai de Cobenzl répond à de Neny :

(1) V. dom Pitra, *loc. cit.*

« Quoique la demande de M. V.... soit une corruption pour vous et pour moi, j'accepte la proposition, bien entendu que je me réserve le beau tableau de Van Dyck qui est dans la salle de la sodalité (1). »

On voit entre quelles mains le musée bollandien allait tomber.

Le 13 septembre 1773 — deux mois après le bref de Clément XIV — parurent les lettres patentes qui supprimaient la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas. Le 15 septembre et le 12 octobre, des Ordonnances réglaient la vente des biens des Jésuites.

Tous ces livres, si précieux et si rares, allaient donc être mis à l'encan. L'Académie royale s'émut à la vue de ce vandalisme, et demanda qu'au moins les manuscrits et les ouvrages les plus précieux fussent mis à part pour la Bibliothèque de Bruxelles.

Le prince de Starhemberg qui avait succédé à de Cobenzl, mort le 20 janvier 1770, accéda à cette demande et chargea Gérard, le directeur de la bibliothèque, de procéder au triage.

En 1781, Gérard rendit compte de sa mission : trente mille volumes (2) avaient été choisis, transportés à Bruxelles, et déposés dans l'Eglise des ci-devant Jésuites.

Le reste, catalogué à la hâte, avait été vendu : « Les collections artistiques et scientifiques formées par les Jésuites, dit M. Piot, furent vendues publiquement et la

(1) G.-J.-Ch. Piot, *Le règne de Marie-Thérèse dans les Pays-Bas autrichiens*. Louvain, Fonteyn, 1874, p. 71, note 4.

(2) 53000, d'après un document que nous citerons bientôt.

plupart des objets dont elles se composaient, passèrent à l'étranger (1). »

Voici des extraits du rapport que Gérard remit au prince de Starhemberg :

MONSEIGNEUR,

« Par l'art. 13 des instructions qu'il a plu à feu Son Altesse Royale de me faire dépêcher le 12 mai 1777, j'étais chargé de trier de toutes les bibliothèques des ci-devant Jésuites des Pays-Bas, les livres les plus rares et de prix, et de vendre à Bruxelles ceux d'entre ces livres qui ne seraient point réservés pour la Bibliothèque royale. En exécutiou de ces ordres j'ai fait transporter à Bruxelles les livres triés dans les bibliothèques des ci-devant Jésuites de même que les livres des bibliothèques des Bollandistes et des historiographes, qu'il m'avait aussi été ordonné de faire venir à Bruxelles et je les ai deposés dans l'église des ci-devant Jésuites....

» La vente des livres est commencée le 4 septembre 1780, elle a été achevée le 20 du même mois.... le produit de la vente de toutes les bibliothèques des ci-devant jésuites des Pays-Bas a produit cent trente-deux mille quatre-vingt-quatre florins, trois sols, trois deniers argent comptant.

» Dans presque toutes les bibliothèques des ci-devant Jésuites il s'est trouvé des livres d'estampes ; le plus grand nombre s'est trouvé à Anvers et l'on m'a assuré qu'il y en avait de très-bonnes....

(1) Piot, *op. cit.* p. 121.

» Les livres réservés pour la bibliothèque royale sont arrangés dans l'Église et distribués dans leurs différentes classes, s'y trouvant entre vingt-cinq et trente mille volumes (1). »

Les catalogues qui servirent à la vente de nos Bibliothèques, nous permettent de reconstituer par la pensée quelques-unes d'entre elles, en défalquant toutefois la part du lion que s'était faite la Bibliothèque royale.

Sept catalogues parurent successivement de 1777 à 1780.

1o Catalogue des livres des ci-devant Jésuites d'Anvers, qui seront vendus etc... 1779, 2 vol.

2o Catalogue — de Nivelles et de Ruremonde, 1778.

3o Catalogue — de Bruxelles et de Malines, 1778.

4o Catalogue — de Luxembourg, d'Alost et de Mons, 1778.

5o Catalogue — d'Ipres, de Courtrai et de Gand, 1778.

6o Catalogue — de Louvain, 2 vol., 1779.

7o Catalogue des livres choisis dans les Bibliothèques des Jésuites des Pays-Bas.

Le système de classification qu'on y a suivi, est pour le moins fort singulier. Il tient de la classification cubique. Les in-folio sont rangés dans la première partie et divisés d'après les matières dont ils traitent. Les in-quarto suivent; puis les in-octavo et minori forma.

De sorte que l'élément fondamental de classification sont les dimensions géométriques de l'ouvrage.

(1) Le rapport autographe de Gérard se trouve à la Bibliothèque de Bourgogne, no 14966 de l'inventaire général.

J'ai voulu dépouiller un volume de ces catalogues j'ai choisi la bibliothèque d'Anvers.

Les sciences théologiques y sont représentées par

1274 numéros, in-folio
1677 numéros, in-quarto,
2225 numéros, in-octavo et minori forma.

La jurisprudence canonique et civile par

286 numéros, in-folio,
565 numéros, in-quarto,
144 numéros, in-octavo et minori forma.

La philosophie et les sciences par

244 numéros, in-folio,
199 numéros, in-quarto,
472 numéros, in-octavo et minori forma.

L'histoire et la géographie par

383 numéros, in-folio,
682 numéros, in-quarto,
472 numéros, in-octavo et minori forma.

Les belles lettres par

44 numéros, in-folio,
398 numéros, in-quarto,
1925 numéros, in-octavo et minori forma.

En faisant l'évaluation totale des Catalogues que j'ai pu me procurer, il se trouve que :

le Catalogue	d'Anvers,	comprenait	15845	numéros
»	de Louvain,	»	12310	»
»	de Bruxelles,	»	8728	»
»	de Malines,	»	4877	»
»	de Gand,	»	7739	»
»	de Bruxelles (2e vente),	»	3560	»

Ce qui fait un total de 53059 numéros vendus, pour ces seules bibliothèques. En prenant une moyenne de 4 volumes par numéro, on arrive au chiffre de 212,236 volumes. Or cette moyenne est certainement inférieure à ce qu'elle devrait être, car à la fin de chaque catalogue on trouve cette note laconique : « Plusieurs milliers de livres non catalogués » et dans le corps même du catalogue des centaines de numéros comprennent vingt et trente livres réunis en paquets. Gérard lui-même dit que les volumes « vendus au poids » ont fourni 169 florins,16 sols, 9 deniers.

Que sont devenus les manuscrits anciens au milieu de ces ravages? Sweertius dans son « Athenæ Belgicæ » publié en 1628 énumérait les titres de cent septante manuscrits conservés au Collége de Théologie à Louvain. Il y en avait environ cent à la maison professe d'Anvers et la seule bibliothèque historique du P. André Schott en comptait au delà de cent vingt-cinq (1).

Les manuscrits des Bollandistes s'élevaient à quatre cent quarante-neuf et « ce nombre, comme le remarque M. Maréchal dans sa notice sur la Bibliothèque de Bourgogne, serait beaucoup plus élevé si l'on divisait les portefeuilles renfermant plusieurs cahiers, les reliures recouvrant plusieurs livres, les collections composées sous un seul numéro (2). »

Hélas! pour retrouver la trace de ces trésors il faut aujourd'hui glaner çà et là quelques indications éparses,

(1) *Notice sur l'Hist. et le Catal. de la Bibl. royale des ducs de Bourg.*, p. CXC.

(2) Sweertius, *Athenæ Belgicæ*, p. 716 et sqq.

« comme les pèlerins de la science moderne recueillent les débris des hypogées ravagés par les Arabes (1). »

Mais revenons au musée bollandien dont nous nous sommes écartés.

Dès l'année 1774, la commission officielle chargée des affaires des Jésuites dans les Pays-Bas, fut appelée à examiner ce qu'il fallait faire des Bollandistes. Elle délibéra pendant cinq ans, puis éclot un ordre impérial prescrivant que l'on eût à continuer les Acta Sanctorum. Il en serait publié un volume par an, de manière à ce *qu'on en finisse en dix années!...*

Corneille de Bye, Joseph Ghesquière, Jacques de Bue et Ignace Hubeu, reçoivent pour résidence l'abbaye de Caudenbergh, et on leur permet de prendre avec eux huit mille volumes de leur bibliothèque, et quatre cent cinquante-trois manuscrits.

« Il y a pour la Bibliothèque royale, dit un mémoire manuscrit, trente-huit mille volumes imprimés venant des ci-devant Jésuites. A ce nombre il faut ajouter celui des manuscrits qui peut aller à onze cents. Il faut ajouter à tout ceci encore huit mille volumes imprimés, laissés à l'usage particulier des Bollandistes, mais dont S. M. ne

(1) Nos tableaux ne furent pas plus heureux que nos livres. Tous furent vendus.... ou réservés !... Le catalogue des tableaux et gravures des Colléges de Bruxelles, Anvers, Gand, Louvain, Namur, Nivelles, Malines, Alost, Mons, Lierre, Ypres, Courtrai, Tournai, Bruges, forme un gros volume in-4°. On y trouvait des toiles de Rubens, Coutsiers, Lievens, Daniel Seghers, Gonzalez, Janssens, Crayer, Blendef, Quillin, Van Loon, Van Oost, Sallaert, Diepenbeeck, Jordaens, etc. La vente en eut lieu en 1777.

reste pas moins propriétaire et qui doivent être réunis un jour à la grande bibliothèque, ensuite quatre cents manuscrits, ou environ, également laissés à leur usage et cinquante-trois autres manuscrits laissés provisionnellement à l'abbé Ghesquière, mais qui doivent rentrer et faire masse dans la bibliothèque générale (1). »

En 1780, Caudenberg était supprimé et les Bollandistes chassés de cet asile ; en 1788, ce qui restait de leur Bibliothèque était vendu pour vingt et un mille florins à l'abbé de Tongerloo.

« Dieu veillait sur ces dépouilles sacrées, dit dom Pitra. On les avait offertes à dom Gerbert, qui n'eût pu les recevoir, sans les exposer aux flammes qui dévorèrent son abbaye de Saint Blaise. Dom Chevreux fut aussi en instance pour les faire transporter à Saint-Germain-des-Prés, où tous les fléaux, l'incendie, la guerre, la dévastation, et plus tard le monopole, le séquestre et le trafic auraient tout anéanti.

« Tongerloo fut l'arche du salut que Dieu choisit pour y déposer les Actes des Saints, et quand les empereurs, les rois, les philosophes eurent poussé jusque là leur persécution, à défaut des moines, derniers gardiens dispersés, il se trouva quelques hommes de ferme et de village, illettrés et pauvres, qui abritèrent sous le toit de leurs chaumières, ces trésors proscrits.... Honneur à ces fermiers de Tongerloo, qui, pendant plus de vingt ans, à l'insu du monde entier, firent, jour et nuit, sentinelle autour de ces monceaux de manuscrits grecs et latins (2). »

(1) Mus. Bibl. roy., 2e sect., no 790 fonds Van Hulthem.
(2) dom Pitra, *Études sur les Actes des Saints,* p. 105.

L'Odyssée de ces pauvres bibliothèques n'en est pas encore à sa fin.

Trente mille volumes, d'après Gérard, — cinquante-trois mille volumes, d'après un autre mémoire (1) — étaient déposés dans l'ancienne église des Jésuites, en attendant que la Bibliothèque royale fût pourvue d'un local qui pût les contenir.

Au commencement de 1790, Gérard raconte que venant visiter ces livres confiés à sa garde, il surprit le Dr Vandevelde, bibliothécaire de l'Université de Louvain : « occupé à enlever furtivement » les exemplaires les plus beaux et les plus rares, pour en enrichir la bibliothèque de l'Université. Gérard protesta, se plaignit à l'Académie dans un long mémoire du 14 avril 1790, et déposa le lendemain entre les mains des Etats du Brabant une réclamation vigoureuse.

Vandevelde répondit le 27 avril, soutint le droit qu'il prétendait avoir à ces dépouilles au nom de l'Université et se plaignit vivement des procédés de Gérard.

Le résultat de cette querelle fût l'apposition des scellés sur l'église des Jésuites ; « mais il était un peu tard, dit M. Namur, les meilleurs ouvrages et les pièces les plus précieuses avaient été transportés à Louvain (2). »

En 1791, tous les livres encore conservés dans ce dépôt

(1) « Cela forme en tout un nombre d'environ 53000 volumes sans compter plusieurs recueils et portefeuilles d'estampes. » Mss. Bibl. roy., 2e section, no 790, fonds Van Hulthem.

(2) Namur, *Histoires des Bibliothèques publiques de Bruxelles*, p. 131, Bruxelles, 1840.

furent transportés par ordre du gouvernement dans l'Église des Brigittines. Ce transport se fit avec tant de précipitation et d'imprévoyance, les ouvriers qu'on y employa furent si peu surveillés, qu'un nombre très considérable de volumes disparurent : « Quelques jours après on en voyait exposés dans toutes les boutiques de fripiers (1). »

Enfin ces malheureux restes tant de fois transportés, éparpillés et volés furent définitivement placés à la Bibliothèque royale en 1792.

(1) de Laserna Santander, *Mém. Histor. sur la Bibl. de Bourgogne*, p. 93.

APPENDICE III

Notice bibliographique sur le P. Dominique Bouhours. — Extrait de la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus,* par Aug. de Backer, 2e édition, 1er vol. col. 807 et sqq.

La deuxième édition de la Bibliothèque ne fut tirée qu'à deux cents exemplaires et ne fut point livrée au commerce. Avant la publication du troisième volume elle était complètement épuisée. Il pourrait donc arriver à plusieurs de nos lecteurs de ne pouvoir aisément juger par eux-mêmes la méthode et le procédé bibliographique du P. de Backer, nous avons cru bien faire en reproduisant sous forme d'appendice, une notice extraite de son grand ouvrage; elle leur permettra d'en apprécier le mérite.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE

PÈRE DOMINIQUE BOUHOURS, S. J.

BOUHOURS, DOMINIQUE, littérateur distingué, né à Paris en 1628, entra au noviciat à l'âge de seize ans. Il professa d'abord les humanités à Paris, et la rhétorique à Tours; plus tard il fut chargé de l'éducation des jeunes princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Il mourut à Paris l'an 1702.

La quatrième année de son cours de théologie, il soutint deux actes publics.

1. Relation de la mort d'Henri II, Duc de Longueville. Paris, 1663, 4o. — Dans les *Opusculcs divers*, p. 3-33.

2. Relation de la sortie d'Espagne, du P. Everard Nitard, Jésuite, Confesseur de la Reine; en Espagnol et en François. Paris, Sébastien Cramoisy, 1699, 12o, pièce. — Et dans les *Opuscules divers*, p. 259-297.

3. *Panegyrique de la Bienheureuse Rose prononcée à Rome dans l'Eglise de la Minerve par le tres-Reverend Pere Jean Paul Oliva et traduit de l'Italien par un Pere de la même Compagnie. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, 1669, 4o, pp. 46, s. l'Epit. dédic. signée. D. B. J. — Et dans les *Opuscules divers*, p. 183-259.

4. *Lettre à vn Seignevr de la Covr sur la reqveste présentée au Roy par les Ecclesiastiques qui ont esté à Port-Royal. Seconde édition. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë S. Iacqucs aux Cigognes, M. DC. LXVIII. Avec permission, 4o, pp. 24. Les 1res édit. sont anonymes, d'autres portent le nom de l'auteur. — Paris, 1684. — Lettre à un Seigneur de la Cour; ou Réponse au libelle intitulé : Récrimination des Jésuites. Paris, chez la Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy, MDC.XC. Avec Privilege de Sa Majesté 12o, 8 ff. lim., pp. 67. — De l'imprimerie de Sébastien Mabre-Cramoisy, chez Urbain Coustelier, 12o, pp. 67, et 112 pour l'*Avertissement sur cette nouvelle édition,* écrit par un ami de l'auteur. Le nom du P. Bouhours ne se trouve pas sur le titre, mais dans le privilége du Roi qui est daté de 1682. — Et dans les *Opuscules divers*, p. 33-127.

Cette Lettre écrite à l'apparition du *Nouveau Testament de Mons* fut réimprimée à l'occasion de la *Récrimination des Jésuites, contenue dans la rétractation de la nouvelle hérésie du Péché philosophique,* etc. Voyez n° 25.

Réponse à l'auteur de la *Lettre à un Seigneur de la Cour,* servant d'Apologie à M. l'Archevêque d'Ambrun, s. l. n. d., 4°.

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour. « — Elle se trouve p. 34 à 175 de : *Le Père Bouhours Jésuite convaincu de ses anciennes impostures....* Cologne, Schouten, 1691, 12°. — Réponse à l'Auteur de la Lettre à un Seigneur de la Cour, servant d'Apologie à M. l'Archevêque d'Ambrun. Ibid. p. 176-241. — Reponse à l'Avertissement qui précède la nouvelle édition de la lettre à un Seigneur de la Cour, publiée pour la troisième fois par le P. Bouhours jésuite en 1690, à l'occasion de la dispute du péché philosophique. Ibid. p. 327-378. — Extrait du VIIIe volume de la morale pratique des Jésuites, qui traite de la calomnie; où l'on trouve une Réfutation abrégée de la Lettre du P. Bouhours à Messieurs de Port-Royal, p. 379-420.

5. Lettre à Messieurs de Port-Royal, contre celle qu'ils ont éscrite à Monseigneur l'Archevesque d'Ambrun pour justifier la *Lettre sur la constance et le courage qu'on doit avoir pour la vérité.* A Paris, Chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë S. Iacques, aux Cigognes, MDC.LXVIII. Avec permission, 4°, pp. 27 — réimprimée en 1684 et 1690 sous un titre un peu différent; et sous le titre suivant : Lettres à MM. de Port-Royal, sur leur esprit de révolte; 3e édition, s. d., 12°.

Voyez la *Morale pratique des Jésuites,* par Arnauld, 1695, 12°, tom. 3, p. 230 et suiv.

Lettre à l'auteur des avis importans au R. P. Recteur des Jésuites du collége de Paris, ou Apologie du P. Rouhours, s. l. n. d., 12°, p. 23.

Reqveste présentée au Roy, par Messire George d'Aubusson, Archevesque d'Ambrun, contre les libelles diffamatoires de Port-

Royal, Touchant la Traduction condamnée du Nouveau Testament, imprimée à Mons en 1667, M.DC.LXVIII, 4°, pp. 20. Précédée de l'ordonnance de M. Antoine Lambert, Grand Vicaire d'Ambrun, du mois de Décembre 1667, portant défense de lire, vendre et débiter une Traduction du Nouveau Testament, imprimée à Mons.

Requeste présentée au Roy par les ecclésiastiques qui ont esté à Port-Royal, pour répondre à celle que M. l'archevêque d'Ambrun a présentée contr'eux à Sa Majesté par Antoine Arnauld, M.DCLXVIII, s. l., 4°, pp. 42. — S. l. 12°. — S. l. n. d., 12°.

Remarques sur la Requête présentée au Roy par Monseigneur l'archevêque d'Ambrun contre la traduction du Nouveau Testament imprimée à Mons (12 Mai 1668), s. l. n. d., 4°, pp. 71. Par Pierre Nicole.

Réflexions sur les Remarques que l'on a imprimées à costé de la Requeste de Monseigneur l'archevesque d'Ambrun. A Paris chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 4°, MDC.LXVIII. Avec Permission, 4°, pp. 43.

Lettre sur la constance et le courage qu'on doit avoir pour la vérité; avec les sentimens de S. Bernard sur l'obéissance que l'on est obligé de rendre aux supérieurs, et sur le discernement qu'on doit faire de ce qu'ils commandent; tirés de sa septième lettre par Guillaume Le Roy, Abbé de Haute-Fontaine, 1661, 4°, s. l. n. d. — S. l. n. d., 4°, (réimpression faite en 1726.)

Considérations sur la Requeste que les Docteurs de Port-Royal ont présentée au Roy, M.DC.LXVIII, s. l., 4°, pp. 42.

Lettre à Monseigneur l'Archevêque d'Ambrun, du 22 Juillet 1668 (attribuée à M. Nicole); où l'on montre l'imposture insigne de son défenseur, touchant la Lettre sur la constance et le courage qu'on doit avoir pour la vérité, s. l. n. d., 4°.

Lettre de M. Jacques Brousse, Docteur en théologie et Chanoine de l'église de Saint Honoré, du premier Aoust 1668, sur les calomnies avancées par luy dans la Lettre d'un Jésuite à un Seigneur de la Cour, 4°.

On rassembla ces divers écrits dans le livre intitulé : Le Père Bouhours, Jésuite, convaincu de ses calomnies anciennes et nouvelles contre Messieurs de Port Royal, ou Recueil de divers écrits faits contre ses deux Lettres et d'autres Libelles. Avec une réponse à l'auteur des *Avis importans etc., ou Apologie du P. Bouhours,* 1700, 12°, pp. CXXXVI et 458 sans nom de ville ni

d'imprimeur. La *Réponse*, qui est en tête du Recueil est de Pasquier-Quesnel. V. encore les PP. Annat, Le Tellier et Maimbourg.

6. * Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène, Paris, Sébastien Cramoisy, 1671, 4°. — Deuxième Edition. Paris, S. Mabre Cramoisy, 1671, 12°, pp. 544, s. l'Ep. et la t. — A Amsterdam, chez Jacques le Jeune, 1671, pet. 12°, titre gravé — Paris, Sébastien Cramoisy, 1672, 12°. — * Quatrième edition, ou les mots des devises sont expliquez. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques aux Cicognes. MDCLXXIII. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, 6 ff. lim., pp. 522, 8 ff. de t. — Cinquième Edition. Paris, Cramoisy, 1683, 12°. — Nouvelle édition. Sur la Copie imprimée à Paris. A Amsterdam. Chez Jacques le Jeune. MDC.LXXXII, 12°, 3 ff. lim., pp. 442, 6 ff. de t. Le frontisp. gravé porte : A Amsterdam chez Jacques le Jeune 1671. — * Nouvelle edition, où les mots des devises sont expliquez. A Paris. de l'imprimerie de Sebastien Mabre Cramoisy, et se vendent chez Gabriel Huart, Quai des Augustins, à l'Image Saint-Denis. M.DC.XCI. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, pp. 624 s. la t., etc. — Nouvelle édition. Amsterdam, 1703, 12°. — Les Entretiens d'Ariste et d'Eugene. Par le P. Bouhours. Nouvelle édition. A Amsterdam, chez Pierre Mortier et Compagnie. MDCCVIII, pet. 12°, pp. 448 s. les lim. et la t. — Les Entretiens d'Ariste et d'Eugene. Nouvelle edition où les mots des devises sont ezpliquez. A Paris, Chez Florentin Delaulne, rue Saint-Jacques, à l'Empereur. MDCCXXI. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, 4 ff. lim.. pp. 516, 8 ff. de t., etc. L'épit. est signée B. J. — Paris, 1734. — Paris, Delaulne, 1737, 12°; 1748, 12°. — Paris, Desprès,.... — Nouvelle

édition augmentée. Paris, 1768, 12°. — Souvent réimprimé : deux fois à Grenoble, à Lyon, à Bruxelles, à Leyde, etc.

Traduit en italien par le P. Dom. Janno.

Compte Rendu de cet ouvrage par M. Hiver de Beauvoir, dans le Bulletin du Bouquiniste. Paris, Aubry, 1858, t. IV, p. 505-509.

Les *Entretiens* furent vivement critiqués par Barbier d'Aucour dans son livre intitulé : *Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène.* L'abbé Montfaucon de Villars prit la défense du P. Bouhours dans un petit livre anonyme intitulé : *De la Délicatesse.* Paris, Barbier, 1617, 12°. — De la Delicatesse. Seconde Edition. Reveuë et corrigée. A Amsterdam, chez Jacques Le Jeune, 1672, sur la Copie imprimée à Paris, 12°, pp. 119.

' Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Paris, Pierre le Monnier, 1671, 12°, pp. 250. — Sentimens de Cléante sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène. Première Partie. III. edition. Suivant la Copie imprimée à Paris chez Pierre le Monnier, au Palais, MDC.LXXII, 12°, pp. 143. — ' Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Seconde Partie. II. Edition. Suivant la copie imprimée. A Paris chez Pierre le Monnier, au Palais, 1672, 12°, pp. 170. — Les deux parties furent réimprimées toutes deux en Hollande en 1672, et souvent depuis : Cologne, Pierre de Bois, 1672, 12°. — Cologne, P. Marteau, 1696, 1697, 12°.

Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Par M. Barbier d'Aucour de l'Académie Françoise. Seconde édition, revûë et corrigée. A Paris, chez Damien Beugnié, 1700, 12°, 2 vol., pp. 249 et 306. — Quatrième édition, revue et corrigée, où l'on a joint deux Factums du même auteur pour Jacques Le Brun. A Paris, chez la Veuve Delaulne, 1730, 12°, pp. 400 pour les *Sentimens*. Les factums n'ont rien de commun avec le P. Bouhours. — Paris, 1738, 12°. — Quatrième édition revûe et corrigée, où l'on a joint les deux Factums du même Auteur pour Jacques le Brun. A Paris, chez Guillaume Desprez et P. Guillaume Cavelier, MDCCXLVIII. Avec Approbation et Privilége, 8°, pp. XXVII-494. — Quatrième Edition. Paris, libraires associés, 1776, 12°. On trouvera quelques détails sur cette dispute dans le T. I, p. 290-296, des *Querelles littéraires*.... Paris, Durand, 12°, 4 vol.

7. * Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois. Paris...., 12°. — Septième édition. Paris, Seb. Cramoisy, 1672. — Paris, 1674, 1676, 24°. — * Nouvelle édition.... Brusselle, François Foppens, 1694, pet. 12°, pp. 150. — * Nouvelle edition augmentée. A Paris, chez J. Collombat, MDCC.IV. 16°, pp. 194, s. les lim.

* Considérations chrétiennes pour tous les jours du mois. Nouvelle edition. A Nancy, chez J. B. Cusson, 1725, 16°, pp. 247. — Sens, Jannot, 1735.

Considérations sur l'éternité imprimées par ordre de Mgr l'Evêque de Chartres; suivies des Pensées du R. P. Bonhours, et d'un sommaire de la Doctrine chrétienne, redigé par un Missionnaire de la Compagnie de Jésus. A Gand, chez la veuve A. B. Stevens, Imprimeur-Libraire, Marché aux Grains, 1815, 12°, pp. 169, s. la t.

Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois, précédées de la petite journée du chrétien sanctifiée par la prière et la méditation.... Paris, Moronval, 1838, 24°. — Troyes, Anner-André, 1838, 32°. — Dans le *Manuel du bon paroissien en forme de rituel,... par l'abbé Thibaud.* La Rochelle, F. Boutet, 1842, 18°, 2 vol.

Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois par le R. P. Bouhours. A Paris, chez Moronval, rue Galande, n. 65, 1843, 18°, 1 grav. — Même titre. Wiesensteig, Schmid, 1854, 8°, pp. 63.

Un mois de méditations et de lectures quotidiennes. 1re Série, ou Pensées chrétiennes par le R. P. Bouhours, avec une courte méthode d'oraison. Paris, impr. Bonaventure et Ducessois; lib. Parmantier; Besançon, libr. Tubergue, 1859, 18°, pp. 36; fait partie des *Instructions à domicile.*

Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois, extraites des œuvres du R. P. Bouhours. Nouvelle édition, revue, corrigée avec le plus grand soin, et à laquelle ont été ajoutés : 1o des conseils à un enfant chrétien; 2o une instruction sur la dévotion à Saint Joseph, etc.; par M. l'abbé Doubet. Ouvrage divisé par syllabes et destiné à servir de lecture aux commençants. Paris, imprim. Lahure et Ce, libr. L. Hachette et Ce, 1860; 1865, 18o, pp. IV-119.

* Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois, augmentées des Prières du Matin et du soir; de l'ordinaire de la Messe; des Prières pour la Confession et la Communion avec les Vêpres du Dimanche, etc. A l'usage des Ecoles. A Orléans, chez Jacob l'aîné, rue Bourgogne vis-à-vis Saint-Sauveur. Avec Permission, 18o, pp. XLI-65.

Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois par le P. Bouhours de la Compagnie de Jésus. Tournai, Casterman, 32o, pp. 64.

Nouveau recueil de cantiques notés, précédés des prières du P. de La Hogue, des Pensées du P. Bouhours, etc.; à l'usage des maisons d'éducation, des écoles, etc.; par l'abbé J. P. A. Lalanne. Paris, impr. Goupy et Ce; lib. Ve Poussielgue et fils, 1865, 18o, pp. 188.

Ces *Pensées* ont été imprimées très-souvent, soit séparément, soit dans d'autres recueils.

Traduit : en grec par le P. Jagerhuber; en tagal par le P. Clain; en latin par le P. L. Seccard.

Christianarum cogitationum circulus menstruus qui tante plausu et fructu ab uno è Societate Jesu Parisiis, Gallicè prodiit, ut speravit Latinus interpres, si minus pari, certe non degeneri exitu alibi quoque proditurum. Lugduni, apud Danielem Gayet, MDCLXXI. Superiorum permissu, 24o. pp. 138, s. les lim. Approb. Lyon, 5 Mars 1671.

Cogitationes christianæ in singulos dies mensis distributæ et ex gallica in linguam latinam translatæ. Nov. et Auct. edit. cur. Mich. Sintzel. Cum appendice, Landishuti, Thomann, 1843, 16°, 1 grav.

Pensieri Christiani per tuti li giorni del mese, composto in lingua francese dal Padre Domenico Bouhurs della Compagnia di Gesù, recati nell' Italiano da un Padre della medisima Compagnia. Roma, Varese, 1670, 12°. — Napoli, — Genova, — Brescia, etc.

Pensieri christiani per tutti li giorni del mese, composti in lingua francese dal Padre Domenico Bouhurs della Compagnia di Giesu, e trasportati nell' Italiana da Silvio Solitarii. In Roma, 1685, a spese di Felice Cesaretti; à la fin : In Roma, per Gio. Battista Bussotti, 1685, 24°, pp. 167.

Pensieri christiani per tutti li giorni del mese. Operetta d'un Padre della Compagnia di Giesù. Tradotti dal Francese in Italiano da Geronimo Andreozzi. In Parigi et in Pistoia, per Stefano Gatti, 1697, 32°, pp. 194, s. la t.

Pensieri Christiani trasportati dal Francese da un Cavaliere Fiorentino. In Roma, Francesco Buagni, 1699, 24°.

Considerazioni Christiane del Padre Bouhours, della Compagnia di Gesù, per ciascun giorno del Mese. Cremona, presso Luigi de Micheli, 1835, pet. 16°, pp. 72. (A Casalmaggiore, coi tipi dei fratelli Bizzarri).

Pensieri cristiani per ciascun giorno del mese, del padre Bouhours della compagnia di Gesù. Verona, tip. Leonardo de Giorgi, 1838, 24°, pp. 96. — Venezia, tipografia di G. B. Merlo, 1845, 24°, pp. 96.

Pensieri cristiani per tutti i giorni del mese, del Padre Dominico Bouhours della Compagnia di Gesù; tradotti dal francese dal Sacerdote G. Battista Valentini di Forlì, con aggiunte. Bertinoro per A. Mareggiani editore, 1858, 16°, pp. 127.

Vanni. Esercizi della presenza di Dio, dove si propongono alcuni mezzi, per facilitarne la pratica, aggiuntivi i pensieri cristiani per tutt'i giorni del mese del P. Bouhours d. C. d. G. Napoli, G. Rondinella, 1855, 18°.

Pensamientos christianos por todos los dias del Mes. Sevilla, 1681. — Amberes, 1729, 18°.

Pensamientos cristianos para todos los dias del mes, compuestos en lengua francesa por el padre Domingo Bouhours de

la Compagnia de Jesus, y traducidos en la espanola por otro padre de la misma Compania : va anadido un tratado intitolado : Piensalo bien, traduzido de Italiano de Senor Alexandro Cenami, en Espanol. En Paris, Pedro Witte, 1734, 16°. — Pensamientos christianos por todos los dias del mes; compuestos en lengua Francesa por el P. Dominico Bohurs de la Compania de Jesu : y traduzidos en la Espanola por otro Padre de la misma Compania. Reimpresso en la Imprenta del Rl. y Mas-Antiguo Colegio de S. Ildefonso, 1757, 32°, pp. 99.

Pensamientos christianos para todos los dias del mes; Compuestos en Lengna Francesa por el Padre Dominico Bohurs, de la Compania de Jesus. Y traducidos en la Espanola por otro Padre de la misma Compania. Vâ anadido un Tratado nuevo, intitulado : Piensalo bien. Contiene un modo facil, breve e seguro para salvarse. Traducido da italiano en Espanol. En Leon de Francia, a costa de los Hermanos Detournes, MDCC.LVIII. Con Privilegio del Rey Cristianissimo, 12°, pp. 320. Priv. Paris, 26 Nov. 1733.

* Pensamientos christianos para todos los dias del Mes, y meditaciones afectuosos para adorar a Jésu Christo en las quarenta Horas, Octava del Corpus, y contemplar en qualquiera tiempo sobre el Sacramento de la Eucharistia, y demas beneficios de nuestra Redencion. Con una preparacion para confesar y comulgar, asistir y ofrecer el Santo Sacrificio de la Misa. Con licencias necesarias. En Madrid, Por Blas Roman. Ano MDCCLXXVIII, 12°, 8 ff. lim., pp. 349.

Pensamientos christianos para todos los dias del mes. Compuestos en lengua Francesa por el Padre Domingo Bohurs, de la Compania de Jesus. Y traducidos en la Espanola por otro Padre de la misma Compania. Van anadidos un tratado nuevo, intitulado Piensalo bien : que contiene un modo breve y seguro para salvarse, Y el Padre Nuestro llamado de la Hortelana de quien hizo mucho aprecio el Ilustrissimo Senor Flamenville, Obispo de Perpinan. Traducido de Italiano en Espanol. Quarta impresion, y primera en este tamano para mejor comodidad de los lectores. Con licencia : Madrid, en la Imprenta de Josef Herrera, 1788, 12°, pp. 267. Après le premier titre vient celui-ci : Filosofia del verdadero christiano, intitulada Piensalo bien. Contiene un modo facil, breve, y seguro para salvarse. Tradujola primero de Frances en Italiano el Senor Alexandro Cenami,

Prior de San Alexandro de Luca. Traducida por un Padre de la distinguida Compania de Jesus. A la juventud Christiana. — Quinta impression. Alcala, 1791, 8°.

Un mes santificado, o pensamientos cristianos escritos en francés por el P. Bohurs, jesuita, jesuita, y traducidos en espanol por el P. Fr. M. A. dominico, anadidos con algunas reflexione por el mismo. Madrid, 1830. Imprenta de D. E. Aguado, 16°.

Jornada Christiana, santificada por la oracion y meditacion, por el P. Bouhours. Nueva edicion, con seis laminas Impr. de Gerdès, à Paris. A Paris, Rosa, Bouret, 1853, 18°.

Bouhours, Pensamentos Christaos para todos os dias do mez. Lisboa, por Joao Galrao, 1680, 12°. Traduit par Antonio de Araujo. — Pensamentos Christaos para todos os dias do Mes. Copostos em lingua Fracesa pel hum Padre da Companhia de Jesus. Et novamente Traduzidos em Portugues pelo Padre Antonio de Araujo. Conforme ac Impresso em Lisboa accrescendado do exercicio do Christao pel hum Padre da mesma Companhia. Em Paris, na Oficina de Pedro Esclassan, 1687, 32°, pp. 128, s. la Préf. — Pensamentos christaos... accrescentados com o Jardim da Alma e outras devoçoes. Lisboa, na Officina de Joao de Aquino Bulhoes, 1764, 16°, pp. 348-28.

Christliche Gedancken über auff alle Tage des Monaths. Prag. 1701, 12°.

Les *Unschuldige Nachrichten*, 1718, p. 992-94, nous font connaître l'auteur de cette traduction : l'article a pour titre : Geistliche Bücher, so auff Hn. Frantz Anton's Grafens von Spork, Kayserl. Geh. Raths, und Königl. Stadthalters in Böhmen, Anstallt und Kosten gedruckt, und meinstens von des Hn. Grafens Fr. Töchtern aus dem Frantzösischen übersetzt sind. — Ces ouvrages, au nombre de 19, furent imprimés de 1701 à 1718. Les livres écrits par des Jésuites sont : *Christliche Gedancken auff alle Tage des Monaths*, Prag. 1701, 12°, von 3 Bog. — *Des P. Cheminais Gedancken über des Gleichniss vom verlohrnen Sohn,* 1710, 2°, 7 Bog. — *Nic. Causini Christliches Tage-Werck*, 1710, 12°, I Alph. 3 Bog.

Christliche Gedancken, auff alle Tage des Monaths. München 1715, 12°.

Christliche Gedancken, auff alle Tag des Monaths anfänglich in Frantzösischer Sprach geschriben, Anno 1687, zu Pariss mit

Approbation und Königl. Privilegio gedruckt. Jetzt denen Christlichen, ihres Heyls Begürigen, und der Französis. Sprach uit kündigen Seelen zu Nutz und Trost in das Teutsche übersetzet. Durch Gaudentium Gläser, Can. Reg. Lateran. in Rohr. Augspurg und Stadt am Hof nächs Regenspurg, in Verlag Strötter, Castel und Ilgers, Buchhandlern. Fridberg, gedruckt bey Frantz Moritz Bilss, Buchdrucker, Anno 1736, 8°, pp. 66.

P. D. Bouhours, Kern des Geistes und der Wahrheit oder Betrachtungen auf jeden Tag des Monats. Aus dem Französischen. Augsburg, 1756, 1767, 8°.—Augsburg, Wolf, 1775, 8°.

D. Bouhours, christliche Betrachtungen für alle Tag des Monats. Aus dem Französischen. Münster, 1852, Aschendorffsche Buchh., 32°, pp. 68. — Wiesensteig, 1851, Schmid'sche Buchh., gr. 16°, pp. 78.

Christliche Gedancken auss dem Frantzösischen ins Deutsche übersetzt von Eleon. Magdal. Theresia, Römischen Kayserin. Cölln. 1714, 12°. Cité par Steugel, p. 295. Est-ce la traduction du P. Bouhours? — La traduction allemande des *Pensées* est jointe à la traduction en la même langue de l'*Ars semper gaudendi* du P. de Sarasa.

Christelycke gepeysen voor alle dagen der maent. Met oeffeninghen van een waerachtigh berouw; ende volmaeckte Liefde tot Godt. Beschreven door eenen Priester der Societeyt Jesu in de Fransche tale, ende uyt de selve in onse Nederduytse getrouwelyck overgeset, sonder iet te veranderen, achter te laten, oft by te voegen tegen den textes van den autheur. Den negensten Druck. T'Antwerpen, By Franciscus Muller, in de Druckerye van Knobbaert, 1714, 16°, pp. 124. Anvers 21 Nov. 1675.

Christelycke Ghepeysen voor alle Daghen der Maendt met oeffeninghen van een waerachtigh Berouw, ende volmaeckte liefde tot Godt. Beschreven door eenen Priester der Societeit Jesu in Fransche Tael, ende uyt de zelve in onse Neder-Duytsche getrouwelyck overgheset, alles naer den Text van den Autheur. Te Ghent, ghedruckt by Jan Danckaert, 1700, 8°, pp. 100, s. la pré. et la t.

Christelycke Gepeysen voor alle dagen der maent met oeffeningen van een waerachtig berouw; ende volmaeckte liefde tot God. Beschreven door eenen Priester der Societeyt Jesu in de fransche taele, ende uit de selve in onse Neder Duytsche getrouwelyck overgeset; waer by gevoegt zyn veerthien beweegh-

redenen om de ziele te brengen tot bekeeringe, etc. 12ten Druck. Tot Belle, by Thomas Walwein, woonende by de Eerw. PP. Jesuiten, s. d., 12°, pp. 132.

Maniere om gemeynzaemlyk met Godt te handelen vermeerderd met eenige Oeffeningen voor elken dag van de Maend; waer by gevoegt is eene ligte maniere om zig te oeffenen in de Pratyke van de Tegenwoordigheyd Gods. Vyfden Druck. Tot Brugge, by Joseph de Busscher en Zoon, 18°, pp. 163. Approb. 9 Juill. 1768. Trad. du P. Bouhours comme il l'est dit dans la Préface.

Korte meditatien voor elken dag der maend, nopens de byzonderste punten van het Geloof, ende pligten der Katholyken. Naer het fransch van den Eerw. Pater Bouhours. Gent, Drukk. der We A. I. Van der Schelden, onderstraet, n. 37, s. d. 24°, pp. 64. Approb. Gand, 5 Juill. 1847.

Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois. (Traduit en Turc). Imprimé à Venise, en caractères arméniens, 1827. (Zenker, *Manuel de Bibl. orientale,* n. 1701).

Bouhours, Christliche Gedanken auf alle Tage des Monaths. Laybach, beym Eger, 1785, 8°, « ex Gallico translatum, in carniolicum vero versum P. Marci manuscriptum jacet apud eundem Typographum Eger. » (*Bibl. Theres.* IV, 220.)

Uwagi chrzescianskie i t. d. 1681, 12°.

Rozmyslania krotkie chrzescianskie na kazdy dzien miesiaca z francuzkiego X. Dominica Bouhours S. J. przetl'umaczone od Andrzeja Chryzostoma Zaluskiego. Warszawa, 1701, 16°. (Meditationes breves christianæ in quemlibet mensis diem e gallico P. Dominici Bouhours S. J. versæ ab Andrea Chrysostomo Zaluski. Varsaviæ, 1701.] — Ibid., 1702, 1708, 8°. — La Gazette de Varsovie fait mention d'une autre édition de 1775.

Uwagi chrzescianskie na kazdy dzien miesiaca po francuzku napisane od X. Bouhours Soc. Jesu na polskie przetlumaczone od iednego Kaplana tegoz Zakonu przedrukowane za pozwoleniem Zwierzchnosci. w Wilnie w Druk. J. K. M. Akad. R. P., 1794, 24°, pp. 101, s. les lim. et la t. [Reflexiones christianæ in quemlibet mensis diem gallice scriptæ a P. Bouhours S. J. polonice versæ a quodam Sacerdote ejusdem Societatis.]— Polociæ, typ. S. J., 1801, 16°.

Reflexyi abo mysli chrzescianskich na rok caly rozlozonych. w Wilnie w Druk. Akad. S. J., 8°, pp. 350, 358, 368 et 377. s. les

lim. (iest to tlomaczenie dziela X. Bouhours w Lublinie, 8°. Jocher III, 20.)

8. Maximes chrétiennes. Paris, Sébast. Cramoisy, 1673, 12°. Réimprimé plusieurs fois.

Traduites en Italien par un Père de la Compagnie. Bologne, Longhi, 1675.

9. * La vérité de la Religion chrétienne, traduite de l'Italien du Marquis de Pianesse. Paris, Séb. Cramoisy, 1672, 12°. — Paris, 1687, 12°. — La verité de la religion chretienne. Traduit de l'italien de M. le Marquis de Pianesse. Par le R. P. Bouhours. Nouvelle édition. A Paris, chez la Veuve de Simon Bénard, ruë Sainct Jacques, MDCXCI. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, pp. 205, s. les lim. — Paris, Barbou, 1718, 8°.

10 * Doutes sur la langue françoise proposez à Messieurs de l'Académie Françoise par un Gentilhomme de Province. A Paris, chez Sebastien Mabre Cramoisy, 1674, 12°, pp. 281, s. les lim. et la t. — Avignon, 1674, 12°. — La Haye, 1674, 12°. — Paris, Sebastien Mabre Cramoisy, 1675, 1682, 12°.

11. * Remarques nouvelles sur la langue françoise. Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1675, 4°. — Seconde édition. Paris, chez le même, 1676, 12°. — Bruxelles, 1676, 12°. — Troisième Edition. Paris, 1682, 12°. — Troisième édition. Paris, Josse, 1692, 12°, pp. 600. — A Paris, chez George et Louis Josse, et se trouve à Amsterdam, chez les Huguetan, 1693, 12°, pp. 424. — Suite des remarques nouvelles sur la langue françoise. Paris, chez George et Louis Josse, 1692, 12°, pp. 469. — Paris, 1687, 12°. —

Remarques sur la langue françoise. Paris, 1746, 12°, 2 vol.

Les doutes et les Remarques nouvelles avaient pour objet M. de Courtin, et les ouvrages des écrivains de Port-Royal. M. de Courtin répondit dans le deuxième Entretien de la seconde édition de son *Traité de la paresse, ou l'art de bien emploier le tems en toute sorte de conditions,* imprimé la 1re fois à Paris chez Elie Josset en 1674, 12°; et réimprimé chez le même en 1677.

Nic. Thoynard prit en partie la défense de Port-Royal et en partie celle du Père Bouhours, dans sa *Discussion de la suite des Remarques nouvelles du P. Bouhours sur la langue françoise, pour défendre, ou pour condamner plusieurs passages de la Version du Nouveau Testament de Mons : et principalement ceux que le P. Bouhours y a repris.* A Paris, chez Laurent d'Houry, ruë S. Jäque, etc. M.D.XCIII. Avec Privilege du Roi, 12°, pp. XX-214, s. la t. L'auteur a pris dans le privilége le nom de *Villafranc*, et dans l'avertissement il se désigne comme un *abé* (sic) *albigeois*. C'est en réponse à ce dernier écrit que le P. Rivière, d'Orléans, Jésuite du collége de Clermont publia sous l'anonyme : *Apologie de M. Arnauld et du P. Bouhours, contre l'auteur déguisé sous le nom de l'abbé Albigeois.* Mons, P. Lenclume, 1694, 12°.

Suite du traité historique de l'ancienne Pâque des Juifs. Réflexions sur quelques dissertations de l'Auteur de l'Analise de l'Evangile, et sur un livre intitulé : Apologie de M. Arnaud et du P. Bouhours. Paris, André Pralard, 1694, 12°. Par le P. Lami. (*Journ. des sav.,* 1694, p. 241-248.)

Règles pour discerner les bonnes et les mauvaises critiques des traductions de l'Ecriture en françois, pour ce qui regarde la langue : avec des réflexions sur cette maxime, que l'usage est la règle et le tyran des langues vivantes. Paris, Huguier, 1707, 12°. C'est l'ouvrage d'Ant. Arnauld contre Thoynard et le P. Bouhours.

12. * Histoire de Pierre d'Aubusson-la-Feuillade, Grand Maistre de Rhodes, Paris, Cramoisy, 1676, 4°. — Deuxième édition. Paris, Séb. M. Cramoisy, 1677, 12°, pp. 471 s. la déd. et la t. — Paris, 1739, 12°. — * Histoire de Pierre d'Aubusson, Grand Maistre de Rhodes. Troisième édition,

A la Haye, chez Gerard Block, 1739, 12° pp. 472, s. la déd., l'avert. et la t. — Histoire de Pierre d'Aubusson, la Feuillade, Grand-Maître de Rhodes, par le P. Bouhours, de la Compagnie de Jésus. Quatrième édition augmentée de notices sur quelques-uns des personnages de la maison d'Aubusson qui se sont distingués dans ces derniers temps, par M. de Billy, ancien Grand Vicaire de Langres, et Chanoine honoraire de Besançon. A Paris, chez Goujon et Brunot (imprimerie de Feugueray), 1806, 4°, pp. XII et 352. — Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Liége, H. Dessain (1845), 8°, pp. XIV-329.

Translated into English. London, Wels, 1679, 8°. — En allemand. Histoire de Pierre d'Aubusson, grand maître de Rhodes, extraite de celle du P. Bouhours. Lille, Lefort, 1840, 12°. — Deuxième édition, 1846, pp. 233; 3e édition, 1851; 4e édition, 1853; 5e édition, 1859, pp. 190; 6e édition, 1865, pp. 192; toutes 12°, avec 1 grav.

13. Considérations sur les avantages de la vieillesse (par le Baron de Prelle, masque de Poncez de la Rivière, conseiller d'état.) Paris, Cramoisy, 1677, 12°. Le P. Bouhours a été l'éditeur et probablement le réviseur de ce volume. Voyez les *Lettres choisies de la Rivière*. Paris, 1751, 12°, T. 2, p. 263. (Barbier, n. 2818).

14. * Lettre à Madame la Marquise de *** sur le sujet de la princesse de Clèves. Paris, Cramoisy, 1678, 12°. pp. 370.

Ces lettres sont de M. Du Trousset de Valincourt; le P. Bouhours lui fournit les remarques sur le style, elles forment la Lettre III. Elles ont été réimprimées par les soins du P. Adry, à la suite d'une Edition qu'il donna de ce roman de Mme de la Fayette. Paris, 1807, 12°, 2 vol.

15. * La vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë Saint-Jacques, aux Cicognes. M.DC.LXXIX. Avec approbation et Privilége, 4°, pp. 495, s. l'épit. dédic. à la reine, signée Bouhours, l'avert. et la t. — Ibid. id., 1670, 12°.

La vie de Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, rue Saint Jacques, aux Cigognes. M.DC.LXXX. Avec Approbation et privilege, 4°, 6 ff., pp. 495, s. la t. L'auteur signe l'épit. déd. à la Royne. Est-ce une autre édition? — Suivant la copie de Paris, imprimée à Liége, chez Guill. Henri Streel, 1680, 12°, pp. 483. — Lyon, 1688, 12°, 2 vol. — Troisième édition. A Paris, chez, Louis Josse, 1735, 12°. Paris, 1756, 12°. Paris, Varin, 1758, 12°.

* La vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez la Veuve Bordelet, rue Saint Jacques, à Saint Ignace. M.DCC.LVIII. Avec Approbation et Privilége du Roi, 12°, pp. XIX-528.

La vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jesus, par le R. P. Bouhours de la même Compagnie. Nouvelle édition revue et soigneusement corrigée. Liége, chez Duvivier, et à Bruxelles, chez Lecharlier, 1815, 12°, pp. XL-644. — Paris, Méquignon, fils aîné, 1819, 12°, pp. 548, avec le portrait. — Avignon, Seguin, 1821, 12°, 2 vol. — Besançon, Ant. Montarsolo et Ce, 1825, 12°, 2 vol., pp. 214, 364 et XLIII pour un écrit intitulé : De l'institut des Jésuites. — Avignon, Fischer, 1825, 12°. — Paris, au bureau de la Bibliothèque catholique, 1825, 18°, 2 vol.

La vie de Saint Ignace, Fondateur de la Comp. de Jésus. Nouvelle édition, revue et soigneusement corrigée, ornée d'un portrait. A Paris, chez Mequignon Junior, 1826, 12°, pp. 523. Imprimerie de Charles Deis, à Besançon. — La vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, par le P. Bouhours. Edition revue et soigneusement corrigée. A Lyou, chez Perisse, frères; à Paris, au dépôt de la librairie de Perisse frères, 1830, 12°, pp. XVIII-418; 1840, 12°, pp. 416; 1850, 12°, pp. 416; 1856, 12.

Vie de Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, extraite du R. P. Bouhours, de la même Compagnie. Limoges, impr. et lib. L. et E. Ardant, frères, 1859, 12°, pp. 179 et 1 grav.; 1861, 12°, pp. 179; 1863, 18°, pp. 179 et grav.; 1865, 12°, pp. 144, 1 grav.

Traduit en allemand par le P. Jean Stärck.

Das Leben des heiligen Ignatius, Stifters der Gesellschaft Jesu. Aus dem Französichen des P. Dominicus Bouhours, Priesters aus derselben Gesellschaft. Ubersetzt von Albert von Haza-Radlitz. Wien 1835, Druck und Verlag der Mechitaristen Congregations-Buchhandlung, 12°, pp. VI-551. — Zweite verbesserte Auflage. Wien, Mechitar. Congreg. Buchh. 1861, gr. 8°, pp. 387.

Translated into English. London, 1686, 8°.

Het leven van den Heiligen Ignatius, Stichter van de Societeit van Jesus, door den Eerwaarden Pater Bouhours, van die zelfde Societeit. Uit het fransch vertaald door M. B. Berends. 'S. Gravenhage, by de gebroeders Langenhuysen, 1827, 12°, pp. VIII-XI-634. — Het leven van den H. Ignatius van Loyola, stichter van de Societeit van Jesus. Door den eerwaarden Pater Bouhours, van de zelfde Societeit. Tweede Druk. Te 'S Gravenhage, By A. P. Van Langenhuysen, 1845, 12°, pp. XIX-457. Est-ce la même traduction ?

Leven van den H. Ignatius, Stichter der Societeyt Jesu, door den Eerw. Vader Bouhours, Priester van de zelfde Societeyt Uyt het fransch vertaald. Overzien door J. H.-J..., R.-C.-P. Mechelen, P. J. Hanicq, 1842, 18°, 2 vol., pp. 278 et 246.

16. Eloge d'Olivier Patru, avocat au Parlement, de

l'Académie françoise. — Se trouve au devant de ses œuvres. Paris, 1681 et 1714, 4°.

17. * La vie de S. François Xavier, de la Compagnie de Jésus, Apotre des Indes et du Japon. A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1682, 4°, pp. 634, s. les lim. et la t. — Paris, 1683, 12°, 2 vol. — Suivant la copie de Paris imprimée à Liége chez Guillaume Henri Streel, 1683, 12°, pp. 633, s. les lim., etc. — Paris, 1715, 12°, 2 v. — Nouvelle édition. Paris, chez Guillot, 1787, 12°, 2 vol., pp. 442 et... — Nouvelle édition, augmentée de quelques Opuscules de piété, par l'abbé F. X. de F. (Franc. Xav. de Feller). A Paris et à Liége, chez Desoer, 1788, 12°, 2 vol., pp. 24-442 et 488; portrait, réimprimé à Avignon, chez Fr. Seguin aîné, 1817, 12°, 2 vol., pp. 306 et 308. — Paris, Méquignon, fils aîné, 1813. — Liége, Duvivier, 1815, 12°. — Avignon, Séguin, 1819, 12°. — Paris, Mequignon, 1820, 12°, 2 vol. — Lyon, 1820. — Lyon, Boget, 1821. — Louvain, Van Linthout et Van de Zande, 1822, 8°. — Nouvelle édition, augmentée de la Neuvaine en son honneur et de quelques Opuscules de piété, par l'abbé F. X. de F. Alais, chez Martin, 1825, 12°, pp. XXIV-308 et XII-351. — Paris, Société Catholique des bons livres, 1825. — Nouvelle édition, augmentée de quelques Opuscules de piété, par Feller. Paris, Dufour et Ce etc. (Méquignon-Havard), 1826, 12°, 2 vol., fig. — Lille, Lefort, 1827, 1828, 1829, 18°, 2 vol. — Nouvelle édition augmentée du Précis de la Vie du Père Charles Spinola, et de la Relation du grand Martyr du Japon en 1622, par le Père P. J. d'Orléans. Avignon, chez Seguin aîné, 1828, 12°, 2 vol., pp. 306 et 351. — Lyon, 1834, 12°, 2 vol.

Vie de Saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon; par le R. P. Bouhours. Nouvelle édition, augmentée de quelques opuscule de piété, par l'abbé F. X. de F. A Lyon, chez Périsse, et à Paris, rue du Pot-de-Fer, n. 8, 1840, 12°, 2 vol., avec le portrait; 1842, 1844, 1852, 1855, 12°, 2 vol.

Vie de S. François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. Par le P. Bouhours. Bruxelles, L. de Wageneer, H. Goemaere, 1852, 8°, pp. 468, avec le portrait.

Vie de saint François de Xavier, par le P. Bouhours, avec l'éloge, l'office et les litanies de ce Saint, nouvelle édition, augmentée du précis de la vie du P. Ch. Spinola et de la relation du martyre du Japon en 1662, par le P. d'Orléans. Paris, Palmé, 186..., 12°.

Traduit en latin par le P. Pierre Python.

Life of S. Francis Xavier, of the Society of Jesus. Translated from the french of Dominick Bouhours into English, by Dryden. London, 1683, 8°.

The life of Saint Francis Xavier of the Society of Jesus, Apostle of the Indies and of Japan. Written in French by Father Dominick Bohours (*sic*) of the same Society. Translated into English By John Dryden, Esq. Dublin : printed for Ignatius Kelly, at the stationers-arms in Mary's Lane Bookseller. MDCCCXLIII, 8°, 12 ff., pp. 376.

Lebensgeschichte des heiligen Apostels von Indien und Japan Franz Xaver, von P. Bouhours. Frankfurt am Main, in der Andreäischen Buchhandlung, 1830, 8°, pp. 585. — Ins Deutsche übergetragen. 2te Auflage. Münster, 1855, Coppenrath'sche Buch., 8°, pp. 494.

Leven van den H. Franciscus Xaverius, Priester der Societeit Jesu, Apostel der Indien en van Japonien door den eerw. vader Bouhours, priester der zelfde Societeit. Uit het Fransch vertaeld. Tweede druk, op nieuw overzien. Antwerpen, drukkery P. J. Van Aarsen, 1858, 8°, pp. 387.

La Vie de François Xavier tirée d'une vie plus étendue du P. Bouhours. Dédiée à l'Association de la Propagation de la Foi. A Lyon, chez M. P. Rusand. A Paris, à la librairie ecclésiastique, etc., 1828, 12°, pp. 312.

La Vie de François Xavier, tirée d'une vie plus étendue, du P. Bouhours; par M. Pallegoix. 2e édition. Imp. de Bailly, à Paris. A Paris, chez Debecourt, rue des Saints-Pères, 64, 1843, 12°.

Vie de S. François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, par le P. Bouhours. Nouvelle édition, revue avec soin. A Tours, chez Mame, 1846, 1850, 1853, 1858, pp. 240; 1861, pp. 240; 1862, pp. 240 et grav.; 1865, pp. 240 et grav., 12°.

La Vie de St François Xavier, suivie de l'éloge de ce saint, de son petit office et de ses litanies en latin et en français. Nouvelle édition augmentée. Besançon. Oudin, 1847, 12°.

Vie de Saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon; d'après le R. P. Bouhours. A Limoges, chez Barbou; à Paris, chez Dupuy, 1853, 12°, grav. — Limoges, Barbou frères, 1858, pp. 108; 1860, pp. 106, grav., 12°; 1866, 18°, pp. 74, vign.

Saint François Xavier, apôtre des Indes, d'après l'ouvrage du P. Bouhours, par J. Aymard. 4e édit. Lille, Lefort, 1866, gr. 12°, pp. 144, grav.; 5e édit. 1866, 18°, pp. 216, grav.

18. * Maximes de Saint Ignace avec les sentiments de S. François Xavier. Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1683, 12°, pp. 160, s. les lim. etc.

* Les maximes de Saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus. Avec les sentiments de S. François Xavier de la mesme Compagnie. A. Paris, chez Sebast. Mabre-Cramoisy, M.DC.LXXXIII. Avec Approbation et Privilege, 12°, pp. 69 et 111, s. l'avert. et les t. Le nom de l'auteur, est cité dans le privilége. — Paris, Veuve Sebastien Mabre-Cramoisy, 1688, 12°.

* Les maximes de Saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus. Avec les sentimens de Saint François Xavier de la même Compagnie. A Lyon, en la Boutique d'Horace Molin, chez B. Compagnon, la Veuve Tomas et

Louis de Claustre, 1701, 24o, pp. 192. — * Les maximes de Saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Joseph Mongé, MDCCXVIII. Avec approbation et Privilege, 24o, pp. 72. Les sentimens de l'apostre des Indes Saint François Xavier de la Compagnie de Jesus. A Paris, id., pp. 119. — Les sentimens de l'Apostre des Indes Sainct François Xavier, de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez la Veuve Bordelet. MDCCLV. Avec approbation et Privilege du Roi, 16o, pp. 103. Approb. Versailles 14 Décembre 1732.

* Les maximes de Saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus. Avec les sentimens de Saint François Xavier de la même Compagnie. Tours, Mame, 1837, 32o. — Paris, Julien, Lanier et Cie, 1856, 32o, pp. XIII-184; belle impression. — Même titre. Paris, Julien, Cosnard et Cie, 1857 ou 1858, 32o, pp. XIII-86. — Le Mans, imp. et lib. Dehallais, du Temple, et Ce, 1859, 32o, pp. XV-184. — Lyon, Perrin, 1863, 32o, pp. XV-184.

Maximes de Saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jésus avec les Sentiments de Saint François-Xavier. Nouvelle édition par un père de même Compagnie. Paris, Charles Douniol, Libraire-Editeur, MDCCCLX. Paris, imp. W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5, 18o, pp. V-206; titre en rouge et noire. Le P. A. Carayon a soigné cette belle édition.

Les Sentiments de S. Fr. Xavier ont été insérés dans la *Neuvaine des graces ou Neuvaine en l'honneur de S. Fr. Xavier*... (par le P. V. Alet, S. J. Lille, Lefort, 1861, 18o, pp. 108.

Le Massime di S. Ignazio fondatore della Compagnia di Gesu

coi Sent.menti di S. Francesco Saverio operetta tradotta dal Francese da un Padre di detta Compagnia. In Roma, 1825. Nella stamperia della Ved. Cannetti a Pasquino N. 4. Con. Lic. de' Superiori, 13°, pp. 96. — Avvertimenti di S. Francesco Saverio tradotti dal francese, nella italiana favella dal Sacerdoti Settimio Costanzi Romano ad utilita delle Persone del Clero, e massime de' Sagri Pastori, Parrochi, Missionarj. Predicatori, e Ministri del Sagramento della Penitenza. In Roma, MDCCC.XXV. Nella stamperia Cannetti. Con licenza de' Superiori, 12°, pp. 47. Ce sont deux réimpressions.

19. * Opuscules sur divers sujets. A Paris, chez Sebastien Mabre Cramoisy, MDCLXXXIV, 12°, pp. 338 s. l'avert. Ces pièces avaient déjà été imprimées séparément. Le recueil contient : 1. La Mort de M. le duc de Longueville p. 3 2. Lettre à un Seigneur de la Cour sur la requeste presentée au Roy, p. 33 ; 3. Lettre à Messieurs de Port Royal contre celle qu'ils ont écrite à M. l'Archevesque d'Ambrun pour justifier la « Lettre sur la constance et le courage qu'on doit avoir pour la vérité », p. 127. 4. Panégyrique de la Bienheureuse Rose. Traduit de l'italien du Révérend Père Jean Paul Oliva Général de la Compagnie de Jesus. p. 183. 5. La sortie d'Espagne du Pere Everard Nitard, Jesuite, confesseur de la Reine, et inquisiteur general depuis Cardinal. Sur un imprimé espagnol, p. 259. 6. Epitre dedicatoire de la derniere edition des Conciles au Roy. Sur le Latin du Pere Gabriël Cossart, Jesuite, p. 297. 7. Miracle du Bienheureux Stanislas Kostka novice de la Compagnie de Jesus. Sur l'original Espagnol imprimé à Madrid l'an 1674. Avec l'approbation des Docteurs, p. 515-338. Les deux lettres contre Port-Royal et la relation de la mort de M. de Longueville, ont été un peu changées dans cette édition.

20. Vie de Laurence de Bellefons, Supérieure et Fondatrice du Monastère des Religieuses Bénédictines de Notre Dame des Anges de Rouen. Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1686, 8°. — Paris, Pépie, 1691, 8°. Elle mourut en 1683.

21. * La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. (Dialogues entre Eudoxe et Philanthe). Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687, 4°, pp. 402. — * La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Dialogues. Seconde édition. A Paris, chez la Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisy, 1688. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, pp. 545 s. l'avert.; 1689, 12°. — * La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Dialogues. Suivant la la copie, à Amsterdam, chez Abraham Wolfgang, 1688, 12°, pp. 398 s. les lim. et la t. — Suivant la copie imprimée à Amsterdam, chez Abraham Wolfgang, 1688, 12° pp. 432. — Lyon, Molin, 1691, 12° — Lyon, Baritel, 1691, 12°. — Paris, veuve Cramoisy, 1691, 12°. — Amterdam, 1692, 12°. — .... Dialogues. Nouvelle édition. Lyon, Antoine Besson, s. a, 12°, pp. 545, s. l'Avert. et la t. — Lyon, Guerrier, 1701, 12°. — Paris, Brunet, 1705, 12°. — Amsterdam, aux dépens d'Estienne Roger, 1709, 12°, frontispice.

La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Dialogues. Nouvelle Edition. A Paris, chez Florentin Delaulne, 1715, 12°, pp. 545 sans l'avert. et la t. — Paris, chez la Veuve Delaulne, MDCCXXV, 12°, pp. VIII-526. — Paris, Delaulne, 1735, 12°. — La Haye, 1759, 12°. — Paris, Poirion 1743, 12°, pp. VIII-526. — Paris, Deprez, 1756, 12°. — Paris, 1768, 12°. — Paris, chez les Libraires associés, MDCCLXXI, 12°, pp. VIII-459. — Paris, Michel David, 1791, 12°.

On trouve un Compte rendu très-intéressant de cet ouvrage dans un article de M. Hiver de Beauvoir, inséré dans le *Bulletin du Bouquiniste*. Paris, Aubry, 1858, t. IV, p. 533-538. Traduit : en latiu par le P. Fr. Wagner; en italien par le P. Janno.

Bouhours. Die Art in witzigen Schriften wohl zu denken, aus französischen übersetzt, Altenburg, 1847, 8°. — Zweyte Auflage. Altenburg, in der Richterischen Buchhandlung, 1759, 8°.

Translated into English. London 1705.

L'ouvrage du P. Bouhours fut attaqué avec beaucoup d'esprit par le Marquis d'Orsi dans un ouvrage italien intilulé : « Considerazioni sopra un famoso libro francese intitolato : « La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit » cioè La maniera di ben pensare ne' componimenti, divisa in sette Dialoghi, ne' quali s'agitano alcune questioni Rettoriche e Poetiche, e si defendano molti passi dî Poeti e di Prosatori Italiani, condannati d'all' autor Francese. In Bologna, Constantino Pisarri, 1703, 8°, pp. 832.

Les journalistes de Trevoux répondirent aux *Considerazioni* dans les journaux de Février, Mars, Avril et Mai 1705; ils reproduisirent aussi la traduction française d'une *Lettera di un Academico Padovano ai RR. PP. Autori delle Memorie di Trevoux*, mais le *Giornale d'Italia* dit que cet Académicien n'a aucune connaissance de la dispute. Orsi se justifia dans les lettres suivantes : « Prima (seconda, terza, quarta,) Lettera indirrizzata alla dottissima, e chiarissima Dama Franzese Anne le Fevre Dacier, dal Marchese Giovan Gioseffo Orsi, in proposito del suo libro intitolato : *Considerazioni sopra la Maniera di ben pensare.* In Bologna, 1705, per Constantino Pizzarri, 8°, pp. 484.

Le P. Bouheurs et les journalistes de Trevoux trouvèrent un défenseur dans un académicien italien qui critiqua à outrance le livre de d'Orsi, dans sa : Lettera sulle Considerazioni sopra la maniera di ben pensare, scritta da un Academico** (*conte Francesco Montani, da Pesaro*) al Sig. Conte** l'anno 1705. In Venezia, appresso Lorenzo Basegio, 1709, 8°, pp. 74, sans l'Aviso al Lettore. Le défenseur trouva aussi des contradicteurs :

Tre Lettere del Dottor Pier Francesco Bottazzoni, Bolognese, all' Excelentis. Sig. Bernardo Trevisano Nobile Veneto, alle quali ha data occasione una Srittura critica divulgatasi ultimanente col titolo di Lettera toccante la Considerazioni, etc. In Padova, per Giuseppe Corona, 1707, 8°, pp. 144.

Lettere di diversi Autori in proposito delle Considerazioni del Marchese Giovanni Gioseppe Orsi, sopra il famoso libro francese intitolato *La manière de bien penser,* In Bologna, per Constantino Pisa, 1705, in-8, pp. 413.

Ragionamento di Diagio Garofalo in difesa delle « Considerazioni sopra ii libro *Della Maniere di ben pensare,* ove si stabiliscono gli argomenti di esse Considerazioni, e sidichiarono vari luoghi d'autori Greci a torto impugnati, indirizzato all' Illustrissima Signore Marchese Gian Giuseppe Orsi. In Roma, presso Francsco Gonzaga, 1708, 8°, pp. 43. — Même titre.... Orsi. Impressione II et Octavii Caryophili pro Considerationibus Italicis in Librum Gallicum de Modo recte cogitandi Epistola adversus Anonymi Accademici obtrectationes. In Roma, presso Francesco Gonzaga, 1709. in-8, pp. 142. Octavius est le pseûdonyme de Garofalo, il répond à la *Lettera toccante*, etc., et à l'Aviso qui la précède.

Osservazioni critiche del Dott. Girolamo Baruffaldi Ferrarese, nelle quali esaminandosi la *Lettera* toccante le « Considerazione del Marchese Gian Giuseppe Orsi sopra la maniera di ben pensare ne' componimenti scritta da un Academico*** al Sig. Conte di*** l'anno 1705, si trattano varii argomenti Rettorici, Poetici, ed altri che appartengono alla Filosofia, alle belle Lettere, ed altre Facoltà scientifiche. In Venezia 1710, 8°.

Lazarus Augustinus Cotto Mediolanensis, Nobilissimo et Doctissimo Viro Henrico de Novavilla apud Agnum Hetruriæ Ducem Reginæ Britanniæ allegato. Mediolani 1709, 4°, pp. 4. L'auteur y donne le détail des écrits publiés à l'occasion de l'ouvrage du M. d'Orsi. Comme le marquis était lié avec l'ambassadeur, l'auteur prie ce dernier d'interposer son crédit pour mettre fin à cette dispute.

Considerazioni del Marchese Giovan Gioseffo Orsi Bolognese sopra la Maniera di ben pensare ne' componimenti, gia publicato dal Padre Domenico Bouhours, della Compagnia di Giesû. S'aggiunte tutte le Scritture, che in occasione di questa letteraria contesa uscirono affavore, e contra al detto Marchese Orsi. Colla di lui Vita, e colle sue Rime in fine. Modena, Soliani, 1735, 4o, 2 vol. On trouve dans le premier volume, le traité entier de la *Manière de bien penser*, traduit en italien par Barrotti de Ferrare.

Vagliatura, tra Bajone, e Ciancione mugnaj. della Lettera toccante le Considerazioni sopra la maniera di ben pensare scritta

da un Academico. ec. In Lucca, appresso il Fradiani, 1711, 8°, pp. 48. (*Giornale di' Lett.* t. V, p. 395.)

L'ouvrage du P. Bouhours fut encore critiqué per J. C. Cramer, dans ses : Vindiciæ nominis Germani contra quosdam obtretatoris Gallos. Berolini, 1469, folio. — Amstelodami, 1674, 8°; à cette dernière édition on a ajouté une épigramme contre le P. Bouhours.

On peut consulter Fantuzzi, *Scrit. Bolognesi,* art. Orsi, T. VI, p. 120, 201, 206 et 207; et le *Giornale de' litt. d'Italia* T. II, et T. III. p. 179.

22. * Lettre à une Dame de Province sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante, de la Maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Paris, Sebastien Mabre-Cramoisy, 1688, 12°.

Sentiments de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philanthe (par Andry de Boisregard). Paris, d'Houry, 1689, 12°. Ces *Sentiments* parurent en 1688, qoique le titre porte 1689. C'est une faible et médiocre imitation de ceux de Cléanthe.

23. * Critique de l'Imitation de Jésus-Christ, traduite par le sieur de Beuil, imprimée à Paris, chez Savreux, Despreux et autres. (Bruxelles, Foppens,) 1688, 8°, p. 59.

Le Maistre de Sacy avait publié sous le nom de Beuil, Prieur de Saint-Val, une traduction de l'Imitation de J. C., en 1662. Le P. Bouhours avait déjà censuré cette version dans le second Entretien d'Ariste et d'Eugène.

24. * Pensées ingénieuses des anciens et des modernes. A Paris, chez la Veuve Sebastien Cramoisy, 1679, 12°, pp. 486. — Même titre. A Amsterdam, chez les Huguetan, 1692, 12°, pp. 357. — Paris, Florent Delaulne, 1691, 12°.

Pensées ingénieuses des anciens et des modernes. Recueillies par le P. B.... Nouvelle édition, augmentée sur l'imprimé à Paris, chez la Veuve de Sebastien Mabre-

Cramoisy, 1692, 12°, pp. 316. — Nouvelle édition augmentée. Paris, chez la veuve de Sebast. Mabre-Cramoisy, 1693, 12°, pp. 288, s. les lim.—Lyon, 1693, 12°.—Pensées Ingenieuses des anciens et des modernes. Recueillies par le P. B... Nouvelle edition augmentée. A Paris, chez Florentin et Pierre Delaulne, ruë S. Jacques, à l'empereur et au Lion d'or, M.DC.XCVIII. Avec Privilege de Sa Majesté, 12°, pp. 495, s. les lim. et les t. Lyon, Jacques Lions, 1698, 12°. Paris, Josse, 1700, 12°. Amsterdam, 1700, 12°. Paris, s. d., 12°. — Même titre. A Paris, chez Michel Brunet, MDCCVII. Avec Privilege du Roy, 12°, pp. 476, s. l'avert. et la t. — Bruxelles, Foppens, 1789, 12°. La Haye, 1721, 12°. Paris, Florent Delaulne, 1722, 12°. La Haye, Van Duren, 1735, 12°. Lyon, Besson, 1736, 12°.

Pensées ingénieuses des anciens et des modernes recueillies par le R. P. Dominique Bouhours, de la C. de J. Nouvelle Edition, où les citations sont disposées dans un meilleur ordre, et où les Noms des Personnes citées sont placés à la marge, et non à la fin du Livre comme dans les précédentes Editions. A la Haye, chez Jean van Duren. 1737, 12°, pp. 333, s. la t. Quoiqu'en dise le titre, la table des noms est à la fin du Livre.—Nouvelle Edition, Paris, Guill. Desprez et P. Guill. Cavelier, 1748. 12°, pp. xx-493. — Paris, 1761, 12°. — Nouv. édition. Paris, Ve Delaulne, 1781, 12°.

Gogitationes ingeniosæ tam antiquorum quam recentiorum Authorum collectæ et inscriptæ. Idiomate Gallico a R. P. Bonhours, e Soc. Jesu. Nunc primum latine redditæ a quodam ejusdem Societatis Sacerdote, Viennæ Austriæ ex typographia Kaliwodiana anno MDCCLI, 8°, pp 202, s. les lim. D'autres exemplaires portent.... sacerdote dedicatæ Honoribus Illus-

trissimorum Dominorum dum in antiquissima ac celeberrima Universitate Viennensi Promotore R. P. Wolffgango Rechtenberg e Soc. Jesu. AA. LL. et Philosophiæ Doctore, ejusdemque Professore Emerito, nec non p. t. Inclytæ Facult. Philosoph. Seniore et Consistoriali, Supremæ AA. LL. et Philosophiæ Laurea insignirentur. Anno Salutis MDCCLI. Mense... Die... Ex Typographia Kaliwodiana, 8°, pp. 202, 6 ff. lim.

25. * Sentiment des Jesuites touchant le peché philosophique. A Paris, chez la veuve de Sebastien Mabre-Cramoisi, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, aux Cigognes, MDCXC, 4°, pp. 8. L'approb. du P. Prov. Jacques le Picart est de Paris, 15 Février 1690. — Même titre. Troisième lettre, pp. 20. Approb. 10 Avril 1690. — Autre édition. Ib. id., 12°, pp. 15, 59 et 51.— Dijon, Ressayre, 1690, 12°. — Réimprimé en Belgique...

La 1re Lettre est : Lettre à l'auteur du libelle intitulé : *Nouvelle hérésie dans la morale, denoncée au Pape et aux Evesques, aux Princes et aux Magistrats.* La 2e est : « Lettre à un homme de la Cour. A la page 51-59 se trouve : « Divionensis Theologi suam de peccato philosophico thesim exponentis sententia. » Elle est en latin et en français et porte la signature de Musnier. Ce fut la thèse soutenue à Dijon en 1686 qui causa cette dispute. La 3e est encore une : « Lettre à un homme de la cour. » Ces deux dernières Lettres avaient déjà été imprimées en 1686, voy. n. 4. Pour les disputes sur le péché philosophique, voy. l'art. du P. Alex. Maes.

Reponse a l'avertissement qui precede la nouvelle edition de la Lettre du P. Bouhours, Jesuite, à un seigneur de la Cour, au sujet du Peché Philosophique. A Aletople, chez Epiphane Philadelphe, M.DC.XC, 12°, pp. 78.

26. Recueil de vers choisis. A Paris, chez George et

Louis Josse, MDCXCIII, avec Privilege du Roy, 12°, pp. 330, s. les lim. et la t.—Recueil de Vers choisis, par le P. Bouhours. A Paris, chez George et Louis Josse, 1693, 12°, pp. 277, s. la t., etc. — Nouvelle édition. Paris, chez Louis Josse, 1701, 12°, pp. 445, sans l'avert. et la t.

27. Les anciens historiens latins traduits en maximes (par Jean Corbinelli). Paris, 1694 ou 1695, 12°.—Suivant la copie de Paris, à la sphère, 1694, 12°. La Préface de cet ouvrage est du P. Bouhours. Ce volume renferme seulement le Tite-Live. Les Jésuites possédaient dans leur Bibliothèque du Collége de Louis-le-Grand *Tacite réduit en Maximes*, 2 vol. 4°. Ce manuscrit qui paraît être aussi de Corbinelli, se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque du Conseil d'Etat. Le Père Bouhours devait le faire imprimer après le Tite-Live. Voyez l'*avertissement* de ce dernier volume. » (Barbier, Anon., n° 754.)

28. Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ traduit en françois selon la Vulgate (par Dominique Bouhours, Michel Le Tellier et Pierre Besnier). Paris, Louis Josse; le tome premier en 1697, et le second en 1703, pp. 696, 12°. — Paris, Louis Josse, 1704, 16°, 2 vol. Troisième édition. Ibid. id., 1709, 12°.—Le Nouveau Testament traduit en françois selon la Vulgate, par le P. Dominique Bouhours. Imprimé avec la permission de Mgr le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, revu et corrigé. Paris, Louis Josse, 1734, 12°. — Le Nouveau Testament traduit en François avec des Notes et la Concorde des quatre Evangélistes. Paris, Montalant, 1740, 12°.

Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

traduit en françois selon la Vulgate, par le R. P. Dominique Bouhours, revu par le R. P. Lallemant. A Lyon et à Paris, chez Périsse frères, 1832, 18°, pp. 648; 1853, 1857, 18°; 1859, 24°, pp. II-644.

Nouveau Testament. Traduction du R. P. Bouhours et du R. P. Lallemant, revue et annotée par M. l'abbé Herbet. Imp. de Raçon, à Paris. A Paris, chez Lecoffre, 1848, 18°, pp. 644; 1855, 18°; 1860, 18°, pp. 648. — ... revue et corrigée par M. l'abbé Herbet, Chanoine honoraire d'Amiens. Clichy, imp. Loignon et Cie. Paris Lib. Lecoffre. Lyon, Périsse frères, 1866, 18°, pp. 650. Le P. Lallemant a adopté cette version dans ses *Réflexions morales*.

Difficultez proposées au Reverend Pere Bouhours de la Compagnie de Jesus, sur sa traduction françoise des quatre Evangélistes. A Amsterdam, chez Adrian Braakman, Libraire, près le Dam. MDCXCVII, 12°, pp. 154. Ce sont les deux prèmières lettres. Ces *difficultés* proposées en trois lettres sont l'ouvrage de Richard Simon; la 1re partie a deux lettres, signées : de Romainville. La 1re est datée du 22 Décembre 1690, et la seconde du 2 janvier 1697. Le P. Bouhours y fit cette réponse :

29. * Lettre à Monsieur Simon, au sujet des deux lettres du Sieur de Romainville, écrites au R. P. Bouhours, sur sa Traduction Françoise des quatre Evangelistes, s. l. et a., 12°, pp. 22.

Difficultez proposées au Reverend Pere Bouhours, de la Compagnie de Jesus, sur sa traduction françoise des quatre Evangelistes. A Rotterdam, chez Abraham Acher, 1697, pet. 12°, pp. 99. Ce volume contient la troisième et quatrième Lettres signées : Eugène. Elles sont toutes deux datées du 30 Mars 1697, La 1re répond à une défense du P. Bouhours intitulée : *Lettre de M. de Sotteville à M. Simon,* et la seconde répond à une autre défense intitulée : *Lettre d'un Docteur de Sorbonne au R. P. Bouhours*. La 3e a pour titre : IIIe Lettre écrite au R. P. Bouhours

sur sa Traduction Françoise des quatre Evangelistes « Seigneur, lavez-moy non-seulement les pieds, mais encore les mains et la teste. » Saint Jean, Chap. 13, V. 9, de la nouvelle Traduction. Signée : Votre tres-humble et tres-obeissant Serviteur, Eugene, le 30 Mars 1697.

Lettre d'un docteur de Sorbonne au P. Bouhours. s. l. et a., 12°. 2 ff.

Sur la traduction du Nouveau Testament par le P. Bouhours, Jésuite, sur l'air : *Les Bourgeois de Chartres et de Montlheri.* Suite des Noëls de l'Avent de 1696, 12°, 3 pages.

30. Lettres de Messire Roger de Rabutin, Comte de Bussy, Lieutenant général des armées du Roi, Mestre de camp général de la cavalerie. Paris 1697, 12°, 4 vol.; édition dûe au P. Bouhours.

31. Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise, par le P. B***. Seconde édition. A Paris, chez Louis Josse, 1700, 12°, pp. 456, s. les lim. et la t. Approb. Avríl et Mai 1699. — Seconde édition. Amsterdam, G. Gallet, 1700, 12°, pp. 456, s. la Dédic. l'Avert. et la t. — Bruxelles 1709, 12°.

Ingenious thoughts of the fathers of the church. Londen, 1727.

32. Réflexions sur l'Eloquence, par Antoine Arnauld. Nouvelle édition publiée avec une Préface (*par le P. Bouhours*) et des lettres de M. de Sillery, sur la même matière. Paris, Josse, 1700, 12°.

Le frontispice de ce Recueil a été changé en 1712. La première édition qui parut en 1694 portait le titre de « Réflexions sur l'Eloquence des Predicateurs. » Les auteurs des « Réflexions sur l'Eloquence » sont Brulart de Sillery, évêque de Soissons, le P. Lamy, bénédictin, et Ant. Arnauld.

33. Explication de divers termes françois, que beaucoup de gens confondent faute d'en avoir une notion nette. — Dans les *Mémoires de Trévoux,* Septembre 1701, p. 170-194.

34. * Paroles tirées de l'Ecriture Sainte pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume. Paris, 1704, 24°. — Paroles tirées de l'Ecriture sainte, pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume du Réverend Père Bouhours de la Compagnie de Jesus. Nouvelle édition. A Paris, chez P. A. Le Mercier, ruë Saint Jacques, à S. Ambroise avec approbation, pet. 12°, pp. 107. Approb. Paris 7 May 1703. — Même titre. Nouvelle édition. A Strasbourg, chez Jean François Le Roux. Imprimeur-Libraire, 1737, pet. 8°, pp. 83. Troisième Edition, augmentée de quelques Prières. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, rue S. Jacques, 1771, 24°. pp. 124. Le Priv. est de 1768. — Même titre. Nouvelle édition. A Paris, chez Mme Lamy, Libraire, rue des Canettes, faubourg St. Germain, n° 527, 1801, 18°, pp. 72.

Paroles tirées de l'Ecriture Sainte, par le P. Bouhours, de la Compagnie de Jesus. Sentimens de Piété du P. Cheminais, de la même Compagnie. Liège de l'Imprimerie de Ve Duvivier et fils, 1826, 18°, pp. 263; le P. Bouhours y occupe les 94 prem. pages. — Paroles tirées de l'Ecriture Sainte, pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume du R. P. Bouhous, de la Ce de J. Avignon, Seguin aîné, imprimeur-libraire, rue Bouquerie, 1838, 24°, pp. 240. — Même titre. A Besançon chez Jacquin, 1854, 32°.

Consolations spirituelles, paroles tirées de l'Ecriture Sainte pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume du R. P. Bouhours, de la Compagnie de J. Nouvelle Edition. Poitiers, H. Oudin, 1860, 32°, pp. XI-180.

Aux âmes affligées, Paroles tirées de la Ste Ecriture, ouvrage posthume du R. P. Bouhours. Nouvelle Edition. Paris, Douniol, 1860, 32o, pp. 96. Cette édition est P. V. Hasenforder, S. J.

P. Bouhours, Parole tratte dalla Sacra Scrittura per conforto delle anime tribolate. Milano, 1820, 18o.

35. Dix-huit lettres du P. Bouhours sont insérées dans le Recueil des *Lettres de Bussy Rabutin*, t. 4, 5, 6 et 7.— La vie du P. Rapin, par le P. B***. Dans le 2e vol. des poésies du P. Rapin, 4 pages. — Lettre à Boileau; dans la *Correspondance entre Boileau et Brossette*, publiée par Laverdet. Paris, 1858, 8o. — Le P. Bouhours eut part au Dictionnaire François-Latin du P. Tachard, 1689. Voir cet auteur. — Il y a dans le *Dictionnaire de Trevoux* plusieurs articles du P. Bouhours. Les *Mém. de Trev.*, Février 1704, suppl. p. 7 nous donnent cette indication.

36. Vie de François de Lorraine, duc de Guise, par Dominique Bouhours. Paris 1681, 12o. (Catal. de la Biblioth. de M. Bourret. Paris, 1735, no 5066).

37. L'abbé Granet dit, en parlant des œuvres du P. Gaichiès : « On est redevable au P. Bouhours, jésuite, des Remarques du Docteur et du Prélat. » (*Réflexions sur les Ouvrages de Littérature*, t. VIII, p. 321.)

38. W. Heinsius et Kayser attribuent au P. Bouhours : « La journée du Chrétien, sanctifiée par la prière et la méditation. Dresde, Walther, 1797, 8o.

Jordana del cristiano sanctificada por la oracion y la meditacion, por el P. Bouhours. Valencia, 1831, 12o. — Nueva edicion, con seis Laminas. Paris. Rosa, 1853, 18o. V. de Ville.

39. On attribue au P. Bouhours la « Remonstrance à M. l'Archevesque de Reims... 1697 »; il l'aurait composée avec le P. Daniel.

On lui a attribué à tort, les ouvrages suivants : * Pensées de Montaigne propres à former l'esprit et les mœurs. Paris, Anisson, 1701. — L'art de plaire dans la conversation. —Entretiens de Timocrate et de Philandre. C'est une vive critique de *La Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, par l'abbé dé Rancé.—Entretiens de Climène et de Silvie. — Discours sur la bienséance, avec des maximes et des réflexions très-importantes. La Haye, 1689, 12°, pp. 324.

Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean; ils dansent bien tous deux. A Belonville, chez J. Patinet, 1719, 12°, 5 vol. Les Tom. I et II ont chacun un second titre qui porte : Histoire du Père La Chaise. Cologne, P. Marteau. Le titre de départ des Tom. III, IV et V porte : Dialogue entre le P. Bouhours et le P. Ménétrier. V. le P. la Chaise.

Les Passe-Temps des Jésuites, ou les Entretiens des PP. Bouhours et Ménestrier sur les défauts de leur Compagnie. Pampelune, chez les Frères Ignace, 1721, 8°, 3 vol. Réimpression des 3 derniers vol. du précédent.

Lettre au P. Quesnel en quelque lieu du monde qu'il soit, à l'occasion d'une maladie du P. Bouhours, 12°.

Avis imporiants au révérend Père recteur du Collége des Jésuites à Paris, pour réponse à un libelle intitulé : Lettre à M. Arnâuld sur ses Plaintes touchant l'affaire de Douai. » (Signé F. Lefranc, 1er Janvier 1692), s. l., 1692, 12°. Par P. Quesnel.

Le P. Bonhours, Jésuite, convaincu de ses calomnies anciennes et nouvelles, contre MM. de Port-Royal, ou Recueil de divers écrits faits contre ses deux lettres et d'autres libelles. Avec une réponse au nouvel écrit intitulé : « Lettre à l'auteur des avis importants, etc., en Apologie du P. Bouhours, s. l., 1700. Par Quesnel.

Lettre à l'Auteur des Avis importants au R. P. Recteur des Jésuites du Collége de Paris, ou Apologie du P. Bouhours, s. l. et a., 12°, pp. 23.

Ménage eût aussi quelque querelle littéraire avec le P. Bouhours comme on le voit dans sa préface aux *Observations sur la langue françoise.*

Eloge historique du P. Bouhours. Paris, 1702, 4°.

Mém. de Trev., Août 1702, p. 328-340. — Journ. des sçavans, Juillet 1702, p. 787-792, édit. d'Amst.—Nicéron, T. 2, p. 278-289, et Tome 10, p. 97. — Moréri, Biogr. Univ., Quérard.

TABLE DES MATIÈRES

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

THÉODICÉE. Thèses de Métaphysique chrétienne, par A. H. H. Dupont, Professeur à l'Université catholique. — Vol. in-8°. Fr. 4.50.

ONTOLOGIE. Thèses de métaphysique générale, par A. H. H. Dupont, Professeur à l'Université catholique. — Vol. in-8. 7.50

EXAMEN philosophico-theologicum de Ontologismo, auctore P. F. Alberto Lepidi, Ordinis Prædicatorum. — Beau vol. in-8°. Fr. 4.00.

ROME ET SES MONUMENTS. — Guide du voyageur catholique dans la capitale du monde chrétien, par le chanoine De Bleser. 2e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée et enrichie de 15 plans nouveaux. 66 plans gravés hors texte. Beau vol. in-8 de 632 pp. imprimé sur papier glacé.
Broché, fr. 10,00; relié, fr. 11,50.

DE LA CONNAISSANCE HUMAINE. Lettres à M. H. Taine, dédiées à Mgr l'évêque d'Orléans, par l'abbé L. Empart, prof. de philosophie au petit-séminaire d'Orléans. Beau vol. in-12. Fr. 0.75.

DÉCRETS ET CANONS du Concile du Vatican avec le texte latin, certifié conforme à l'original par l'autorité diocésaine, suivis de la Bulle *Quanta cura* et du *Syllabus*. In-8°. Fr. 1.50.

MÉLANGES d'Histoire, de Droit et d'Économie politique, par M. J.-J. Thonissen, prof. à l'Univ. cath. de de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. Beau vol. in-8°. 6.00.

LE RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE dans les Pays-Bas autrichiens, par G. J. Ch. Piot, archiviste-adjoint aux archives générales du royaume. Vol. in-8°.
4.00